

FNA 1654-Poupée aux yeux morts 2- Prisons intérieures

Roland C. Wagner

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

ROLAND C. WAGNER

PRISONS INTÉRIEURES

Poupée aux yeux morts – 2



FLEUVE NOIR
ANTICIPATION

LES PIRATES



AMIRAL BENBOW'S PRODUCTION

Roland C. Wagner
PRISONS INTÉRIEURES

Poupée aux yeux morts – 2

1988/11 FLEUVE NOIR, Coll. Anticipation n° 1654

ISBN : 2-265-03988-8 ISNN 0768-3014

Illustration ; Mandy

ABP numérise des livres, des Anticipations, des bouquins de gare, des polars noirs et d'autres de ces pochEs que personne ne réimprime ni ne réédite en version électronique. Ceci est un travail bénévole et non autorisé par l'auteur ni sa maison d'édition. Vous êtes sensé en posséder une version papier (droit à la copie privée).

Bonne lecture

Scan par Capitaine Cosmos,
relecture par Wellan
merci.

DU MÊME AUTEUR

DANS LA MÊME COLLECTION

Un ange s'est pendu

La mémoire des pierres (Poupée aux yeux morts –1)

Roland C. Wagner

PRISONS INTÉRIEURES

poupée aux yeux morts – 2

COLLECTION « ANTICIPATION »

FLEUVE NOIR

6, rue Garancière – Paris VIe

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que *les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'Article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code pénal.

© 1988 « Éditions Fleuve Noir », Paris.

Reproduction et traduction, même partielles, interdites.

Tous droits réservés pour tous pays, y compris

l'U.R.S.S. et les pays scandinaves.

ISBN : 2-265-03988-8

ISSN 0768-3014

*« Little girl I wrote this song for the days
For the days when you won't understand me
I don't know how's your world today
But I tried to take it from my dreams. »*

(Vietnam Vétérans)

« I heard a color, but I couldn't see a sound. »

(Sunday Funnies)

Pour Cathy.

CHAPITRE PREMIER

L'androïde avait de longs cheveux d'un gris bleuté dressés sur son crâne en une iroquoise qui touchait presque le plafond. Vêtue d'un gilet de cuir trop court qui laissait libre la courbe inférieure de ses seins et d'une jupe moulante de tissu écarlate, elle montait la garde devant les appartements de Manuel. Sa posture m'en rappela une autre – celle des condits, ces filles de joie à l'esprit altéré qui peuplaient la rue des Fleurs, à Sahara Beach.

La créature s'anima à mon approche. Ses paupières battirent, la rigidité quitta ses membres. Elle se tourna vers moi dans un mouvement saccadé de poupée mécanique. Ce qu'elle était, d'une certaine manière, puisque ce corps désirable, né de la culture de quelques cellules épidermiques, était en fait contrôlé par un micrordi.

— Manuel a demandé qu'on ne le dérange pas, dit-elle d'une voix dépourvue d'émotion.

Je ne cherchai pas à discuter. Je ne me sentais pas le courage d'embobiner un programme de cette complexité.

— Il en a pour longtemps ?

— Il ne l'a pas précisé. Je peux faire quelque chose pour vous ?

Je considérai ses jambes nues au galbe frôlant la perfection. Elle aurait pu faire quelque chose – si elle avait été humaine. Je secouai la tête.

— Je le verrai plus tard. Merci.

Je regagnai à pas lents le petit salon où se trouvait le terminal tridi. Je me sentais las et déprimé. Un verre m'aurait fait du bien, mais j'avais déjà bien assez bu pour le moment. Je pris un cigare dans le coffret d'argent posé sur la table basse et l'embrasai à l'aide d'une allumette. La bague de papier portait l'inscription *made on Dargena* ; je réalisai soudain que j'étais en train de fumer l'équivalent d'une plaque de cinq cents solars. Le prix des marchandises double tous les deux parsecs – et Dargena se trouvait à trente-neuf années de lumière de la Terre.

Je chassai ces pensées parasites. J'avais un problème à résoudre.

Autant profiter de ce contretemps pour y réfléchir. Je m'efforçai donc d'aiguiller mon esprit dans cette direction, faisant la sourde oreille aux pointes de souffrance morale qui me tardaient chaque fois que j'évoquais Sue... Et, soudain, je basculai dans mes souvenirs.

La Terre frigide de l'ère Néopure – culte de la Science et robinformes. Nous nous aimions malgré les interdits. Bien sûr, nous nous serions mariés, arrivés à l'âge minimal de vingt-cinq ans pour pouvoir faire l'amour en toute légalité. Mais nous n'en avions pas vingt et résister prenait souvent des allures de torture.

Nous y étions pourtant parvenus, aidés par une éducation qui, bien que nous la détestions, nous avait marqués de son empreinte indélébile. Certes, il y avait eu des baisers furtifs, des attouchements brefs et mal habiles, des caresses hésitantes... Mais quelque chose en nous avait empêché l'irréparable. Jusqu'à une certaine nuit, à Sahara Beach.

Les Néopurs écrasant le monde sous une dictature implacable, l'existence de mouvements de résistance était inévitable. Très jeune, j'étais entré dans l'un d'eux, peut-être le plus célèbre de tous – le Mouvement de Libération Culturelle, qui entendait lutter contre les réécritures de l'Histoire et la destruction des œuvres d'art jugées « non conformes » par les censeurs.

Au fil des ans, le M.L.C. avait constitué des archives impressionnantes. Bobines de film, bandes magnétiques, disques, cassettes, disquettes, livres, manuscrits, rouleaux de gramophone ou de papyrus... Peu importait le support. La culture devait survivre. Coûte que coûte. Et, à la suite d'un concours de circonstances, je suis devenu le sauveur de cette culture.

La position du M.L.C. étant devenue délicate, ses dirigeants avaient pris la décision d'expatrier leurs archives, de les envoyer Outre-Ciel, sur une planète où nul ne songerait à les détruire. Après de longues hésitations, leur choix s'était porté sur la Planète de Montgomeri – Dzêta Bootis II. Ce petit monde océanique situé à vingt-trois années de lumière du Soleil accueillait en effet une société tolérante, qui avait su trouver son équilibre indépendamment des contraintes néopures.

Restait à régler le problème du transport. J'ignore si le M.L.C. y fut pour quelque chose, mais le pilote du Niagara, le long-courrier en construction qui devait partir l'année suivante à destination de Dzêta Bootis, fut victime d'un accident mortel et il fallut le remplacer. Aucun pilote confirmé n'étant disponible, l'Office pour l'Expansion Humaine organisa un concours pour recruter de futurs nautes. À ma connaissance, les neuf dixièmes des candidats appartenaient au M.L.C. Je fus le seul à réussir les épreuves.

Dès lors je n'avais plus le choix. Je signai le contrat que me proposait l'O.P.E.H. sans même en lire une ligne. J'étais désormais responsable de la vie de trente mille colons maintenus en état d'animation suspendue, de plusieurs kilomètres cubes de fret et de tous les artefacts culturels que le M.L.C. avait réussi à sauver de la destruction.

Le plus difficile, au fond, avait été d'annoncer à Sue que je préférais un idéal à son amour.

Cet amour qui comptait tant pour moi aujourd'hui que je n 'avais plus d'idéal et que Sue était aux mains des Néopurs.

Je réémergeai dans la réalité, réalisant soudain le terrible risque que j'avais pris en appelant Jocelyne, cette employée de *Coût Intérim* qui m'avait permis de découvrir l'identité des ravisseurs de Sue. Chaque ville importante possède sa Couverture Informatique, gérée par un système expert pour qui conserver un enregistrement des conversations vidéophoniques ne pose aucun problème. La C.I. de Sahara Beach étant aux mains de l'Office pour l'Expansion Humaine, mon ex-employeur, il était fort possible que celle d'Alger – où habitait Jocelyne – le fût également. Et, même si ce n'était pas le cas, mieux valait effacer l'enregistrement en question.

Je mis en marche le terminal, qui généra un bouquet d'arabesques multicolores. Je les observai un instant. Il aurait été plus prudent de faire appel à Manuel, mais je ne me sentais pas la patience d'attendre qu'il eût fini. Cette spirale qui se tordait au centre de la plaque devait constituer l'espace transactionnel, la « zone de dialogue », des antiques machines.

Je demandai verbalement la connexion avec la C.I. d'Alger. La spirale accéléra son tournoiement, puis disparut. Un visage féminin flottait désormais au-dessus de la plaque.

Je tressaillis. Je ne m'attendais pas à ce que la C.I. fût personnalisée. Du moins, pas à ce stade.

— Que désirez-vous ? articulèrent les lèvres illusoires.

— Je viens d'avoir une conversation que j'aimerais bien consulter. En auriez-vous un enregistrement ?

— Bien entendu. Tout est archivé. Coordonnées de votre liaison ?

Je les lui fournis. Le visage s'effaça, aussitôt remplacé par celui de Jocelyne. Je crachai sans attendre quelques phrases en langage de programmation. Jocelyne commença à parler – et j'entendis ma voix lui répondre. Le Compilable IV n'était donc plus utilisé – du moins en ce qui concernait les C.I. Il me restait une quinzaine de secondes pour essayer d'autres langages. Ni le Gap 16, ni TH-Fortran n'eurent de résultat. Je lançai une brève instruction en CoMoPro. Jocelyne s'effaça, cédant la place à une grille dorée dont les intersections brillaient de diverses teintes criardes. J'avais atteint le niveau de dialogue nécessaire.

— Effacement de l'enregistrement courant, demandai-je, complétant cette demande par quelques vocables fort malcommodes à prononcer.

Une flamme jaillit au cœur de la grille dont les intersections

s'éteignirent. J'avais réussi. Le CoMoPro n'avait pas trop changé en un demi-siècle, preuve supplémentaire – s'il en fallait une – de la stagnation engendrée par les Néopurs. Je n'avais plus qu'à éteindre le terminal.

— Fin de travail impossible, m'en empêcha la voix de la C.I. Un mot de passe doit confirmer la suppression. Vous avez deux cent trente secondes pour nous le fournir.

Et, parmi les arabesques qui se déformaient au-dessus de la plaque, je distinguai la forme noire et inquiétante du programme traqueur.

Il n'y avait pas de temps à perdre. Puisqu'il m'était interdit de sortir, j'allais pénétrer plus profondément encore dans les entrailles logicielles de la C.I. Trente-cinq secondes me suffirent pour trouver les instructions nécessaires. La paroi bleu acier qui se matérialisa devant moi était formée de l'ensemble des protections du système expert. Inutile d'essayer d'y pénétrer, mais il devait bien y avoir des dérivations, non surveillées pour le moment, qui me permettraient d'éteindre le terminal sans risquer de le voir m'exploser au visage.

J'en trouvai une dix-neuf secondes plus tard. La muraille se dilua lentement, révélant un fatras de couleurs imbriquées. Je serrai les dents. Pas étonnant que cette dérivation fût libre de toute surveillance ! Elle débouchait en effet sur une autre Couverture Informatique – ce qui était parfaitement interdit.

Il me restait cent soixante-dix secondes environ. Je choisis de profiter de la situation pour égarer le programme prêt à se lancer à mes trousses. À l'époque où je jouais les infopirates, en compagnie de Manuel et de deux autres fêlés de binaire, le plus brillant d'entre nous, Francis, avait mis au point un mini-programme en boucle capable de ralentir le traqueur le plus efficace. Il l'avait nommé la Spirale de Mœbius – et nous avions tous appris par cœur cette succession de 1 et de 0.

Je programmai donc la Spirale et j'attendis quelques instants pour vérifier que le traqueur tombait bien dans le panneau. Dès que la silhouette obscure fut aspirée par la structure que j'avais mise en place, je me levai précipitamment pour courir avertir Manuel. À présent, j'avais un excellent motif pour l'arracher à ses occupations.

L'androïde qui gardait la porte de ses appartements fit quelques difficultés pour me laisser passer. Je dus argumenter, perdant un temps précieux. Quand j'eus réussi à convaincre son logiciel que tout retard pouvait causer une catastrophe, elle finit par céder. Je m'engouffrai dans l'ouverture.

Manuel reposait sur un grand lit circulaire, entouré d'une demi-douzaine d'androïdes choisies avec soin – certainement en fonction de ses fantasmes du moment. Une fille imposante, géante de près de deux mètres, était penchée sur lui, enserrant son sexe entre ses lèvres

pulpeuses. Les autres se caressaient réciproquement, avec des râles artificiels imités à la perfection.

Je les dispersai de la voix tandis que Manuel se redressait, ahuri, rabattant les pans de sa robe de chambre pour dissimuler son érection. Un réflexe de pudeur hérité de son éducation néopure ?

— Tu pourrais frapper...

— J'ai fait une connerie.

— C'est bien de le reconnaître, répliqua-t-il, non sans agacement. Mais tu aurais peut-être pu attendre...

— Tu saurais déjouer un traqueur ?

Ses traits fondirent. Il venait de comprendre que ce n'était pas sans raison que j'avais fait irruption dans son intimité. Je ne pus retenir un sourire, malgré la gravité de la situation.

— Ne me dis pas que tu as essayé de jouer avec une C.I. !

— J'ai voulu effacer l'enregistrement de ma conversation avec Jocelyne dans les mémoires de celle d'Alger.

— Et tu t'es fait coincer par les protections ? interrogea Manuel en m'entraînant hors de la chambre.

— Pire que ça. J'ai mis en route un traqueur. Le plus moche que j'aie jamais vu. Alors, j'ai essayé de l'égarer – et ça m'a emmené dans un ensemble de programmes étranger.

— Étranger ?

— Appartenant à une autre C.I.

— Leur interconnexion est interdite !

— Tu sais, les interdictions...

— Et tu as pu l'identifier ?

Je secouai la tête.

— Heureusement, insistai-je, j'ai réussi à lancer une boucle. Le traqueur en a au moins pour dix minutes avant d'en sortir. La fameuse Spirale de Moëbius inventée par Francis, tu t'en souviens ?

Manuel poussa un soupir de soulagement.

— Il faut être inconscient pour jouer avec l'informatique quand on n'a même pas pris le temps de se renseigner sur les progrès réalisés depuis cinquante ans ! rugit-il en débouchant dans le petit salon.

Il alla se planter devant la tridi et considéra avec perplexité les arabesques qui dansaient au-dessus de la plaque. Le traqueur était sur le point de sortir de la boucle. Manuel cracha une série de chiffres. Les arabesques se modifièrent.

Durant une dizaine de minutes, il jongla littéralement avec les programmes, abusant le traqueur, le détournant peu à peu de son but initial, pour finalement le perdre dans une structure piégée où il ne tarderait pas à être forcé de s'affronter lui-même, en un combat absurde qui brouillerait les recherches de façon définitive.

— Bon, c'est arrangé, assura Manuel en éteignant le terminal. Si tu

m'expliquais maintenant pourquoi tu t'es lancé là-dedans ?

Je gardai les yeux rivés au sol. Subitement, la souffrance montait en moi, ardente et irrépressible. Le visage de Sue dérivait à la lisière de mon esprit, baigné de larmes. Je dus faire un effort pour parler et, lorsque j'ouvris la bouche, ma voix était sourde et empreinte de gravité :

— Ça commence avec une fille amoureuse d'un égoïste qui avait préféré la Longue Nuit à son amour... Elle ne pouvait se résigner à le perdre à jamais, à le voir revenir à peine vieilli alors qu'elle serait ridée et usée. Elle l'aimait, tu comprends ? Elle l'aimait avec tant de force et de violence qu'elle était prête à tous les sacrifices, comme ces femmes d'autre fois qui demeuraient demoiselles dans l'attente d'un homme parti au-delà des mers... Mais il ne le savait pas...

— Il ne l'aimait pas ? demanda Manuel, entrant malgré lui dans mon jeu de dépersonnalisation.

— Oh oui, il l'aimait ! Mais il était aveuglé par l'importance de sa mission et, surtout, il croyait que le temps arrangerait tout, que cette fille finirait par l'oublier et se marier... L'ennui, c'est que l'ordre normal des choses a été... « court-circuité », en quelque sorte. Car la fille a cherché – et trouvé – un moyen d'attendre cet homme qui l'avait abandonnée. A-t-elle accepté son sort en toute connaissance de cause ? L'a-t-on abusée ? Ou bien n'avait-elle pas le choix ? Le résultat est là : on a retouché son esprit. Elle est devenue une... putain (J'avais soufflé ce mot.) attendant un pilote qui n'a aucune chance de revenir, car il n'existe pas !

« Un demi-siècle s'est écoulé. L'égoïste en question a fini par revenir – vieux, l'esprit altéré par trop d'années de solitude. Elle ne l'a pas reconnu. Il aurait pu alors renoncer à elle, comme il l'avait fait autrefois, mais il s'est entêté. Parce qu'elle était le dernier lien avec son passé. Parce que l'amour qu'il éprouvait pour elle était son seul soutien durant son trop long voyage. Et il a voulu la reprendre, l'arracher à cette rue où elle faisait le pied de grue... Il n'en a pas eu le temps. D'autres facteurs inattendus sont venus modifier la situation. Tout est lié, Manuel. Ce n'est pas seulement à cause de ma conversation avec le fouinain que Filvini a fait kidnapper Sue³.

— Filvini ? s'écria Manuel. Ton patron ?

— Monsieur le responsable du personnel au sol de l'Office Pour l'Expansion Humaine – en personne ! Réfléchis... Le fouinain était incapable de lire dans l'esprit des ravisseurs de Sue. Quand sa première incarnation a été détruite, à Sahara Beach, il n'avait pas non plus *sent*i venir l'agression. De là à penser qu'il s'agit des mêmes hommes de main – et quand je dis *hommes*... C'est toi qui m'a fourni une partie de la solution. Le fouinain n'avait pu lire leurs pensées parce qu'ils ne pensaient pas.

— Des androïdes ? Il est illégal d'en réaliser, j'en sais quelque chose ! Mais ça correspondrait tout à fait... Au fait, j'ai identifié l'autre C.I. C'était celle de Sahara Beach.

Je lui en voulus de me l'avoir tu jusque-là, puis la joie d'avoir trouvé une preuve supplémentaire m'envahit comme une vague tiède montant le long de ma nuque. Pour la première fois depuis mon retour, durant une dizaine de secondes je me sentis bien dans ma peau de vieillard.

— Tu vois, tout se recoupe. D'autant mieux quand on sait que ce sont les Néopurs qui protègent les condits.

— Ces pères-la-pudeur, des proxénètes ?

— Les condits ont fait leur apparition peu après la Grande Rafle des Impures, c'est-à-dire l'année de mon départ.

— Ça n'a rien d'une preuve.

— Attends. Il y a aussi le fait que les Néopurs ont été les premiers à s'apercevoir de l'existence de techniques irrationnelles.

— Là encore, où sont les preuves ?

J'ignorai volontairement l'interruption. Je ne tenais pas à perdre le fil de mon idée ; j'avais eu assez de mal à le tresser.

— Quand on m'a libéré de la clinique et que j'ai revu Filvini, j'ai été plutôt surpris de le retrouver au même poste. Il aurait dû être mort – ou, du moins, avoir pris sa retraite... Mais il était toujours là, et il n'a pas vieilli d'un jour en cinquante ans !

— Tu veux dire qu'il aurait bénéficié du même traitement que les condits ? s'écria Manuel.

— Quelque chose du genre. Apparemment, conditionnement et longue-vie sont liés. Enfin, je le crois. Quand j'ai parlé avec Filvini sur la tridi, juste avant que tu m'appelles à Sahara Beach, je me suis fait la réflexion que sa froideur et son indifférence rappelaient beaucoup celles de Sue. Sur le moment, j'ai cru que c'était dû à sa rigidité néopure ; il était tout aussi froid avant mon départ.

« Mais, si les condits existent depuis une cinquantaine d'années, Filvini pouvait tout à fait être déjà « traité » à l'époque... Ce qui expliquerait pas mal de choses, non ?

Manuel pencha la tête. Je devinai qu'il doutait encore de la justesse de mes déductions, mais je n'avais pas d'autre élément à lui fournir pour le convaincre.

— Reprenons tout dans l'ordre, insistai-je. Les Néopurs ont découvert des techniques irrationnelles, mais il ne peuvent les mettre en pratique ouvertement. La chute de la Rationalité signifie également la leur. Donc, ils se les gardent soigneusement, rendant immortelles leurs têtes pensantes, fabriquant des androïdes et je ne sais quoi encore... Puis arrive la rafle. Trente mille filles disparaissent – pour réapparaître peu après rue des Fleurs, le cerveau trafiqué.

— Le plus curieux, intervint Manuel, c'est qu'on les ait rendues immortelles...

— Il reste des points à éclaircir. J'essaye de me baser sur des faits. Qui me disent que Filvini est à l'origine de l'enlèvement de Sue. Ainsi que la clef pour la longue-vie, ce qui devrait t'intéresser, non ?

Il acquiesça. L'espoir avait détendu son visage, le rajeunissant de quelques lustres. Ce n'était plus un vieillard que j'avais devant moi, mais un homme d'âge mûr, prêt à lutter pour rester en vie. Je sus que je l'avais convaincu. Je ne pouvais que le convaincre, car il désirait l'être. Ce vieux besoin humain de croire en l'impossible.

— Et comment comptes-tu procéder ?

J'eus un sourire ironique. Jusqu'au bout, Manuel douterait. Il n'avait eu aucune peine à trouver d'emblée la question-piège.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Je vais m'attaquer à beaucoup plus gros que moi, tu comprends ? Et il reste tant d'inconnues... Le fouinain m'a affirmé que Filvini était demeuré fidèle à ses convictions primitives ; j'en ai conclu qu'il faisait toujours partie du mouvement...

— Il existe toujours, confirma Manuel. Nul n'en parle, il n'a pas de représentants à la Chambre et tous les fonctionnaires sont censés avoir « abjuré » le Néo-Puritanisme – mais il n'a jamais cessé d'œuvrer dans l'ombre. Tu as raison, c'est un putain de gros morceau ! (Il détourna le regard.) Je me dégonfle, Kerl. J'ai une trouille bleue.

Mon sourire se figea en une grimace glacée. J'avais l'impression que le bas de mon visage était insensibilisé. Masque de pierre. Je n'aurais jamais dû insister sur ce point. Manuel était captivé, pris au piège, prêt à tout pour obtenir la longue-vie... Sauf à s'opposer aux Néopurs.

Nous sommes tous des condits, d'une certaine manière, songeai-je tristement.

— D'accord, dis-je. Tu te dégonfles. J'aurais dû m'en douter... Les grosses plaques ont fini par t'avoir.

— Ça n'a aucun rapport. Je ne *peux pas* t'aider. C'est en moi, là, quelque part au fond de mon esprit. Je n'ai pas la volonté pour triompher de la peur. Je l'ai eue, autrefois, mais on me l'a ôtée... Il y a quelque chose que je ne t'ai pas raconté. Quelques mois avant les élections, j'ai reçu une convocation de la Commission de Censure. Je bidouillais déjà sur des synthés bricolés et l'on m'avait dénoncé. La cause était entendue. On m'a donné le choix entre l'exil Outre-Ciel et une petite opération chirurgicale sans gravité.

« Je ne voulais pas quitter la Terre. Je t'admire pour ce que tu as fait ; j'en aurais été incapable. Par lâcheté, j'ai accepté qu'on me triture la cervelle. Ce qui m'a rendu encore plus lâche. On m'a posé un blocage, tu vois... Toute action pouvant causer du tort au Néo-Puritanisme me terrifie. Les médecins néopurs ont inscrit la peur en

moi, ils l'ont gravée dans mon cerveau. De manière indélébile.

Je restai muet. Les Néopurs avaient décidément été très loin dans ce genre de manipulations. Leur rêve d'un peuple docile, dépourvu de tout besoin sexuel comme de toute velléité de révolte, avait été une motivation suffisamment intense pour leur faire accomplir des prodiges. Des merveilles d'horreur intérieure dont ceux que j'aimais étaient les victimes. Manuel, Francis et Sue avaient subi, à des degrés divers, les conséquences d'un système inhumain, fondé sur la négation de l'individu et la répression implacable des initiatives personnelles.

— Laisse tomber, murmurai-je. Je connais le schéma... Et quelles sont les limites de ce blocage ?

Manuel eut un sourire reconnaissant.

— Je peut te prêter un glisseur et t'assurer un crédit permanent. Et encore, ça me serre tellement les tripes que je vais devoir me bourrer d'hypnotiques si je veux dormir un peu avant le spectacle. Et toi, qu'est-ce que tu comptes faire ?

— J'ai bien envie d'aller tirer les oreilles à Merteuil Filvini. Depuis le temps que ça me démange...

— Soit prudent. Les Néopurs...

— Prudent ? Je vais foncer dans le tas, oui ! (La colère montait soudain en moi, couleur de sang.) Il n'y a plus de prudence qui tienne. J'en ai marre. Ras le bol. (Je trouvai enfin le frotteglisse, que mon pouce commença à caresser frénétiquement.) Filvini me croit en fuite. Depuis que j'ai été repéré à Paris, la surveillance a dû se relâcher à Sahara Beach. C'est le moment d'y aller. Personne ne s'attend à me voir me jeter dans la gueule du loup. Avec de la chance, je pourrai profiter de l'effet de surprise.

— Complètement désespéré, commenta Manuel. Tu ne sais même pas comment tu vas approcher Filvini.

— Je vais lui demander un rendez-vous, qu'est-ce que tu crois ?

J'abandonnai le glisseur prêté par Manuel sur le parking de l'aéroport de Bordeaux. Le prochain vol pour Sahara Beach décollait une heure plus tard. Je me dirigeai vers le bar puis, changeant d'avis, j'obliquai en direction de la salle d'attente. Je devais accomplir un effort de tous les instants pour ne pas céder à la tentation.

Je ne me préoccupais nullement de ce qui arriverait lorsque j'aurais arraché Sue aux griffes des Néopurs. Je crois que j'étais alors aveuglé par la haine que m'inspirait Filvini. L'austère Néopur au teint d'hépatique symbolisait pour moi tout ce que j'avais autrefois combattu. Je lui attribuais même la responsabilité de tous mes malheurs, oubliant, peut-être un peu vite, que c'était moi qui avais choisi de plonger dans la Longue Nuit.

Le fouinain l'avait perçu, je ne songeais qu'à retrouver Sue – et tout

le reste s'effaçait devant cette obsession. Seule Sue possédait encore une certaine réalité à mes yeux. J'avais perdu toute conscience du monde, ce décor bancal où s'affrontaient des pantins déséquilibrés échappés d'un quelconque Guignol.

Comme autrefois, à bord du *Niagara*, je niais mon environnement pour me replier sur moi-même. Mais ce qui avait été un moyen de lutter contre la folie dans un certain contexte devenait folie dans un autre.

Mon voisin, à bord de l'avion, était un extraterrestre décharné à la peau grise et granuleuse. Deux yeux roses à la pupille ovale scintillaient dans un visage humanoïde dont les oreilles étaient placées trop en arrière du crâne et le menton curieusement proéminent. Il tournait, retournait un objet inconnu entre ses longues mains ; je supposai qu'il s'agissait d'un équivalent du frotteglisse. Son vêtement, qui évoquait la chlamyde des anciens Grecs, portait la griffe d'un grand couturier terrien ; il semblait d'ailleurs embarrassé par cette pièce de tissu plissé, comme s'il avait l'habitude de vivre nu.

Il ne tarda pas à engager la conversation. Attaché à l'ambassade portuvillienne, il possédait un nom imprononçable, qu'il m'autorisa à simplifier en Sh'ressch. En quelques minutes, j'appris en quoi pouvait consister le rôle d'une ambassade quand cent ans lui sont nécessaires pour entrer en contact avec sa Sphère d'Influence d'origine. Entendre parler d'échanges commerciaux planifiés sur cinq siècles finit par me donner le vertige.

— Il est vrai que l'information circule si lentement..., commentai-je.

— Le temps n'a pas d'importance. Chaque peuple ne peut guère connaître que ses voisins immédiats mais, de Sphère d'Influence en Sphère d'Influence, l'information finit toujours par rayonner de sa source jusqu'aux confins de la galaxie... Avez-vous entendu parler d'un monde nommé Glo-Hezink ? Il appartenait à la Sphère d'Influence gartshézêk, à environ huit cents années de lumière d'ici. L'histoire que je vais vous raconter avait à peine atteint Prtvll lorsque j'en suis parti. Vous en aurez donc la primeur.

« Glo-Hezink était un monde technologique puissamment industrialisé, aussi froid et impersonnel aux Terriens ou aux Prtvlliens (Je ne pus m'empêcher d'être choqué par l'aisance avec laquelle Sh'ressch accolait un radical prononcé avec les intonations de sa langue natale et une terminaison purement terrienne.), n'éprouvent guère de sentiments et possèdent une structure sociale communautaire. Entre parenthèses, c'est sur Glo-Hezink qu'a été mis au point l'écran magnétique qui protège les nefs prtvlliennes et équipera bientôt vos navires, puis ceux des SSulls et d'autres races, jusqu'au jour – lointain, il est vrai – où toutes les Sphères d'Influence

en connaîtront le secret...

— Un bien bel exemple de la circulation de l'information.

Les yeux roses se posèrent sur moi. Ni leur éclat, ni l'expression du Portuvillien ne me permirent d'identifier le sentiment sous-jacent. Le fouinain, en comparaison, était bien plus simple à interpréter. Mais le minuscule extraterrestre ne cultivait-il pas sciemment son humanité apparente ?

— Ce n'était qu'une digression alimentant mon propos.

Je crus comprendre que mon intervention l'avait vexé. Les discussions entre gens de son peuple consistaient peut-être à laisser parler son interlocuteur tant qu'il ne manifestait pas le désir de se taire.

— Comme vous – comme nous –, les habitants de Glo-Hezink avaient mis sur pied une théorie équivalente à celle de la Rationalité ; il semble que celle-ci soit un stade inévitable de l'évolution scientifique. Très... cartésiens, diriez-vous, ils n'en furent que plus désarmés lorsque commencèrent à se produire des événements irrationnels...

— Irrationnels ?

Le Portuvillien ferma les yeux, ce qui devait correspondre à une certaine irritation.

— Le rift qui s'ouvrait au milieu du plus grand océan de la planète était exploité depuis des siècles à des fins de production d'énergie – utilisation des forces telluriques et géothermie... Subitement, la vitesse de glissement des plaques continentales a été multipliée par dix ou quinze, provoquant une brutale surcharge qui a grillé la plupart des relais et transformateurs, tandis que d'épouvantables séismes secouaient la planète tout entière. Cette accélération des phénomènes de subduction a même entraîné un continent entier dans les profondeurs marines...

Irrité par le pédantisme académique de Sh'ressch, je ne pus m'empêcher de le couper à nouveau :

— Venez-en au fait !

Le Portuvillien leva une main pourvue de griffes acérées et lacéra superficiellement sa joue droite ; quelques gouttes de sang d'un rouge très pâle perlèrent sur sa peau grise.

— Ces phénomènes étaient les conséquences d'altérations dans la structure de l'espace-temps. Le pilote de la dernière nef à avoir quitté Glo-Hezink parlait de *vacillement* de constantes physiques. Par exemple, le rapport entre le diamètre et la circonférence d'un cercle s'écartait peu à peu de *pi* !

La peur rugit en moi. Cette angoisse qui m'avait hanté durant mon trop long voyage était de retour, plus forte que jamais.

— Existe-t-il une explication ? soufflai-je.

— Je ne voudrais pas vous inquiéter.

— C'est déjà fait.

Le Portuvillien parut prendre conscience de mon trouble.

— À mon départ de Prtvll, notre équivalent de la Rationalité commençait à être remis en question. Il semblerait donc qu'il se soit produit une sorte d'accroc dans le continuum, par lequel auraient suinté des éléments originaires d'un autre univers, dont l'influence se ferait sentir aujourd'hui sur la Terre... Mais cela n'explique pas tout.

— Une remise en question de la Rationalité pourrait-elle l'altérer ?

— Le rôle de l'observateur ne va pas jusque-là, même pour la physique quantique. Vous accordez bien trop d'importance à l'être pensant. Une seconde hypothèse voudrait que tout ceci ne soit, en fait, qu'une question d'évolution scientifique, comme je vous le disais tout à l'heure. Nos mathématiques doivent être révisées, car elles n'étaient fiables que jusqu'à un certain stade, désormais dépassé. Mais, là encore, il subsiste des points obscurs. Que pourrait éclaircir une troisième théorie...

Je sus brutalement à quoi faisait allusion l'extraterrestre gris. Nos conclusions ne pouvaient que se rejoindre.

— Le monde est en train de changer, murmurai-je, et ce qui se passe hors de notre champ de vision, à une échelle aussi bien infinitésimale que macroscopique, se répercute de façon imprévisible sur notre quotidien.

— Vous m'avez compris.

J'affrontai le regard de Sh'ressch, puis détournai les yeux pour lui poser la question qui me taraudait, cette question dont j'étais quasiment certain de connaître la réponse, mais que je ne pouvais taire.

Sh'ressch ne me détrompa pas ; Portuvill, comme Glo-Hczink, était localisée dans le Bouvier.

Les phénomènes irrationnels avaient donc une origine commune, quelque part dans cette constellation – ou au-delà.

3 C.f. La mémoire des pierres, *même auteur, même collection.*

CHAPITRE II

Le secteur de l'astroport de Sahara Beach réservé aux vols atmosphériques s'étendait sur une douzaine de kilomètres carrés en une longue bande de bitume séparant les pistes d'atterrissage de la ville proprement dite. La silhouette fuselée du *jet* s'immobilisa à proximité des bâtiments, un boyau souple se déroula et les passagers entreprirent de quitter l'appareil.

Je sortis dans les derniers, en compagnie de Sh'ressch. Nous avions d'un commun accord changé de sujet de conversation. Il était en effet évident à nos yeux que ce qui avait détruit Glo-Hezink – quoi que ce fût – ne tarderait pas à atteindre la Terre. Après avoir anéanti Prtvll ? Je crois que Sh'ressch préférerait ne pas y penser.

Il y a quelque chose dans l'espace. Quelque chose qui chamboule les lois naturelles, puis ravage les mondes habités.

— Connaissez-vous un bon hôtel ? demanda mon compagnon après avoir récupéré ses bagages, deux lourdes valises dotées de roues, d'un moteur et d'un microprocesseur pour gérer le tout.

— Vous êtes ici à vos frais ?

— Tout est payé par l'ambassade.

— Dans ce cas, prenez une chambre au *Gontran Bonheur*. C'est le meilleur – et l'un des plus chers.

— Et vous, où descendez-vous ?

— Je ne pense pas rester longtemps dans cette ville. Je ne l'aime pas. Je règle quelques affaires et je repars pour n'importe où.

— Vous voyagez beaucoup.

— Je n'appelle pas ça voyager. Se déplacer, tout au plus. Un voyage prend bien plus de temps et d'énergie. (Je me sentis obligé de fournir une explication.) J'ai traversé la Longue Nuit, voyez-vous.

— Vous êtes un naute ?

— Je l'étais. Retraite anticipée. Le *délangevinisateur* n'a pas fonctionné correctement.

— Ce genre de panne a été observé du côté de Glo-Hezink.

— Je m'en doutais.

— Que diriez-vous de m'accompagner à mon hôtel ? J'y laisserai mes bagages. Je vous offre un bon repas si vous me faites visiter la ville.

Je réfléchis un instant à cette proposition. Peut-être serait-il sage de ne pas foncer tête baissée, comme je comptais le faire jusqu'à présent. Passer la soirée avec Sh'ressch me permettrait de faire le point et, accessoirement, de me changer les idées. Je considérerai le visage gris souris.

— Entendu, répondis-je. Je crois que je sais où je vais pouvoir vous emmener...

Le *Gontran Bonheur* dressait ses cent trente étages au bord du lac, à la limite de la Bourse et de l'Eden. Son interminable façade de verre et d'acier poli jaillissait d'un paysage bucolique, qui jouissait d'un printemps perpétuel. Une plage de sable fin en forme de croissant s'étendait au pied de la tour, entre deux péninsules torturées surchargées de restaurants panoramiques et de casinos. Dans la petite baie flottaient une demi-douzaine d'embarcations à fond plat, que les clients de l'hôtel pouvaient emprunter en vue d'une excursion sur les flots paisibles. Dans la lumière chaude et dorée du soleil déclinant, ce paysage façonné par l'homme prenait des allures paradisiaques.

Mais je savais que cette douceur de vivre n'était qu'une façade, que derrière le luxe et l'opulence des quartiers bordant le lac se dissimulaient la misère et le désespoir. Il suffisait de descendre dans le métro pour en acquérir la preuve. Les Expansifs, d'une certaine manière, avaient été *trop loin* dans la reconstitution d'un mode de vie anéanti par leurs prédécesseurs – les Néopurs. L'abandon du système des castes n'avait fait qu'accentuer, en les déguisant, les inégalités sociales.

Assis sur la plage, je fis défiler dans ma mémoire ma conversation avec Sh'ressch. En dehors de l'histoire de Glo-Hezink, qui ne laissait de m'inquiéter, il m'avait également conté celle de son peuple. Issus d'une espèce de grands carnassiers, les Portuvilliens avaient failli s'anéantir à plusieurs reprises à cause de l'attraction irrésistible qu'ils éprouvaient envers la violence. Les guerres rituelles, reconduites d'année en année, avaient provoqué l'extinction de nombreuses tribus, puis la chute de non moins nombreux États, avant l'apparition d'une *sorte* de religion – une philosophie, plutôt – qui avait proscrit l'usage de la violence, à l'exception de l'automutilation. Pour les Portuvilliens, un pervers était un individu qui agressait ses semblables au lieu de s'en prendre à lui-même.

Sh'ressch était arrivé sur Terre six mois auparavant, mais c'était sa première sortie en solitaire. Les structures sociales portuvilliennes différaient beaucoup trop des nôtres pour que l'ambassade lâche ses

employés dans la nature sans leur avoir fait subir un cours complet sur les vie et mœurs des Terriens. Il y avait eu trop d'incidents causés par une mauvaise compréhension des coutumes locales. Ainsi, comme je l'avais supposé, les Portuvilliens n'avaient aucun tabou concernant la nudité. Une question de climat, je pense. Sh'ressch m'avait en effet décrit leur planète comme un endroit idéal, où les *parasols flamboyants* dilatés par la chaleur diurne dérivait chaque soir dans le ciel rose, masquant parfois le disque vert du soleil... Une image qui appartenait vraisemblablement au passé.

Il m'avait également parlé de son travail. L'ambassade, désireuse de mieux comprendre les Terriens, lui avait demandé d'effectuer un genre d'enquête ethnologique sur l'existence dans les grandes villes. Il avait choisi de commencer par Sahara Beach, la cité la plus importante de la planète, avec ses trente-huit millions d'habitants répartis sur une surface d'une centaine de milliers de kilomètres carrés. Et il comptait sur moi pour lui servir de guide, ce qui m'arrangeait bien, au fond. Sa compagnie était la meilleure assurance sur la vie. Jamais Filvini n'oserait s'attaquer à un représentant du corps diplomatique – pas même m'enlever ou m'abattre sous ses yeux. Tant que je resterais dans le sillage de Sh'ressch, je serais en sécurité.

— Vous venez ?

Je levai les yeux, battant des paupières à cause du soleil. Mon compagnon se tenait à quelques mètres de là, vêtu d'un jean et d'un blouson de cuir noir. Une large ceinture cloutée ceignait sa taille fine et nerveuse de grand fauve.

— J'espère passer inaperçu, expliqua-t-il. On m'a dit que dans les Bas-Quartiers...

— Parfait, assurai-je. Tout le monde vous prendra pour un humain maquillé. Ce qui ne présente pas que des avantages.

Je songeais aux androïdes de main de l'Office. S'ils ne s'apercevaient pas à temps de l'origine de Sh'ressch, nous étions bons pour un incident diplomatique. Ils le tueraient sans hésiter. Pour ne pas laisser de témoin.

Devais-je le prévenir ? J'hésitai un instant. Ses paroles m'avaient permis de sentir le côté légaliste des Portuvilliens. S'il apprenait que j'étais un criminel en fuite – du moins, officiellement – n'allait-il pas me dénoncer ? Je devais courir ce risque. Inutile d'entraîner Sh'ressch dans mes ennuis personnels.

— Il y a un problème, dis-je lentement. Enfin, j'ai un problème – et je crains qu'il ne devienne très vite le vôtre.

— Expliquez-vous.

— On cherche à me tuer.

— Et vous craignez que je ne sois victime d'une balle perdue ?
répliqua-t-il avec une torsion de la partie gauche du visage qui devait

être un sourire.

— Quelque chose comme ça.

— Ne vous en faites pas. Je porte une arme et je sais m'en servir.

— Je croyais que la violence...

— C'est un paralysateur léger. Déconnection neuronique. Une heure d'inconscience.

— Il n'aura aucun effet sur des androïdes.

Les yeux de Sh'ressch se plissèrent jusqu'à devenir deux minces fentes d'un rose étincelant.

— Je ne connais pas ce mot.

— Des créatures à forme humaine, nées par clonage. Durant leur croissance, on s'arrange pour que les cellules cérébrales ne se différencient pas et, lors qu'ils sont « adultes », on leur greffe un ordinateur. Des robots humains, si vous voulez.

— Je ne comprends pas qu'on ne m'ait pas averti...

— Leur fabrication est illégale.

Sh'ressch se raidit à ce mot.

— Eh bien, s'il ne s'agit pas de créatures pensantes au sens habituel du terme, je ne crois pas qu'il soit défendu d'user de violence à l'égard de ces... androïdes. (Il me griffa amicalement la joue.) Nous prenons le métro ? Il paraît que c'est une expérience passionnante.

La rame arrivait, lorsque je remarquai les six hommes qui s'étaient déployés pour bloquer les entrées de la station. Des androïdes de l'Office ? Je montai dans le wagon central et m'assis à proximité d'une porte qui, je le savais, se retrouverait en face de l'escalator quand le métro s'arrêterait à la station desservant les Bas-Quartiers. En me retournant, je constatai que deux des hommes que j'avais repérés étaient montés dans la même voiture.

— Mon problème vient d'arriver, soufflai-je à Sh'ressch qui s'était assis à mes côtés. Ne vous tournez pas vers moi. Faites comme si vous ne me connaissiez pas.

— Où sont-ils ?

— Les deux hommes au fond du wagon. Et quatre autres dans les voitures voisines.

— Des androïdes ?

Le mot semblait lui plaire.

— Difficile à dire. Mais c'est après moi qu'ils en ont. N'essayez pas de m'aider ou de me défendre. Quittez la station le plus vite possible. Nous nous retrouverons à l'entrée des Bas-Quartiers. S'ils me ratent, bien sûr...

Peu après, la rame s'immobilisa et les portes coulissèrent. J'étais déjà sur la première marche de l'escalator. Gênés par les autres voyageurs, les agents de l'Office prirent quelques mètres de retard. En

haut des marches, j'avisai un groupe de Matraqueurs. Je me dirigeai droit sur eux, espérant qu'ils avaient eu vent de l'incident qui m'avait opposé à l'un d'eux, quelques jours auparavant. L'aspect barbare et quel que peu tribal de leur organisation me donnait en effet à penser qu'ils m'accorderaient leur aide.

— Je suis Kerl.

Les Matraqueurs me considérèrent sans comprendre, hésitant entre diverses attitudes, puis le chef de la petite bande parut se souvenir. Il posa sur mon épaule une main à laquelle manquait un doigt.

— Rapide. Entendu.

Je respirai. J'étais tiré d'affaire.

— Des hommes me suivent. Je voudrais m'en débarrasser.

— Notre rôle.

J'observai avec curiosité le colosse au crâne peint d'un mandata. L'ennui, avec le langage minimal prisé par les Matraqueurs, était qu'on avait parfois bien du mal à comprendre la signification exacte de leurs paroles. Mon interlocuteur avait-il voulu signifier qu'il prenait les choses en main ? Ou, d'une manière plus générale, que m'aider faisait partie des obligations des Matraqueurs – de *tous* les Matraqueurs ?

Ceux-ci, au nombre d'une douzaine, s'éparpillèrent de manière à contrôler chaque issue. Je donnai une bourrade de remerciement au chef de la petite bande et je filai à l'extérieur au moment où les hommes de l'Office débouchaient dans la salle des contrôleurs magnétiques. Dissimulé à l'angle du couloir, j'observai la scène. Malgré le danger, je tenais à attendre Sh'ressch.

— Passe pas, dit le chef des Matraqueurs.

Il faisait sauter dans sa main un long poignard. Les agents de Filvini estimèrent la situation. Ils étaient inférieurs en nombre, mais possédaient des revolvers thermiques. L'un d'eux tenta de dégainer le sien – et tomba à la renverse, une minuscule fléchette anesthésiante plantée dans la joue. Les quelques usagers présents jugèrent plus prudent de redescendre sur le quai.

Sh'ressch apparut en haut de l'escalator. Très calme, très digne, il passa entre deux androïdes, s'excusa avec une politesse excessive d'avoir légèrement bousculé l'un d'eux, franchit d'un pas lent l'espace vide qui séparait les deux groupes, traversa la rangée de Matraqueurs et me rejoignit, le visage déformé par ce rictus qui, chez lui, exprimait la joie.

— Une expérience amusante, commenta-t-il.

— Vous en connaîtrez d'autres, assurai-je. Ne serait-ce que cette nuit...

— Pas tant de promesses, je vous prie. Je pourrais être déçu.

L'enfant vendeur de drogues n'était pas à son poste. Seule subsistait sa banderole bourrée de fautes d'orthographe.

Nous nous enfonçâmes dans les Bas-Quartiers, empruntant un dédale de ruelles obscures et puantes. Les mendiants y étaient plus nombreux que lors de mon dernier passage – et leur attitude s'était teintée d'agressivité. Ils exigeaient plus qu'ils ne réclamaient, ce qui eut le don d'exaspérer mon compagnon. Malgré mes conseils, il refusa à plusieurs reprises de verser l'obole quasi obligatoire.

Nous atteignîmes après maints détours le Marché Merveilleux, à l'entrée duquel une nouvelle boutique s'était ouverte, avec une seringue géante pour enseigne. Une queue d'une dizaine de personnes s'étirait devant la porte peinte en rouge. Sh'ressch me demanda de quoi il s'agissait. Comme je n'en avais aucune idée, nous décidâmes d'aller nous renseigner. L'explication que nous fournit le dernier individu de la file d'attente n'avait aucune chance d'être bonne. Nul n'achèterait de sang à des malheureux étiques infectés par les germes d'une demi-douzaine de maladies incurables à défaut d'être mortelles. Du moins, pas pour un usage médical.

— Nous verrons ça plus tard, décidai-je. Je dois trouver une arme.

— Pour vous défendre ?

— Pour attaquer.

Sh'ressch eut un geste fataliste.

— Tuer ou être tué ? Nous avons dépassé ce stade.

— Nous aussi. Je n'ai pas l'intention de tuer qui que ce soit.

Pas même Filvini, ajoutai-je en esprit. *Surtout pas Filvini*.

Je n'eus aucun mal à trouver l'arme que je cherchais, un encombrant revolver tirant, au choix, des balles thermiques, explosives ou tétanisantes, et je pris également une boîte de ces dernières.

— Il nous reste une demi-heure avant la tombée de la nuit. Que diriez-vous de faire escale dans un bar ? proposai-je.

— S'il est possible d'y boire autre chose que de l'alcool.

— C'est toujours possible.

Nous suivîmes une rue rectiligne jonchée de carcasses de glisseurs. Sur notre droite, les immeubles n'étaient que des blocs de béton aux fenêtres aveugles, dont la façade se fissurait peu à peu sous le poids du toit crevé. À gauche s'alignaient boîtes de nuit, restaurants et *peep-shows*. Des hologrammes criants de vérité se trémoussaient au-dessus des porches violemment illuminés – filles nues et provocantes à la grimace vulgaire, garçons efféminés battant de leurs longs cils dorés, culturistes boudinés affublés de sexes démesurés... Et toujours cette impression qui m'avait envahi lors de ma première visite – celle de traverser un décor peuplé d'acteurs inconscients.

— Je ne comprends pas l'importance que vous accordez au sexe, dit

soudain Sh'ressch. Ces mamelles et ces fessiers exhibés... C'est censé vous exciter ?

Je ne répondis pas tout de suite. Je n'étais pas de ce monde. Pourquoi lui chercher une justification ? Dans l'univers où j'avais grandi, bien peu d'individus savaient avant le mariage à quoi pouvait bien ressembler les parties du corps de l'autre masquées de la robinforme. Et bon nombre ne le sauraient jamais. On s'accouplait dans le noir, en silence et sans gestes déplacés. Le sexe devait servir à la reproduction, point à la ligne.

— C'est excitant, reconnus-je. Enfin, ça dépend... Personnellement, ça me trouble plus que ça m'excite. Mais j'ai été éduqué à la mode néopure ; je sais réserver mes sentiments – je ne peux faire autrement.

— Chez nous, le sexe est libre et discret. Il existe d'autres adjectifs pour le qualifier, mais aucun d'eux n'est vraiment traduisible dans votre langue. Disons que nous n'avons pas d'attaches que vous appelleriez sentimentales, ni de tabous à ce sujet. Quant à l'excitation... Non, vous ne comprendriez pas.

Nous entrâmes dans un bar qui se prétendait spécialiste des jus de fruits naturels et nous assîmes non loin de la vaste plaque tridi diffusant les informations permanentes de la chaîne BFX. Un présentateur aux cheveux rouges sagement lissés parlait pour le moment de la remise en service de la ligne Kappa du Réseau Express Mondial, qui reliait Mexico à Gibraltar.

— Quelles raisons ont bien pu vous pousser à abandonner ce type de transport, puis à le rétablir ? interrogea Sh'ressch.

— Vers 2100, le R.E.M. dessinait une toile d'araignée qui couvrait la planète. Ses vingt lignes représentaient deux millions et demi de kilomètres de tunnels. Ce sont les Néopurs qui l'ont fermé. Un phénomène analogue à celui qui s'est produit à Paris durant l'Occupation...

— Durant votre Seconde Guerre mondiale ?

— C'est ça. De nombreuses stations de métro ont été fermées par les Allemands – et non les Anglais, comme je l'ai lu le mois dernier – parce qu'un tel univers souterrain était un terrain idéal pour la résistance... Il en a été de même avec le R.E.M. Les groupuscules extrémistes décidés à lutter jusqu'au bout contre le Néo-Puritanisme s'en servaient pour échapper aux recherches. Avec ses centres commerciaux, ses villes souterraines, ses locaux administratifs et utilitaires, le R.E.M. représentait un monde en soi, beaucoup trop difficile à contrôler.

— Étrange attitude...

— Les Néopurs n'étaient pas des économistes, mais des scientifiques puritains. Ils considéraient le R.E.M. comme une réalisation caduque, un travail titanesque mais désormais inutile. Pas

une seconde ils n'ont songé à l'aspect financier de la chose.

Je tentai d'interpeller le garçon, mais il détournait obstinément le regard. Trop de travail, sans doute. Je me consolai en me disant qu'il finirait bien par venir prendre notre commande.

— Le R.E.M. est donc rentable ?

— Une fois l'infrastructure amortie, le coût réel d'un voyage Paris-Wellington est inférieur à vingt crédits.

— Obscurantisme, grommela Sh'ressch. Vous avez dit que les Néopurs n'étaient pas des économistes... Pourtant, les finances terrestres se portaient bien mieux de leur temps.

— À cause de leur principe de nivellement. Pour les dix pour cent de la population qui se partageaient quatre-vingt-dix pour cent des richesses, rien n'a changé. Les Néopurs se sont contentés de répartir plus équitablement ce qui restait. Une démarche qui possédait le double avantage de « hisser » vers des conditions de vie décentes les deux milliards de personnes ne mangeant pas à leur faim, tout en « tirant vers le bas » – et, donc, réduisant à néant – la classe moyenne, dans laquelle se recrutaient les plus farouches opposants au Néo-Puritanisme.

— Fascinant.

— Ajoutez à cela les réécritures de l'histoire, le génocide culturel perpétré sur l'ensemble des œuvres d'art, une censure omniprésente, des interdits sexuels d'une sévérité extrême, des châtiments exemplaires pour les criminels, un réseau informatique terrifiant d'efficacité – dont les C.I. sont les dernières traces – une absorption totale des marginaux, et vous aurez peut-être une idée de la manière dont gouvernaient les Néopurs...

Le garçon surgit de nulle part. Je commandai un extrait de fruit comevalliens à la chaude couleur jaune orangé, tandis que Sh'ressch choisissait de goûter un simple jus de pomme à la pureté garantie. Chose curieuse, le service fut incomparablement rapide. À peine le garçon avait-il disparu qu'il était de retour, deux verres sur son plateau. Je remarquai alors qu'il se tenait sur une petite plaque ronde qui paraissait flotter à une dizaine de centimètres au-dessus du sol.

— Antigravité ? interrogeai-je.

Il acquiesça.

— On les a eues la semaine dernière. Une toute nouvelle invention.

— Et ça ne vous gêne pas qu'elle soit irrationnelle ?

— Du moment que ça marche, vous savez...

— Les gens, ici, ne sont pas très curieux, nota Sh'ressch quand le garçon fut reparti. Est-ce particulier à ce quartier ?

— En France, nous avons un vieux dicton qui dit que la curiosité est un vilain défaut...

— Un défaut que vous avez pourtant.

— De là viennent mes ennuis.

Au-dessus de la plaque tridi apparut une nef stellaire de type inconnu, qui évoquait un palais chinois de l'époque impériale avec sa surcharge de dorures et de moulures inutiles. D'autres vaisseaux, plus petits mais pareillement décorés, voletaient tels des moustiques autour de cette monstruosité kitsch. Je tendis l'oreille, intrigué ; ma boulimie d'informations reprenait soudain le dessus.

— ... à une vitesse proche de celle de la lumière, trente unités astronomiques au large de Pluton. Elle n'a pas répondu aux messages qui lui ont été envoyés et semble vouloir passer au large du système solaire sans s'y arrêter. L'origine exacte de cette nef demeure donc inconnue, mais divers recoupements ont permis d'établir qu'elle vient de la constellation du Bouvier...

Je devais être livide. Des larmes avaient envahi mes yeux ; je les essuyai d'un revers de manche, incapable de détacher le regard de la nef étrangère. Des frissons de satisfaction et d'angoisse mêlées montaient le long de mes membres. Ce navire était l'ultime indice, la coïncidence de trop.

Le monde peut changer, avait dit le fouinain.

Le monde est en train de changer, avais-je répondu au discours de Sh'ressch.

La nef baroque fuyait ce changement.

— Tu es prêt, maintenant.

Je considérai le petit extraterrestre au corps aussi malléable que celui d'un personnage de dessin animé. Rien que de très normal. Il avait toutes les raisons d'être à nouveau assis devant moi, son éternel sourire élastique sur ses lèvres ridées. Au fond, si j'étais venu dans les Bas-Quartiers, c'était aussi un peu dans l'espoir de le revoir. Une dernière fois. Sh'ressch n'était qu'un prétexte.

Où est-il, au fait ?

— Prêt à accepter la vérité ? murmurai-je.

Le fouinain hocha la tête. Son sourire disparut. Je ne me souvenais pas de l'avoir déjà vu si grave, si sérieux. Lors de nos rencontres précédentes, il avait toujours fait preuve d'une ironie mordante et d'un cynisme glacial. Ne m'avait-il pas entraîné dans cette aventure qui risquait de me coûter la vie ? Sans lui, je le savais, rien ne serait arrivé, Filvini n'aurait pas pris peur au point de chercher à me supprimer – et je n'aurais peut-être jamais découvert que la Rationalité se mourait.

L'autre cause de mes ennuis était Sue, mais je pouvais difficilement lui en vouloir. Je choisis de déverser ma bile sur le gnome, mais, ayant sans nul doute lu en moi mes intentions, il prit habilement les devants :

— En fait, tu as *presque* compris.
— C'est vrai ? Tu renonces à jouer les oracles ?
— Ce vaisseau est le premier d'une longue série. D'autres vont venir, beaucoup d'autres – et tous fuient la même chose.
— Ce qui a détruit Glo-Hezink ?
— Détruit est un bien grand mot. *Changé* correspond mieux.
— Ce n'était pas un hasard si j'ai rencontré Sh'ressch.
— C'était le dernier indice. Crois ce que tu veux.
— Je ne comprends pas.
— Tu ne *veux pas* comprendre. (Il fit une pause ; ses yeux pétillaient.) La Perturbation vient d'atteindre l'orbite de la station *Hadès*, qui se trouve actuellement à un peu moins de trente heures de lumière de la Terre.

Je vidai mes poumons en un soupir plein de lassitude. Inexplicablement, je me sentais soulagé. Ce qui arrivait à travers l'espace avait un nom. Enfin.

— Sois plus précis.
— Tu n'as jusqu'ici assisté qu'aux prémisses. Désormais, c'est le grand jeu, l'apothéose, l'explosion libératrice ! Oui, le monde est en train de changer. Tu aurais même pu pousser plus loin tes conclusions, mais tu t'es refusé à effectuer la synthèse des éléments que tu as collectés. Parce que tu as peur.

— Peur de quoi, selon toi ?
— De t'avouer la vérité. Tu t'es désespérément accroché au fait que la Rationalité était erronée. Et elle l'est, tu as raison sur ce point... Mais elle ne l'a pas toujours été. *Car Wertheimer était dans le vrai quand il a formulé sa théorie.*

Les italiques perçaient dans sa voix soudain devenue criarde. Je voulus analyser cette révélation. Jusqu'ici, j'avais simplement cru que Wertheimer s'était trompé. Mais s'il avait raison... S'il avait eu raison...

— Regarde, maintenant ! Vois par les yeux de ton esprit !

La Galaxie, perçue d'une distance d'un demi-million d'années de lumière – spirale dorée épinglée sur le tissu noir du vide. Peut-être suis-je le premier être humain à la contempler sous cet angle.

Je le suis. Le fouinain, que je sens présent à la lisière de mon esprit, vient d'ancrer en moi cette certitude.

La Galaxie semble figée et immobile, mais je sais qu'elle vit. À cette distance, les mouvements des étoiles restent imperceptibles. Il faudra je ne sais combien de milliers, de millions d'années pour que son apparence se modifie et que le changement devienne évident.

Soudain, le vide s'illumine ! Une sorte de cône monumental se rapproche à une vitesse affolante. Il semble constitué d'une matière éthérée,

translucide et phosphorescente, mais ce n'est en fait qu'une vue de l'esprit. Je ne distingue pas sa base ; peut-être n'en possède-t-il pas.

Ce cône est une représentation, qui vaut ce qu'elle vaut, de la Perturbation.

Je suis la proie d'images mentales ne reflétant qu'une partie de la réalité je ne dois surtout pas l'oublier... Ce cône est invisible, virtuel. Le fouinain ne l'a rendu perceptible que pour mieux m'impressionner.

Mais je délire au sujet de détails sans importance alors que la Perturbation vient d'atteindre la Voie lactée.

La vision cessa. Les conversations des consommateurs attablés bruisaient à nouveau autour de moi, tissu sonore aux mailles lâches. Au-dessus du socle tridi flottait à présent un autre vaisseau tout aussi inattendu que le premier – une authentique soucoupe volante dont le dôme devait mesurer plus d'un kilomètre de diamètre. L'escorteur terrien qui l'accompagnait dans sa course semblait ridicule en comparaison.

— ... grâce au nouvel émetteur P.V.Q.L. Ces images sont donc filmées et transmises en direct. Le navire terrien est bien entendu téléguidé ; il lui a fallu accélérer à plus de 5'000 g pour atteindre la vitesse de la nef extraterrestre qui, aux toutes dernières nouvelles, a commencé à répondre à nos appels par des symboles mathématiques...

— Combien sont-ils à fuir ainsi ? demandai-je au fouinain qui se grattait le nez avec nonchalance.

— Des centaines, des milliers, peut-être des millions... Mais tous ne passeront pas si près de la Terre. Ils dessinent un fer de lance conique légèrement en avance sur la frange frontale de la Perturbation.

— Laquelle a précisément la forme d'un cône à la base infinie ?

— Et dont la pointe va passer à un milliard de miles de la Terre. Vous êtes aux premières loges. Tâchez de ne rien rater.

— Ces nefs n'ont donc qu'une faible avance...

— Pourtant, la plupart d'entre elles fuient depuis des dizaines de milliers d'années, et certaines depuis plus longtemps encore. Elles sont limitées par la vitesse de la lumière, tu comprends ? Pour reprendre cette fameuse équation qui a fait hurler plus d'un mathématicien, mais possède le mérite de donner au profane une idée relativement exacte de la situation et, surtout, possède valeur de symbole pour vous autres, les nautes, ces nefs progressent à $C-1/\infty$ et la Perturbation à $C-1/\infty-1$ Leur fuite est sans espoir. Elle n'a pas la moindre chance de s'achever un jour.

— Depuis le temps, ils auraient peut-être pu découvrir un moyen de dépasser la vitesse de la lumière. Cet émetteur...

— Gros malin ! Un moteur P.V.Q.L. ne fonctionnerait pas en-dehors de la zone d'instabilité qui précède la Perturbation ou de l'espace

perturbé lui-même !

— Et lorsqu'elle sera sur nous ? Il deviendra possible de rallier n'importe quel monde en quelques heures ?

— Instantanément. À condition d'inventer le système de propulsion adéquat... Et s'il reste quelqu'un pour effectuer le voyage.

Je flotte parmi les étoiles. Certaines constellations, bien que déformées, me sont familières – le Capricorne, la Croix du Sud. Je dois me trouver quelque part dans la direction du Bouvier, et cette minuscule étoile jaune est le Soleil...

Cette scène est censée se dérouler dans le passé, car tout semble normal. La Perturbation n'est pas encore arrivée.

Il me vient une idée... Et si les fouinains étaient à son origine ? Cela pourrait expliquer les craintes de Filvini et sa réaction de pure paranoïa. Les Néopurs sont peut-être allés plus loin que je le croyais ; s'ils ont découvert la nature de ce qui va bouleverser nos existences...

Un vaisseau approche. Un grand voilier solaire dont les ailes photosensibles d'une surface de cent mille kilomètres carrés entraînent le corps massif et les huit containers sphériques qu'il remorque. Je n'ai pas besoin de lire le nom peint sur les voiles pour identifier le Niagara effectuant son voyage aller.

L'univers, autour de moi, commence à subir des fluctuations sans cesse plus importantes. La lumière d'une étoile proche vire du vert au jaune d'or. Un frisson glacé tord mes membres. Je ressens de façon douloureuse un... vertige métaphysique – ce doit être le terme approprié. Le plus proche, en tout cas.

Les prémisses de la Perturbation frappent le navire. À son bord, le délangevinisateur cesse de fonctionner.

Mon calvaire passé vient de commencer.

Pour la seconde fois, je me retrouvai dans le bar. La voix du commentateur de la tridi reflétait une intense émotion. Tous les visages étaient désormais tournés, tendus vers le socle, qui suscitait l'image d'une véritable flotte où se côtoyaient des centaines de navires disparates.

— ... brefs messages échangés avec les occupants de ces nefs – dont le rythme vital, bizarrement, ne semble pas affecté par leur vitesse voisine de celle de la lumière – indiquent qu'un grave danger menace la Terre. Impossible pour le moment d'en préciser la nature.

« À l'Assemblée réunie en séance exceptionnelle, les trois députés de l'extrême-nadir – que l'on dit manipulés par les Néopurs – ont réclamé l'envoi de nefs de guerre, appuyés par d'autres formations minoritaires réparties entre le nadir, l'est et le nord. Les Expansifs et leurs alliés du zénith-ouest seraient sur le point de céder. Les vieux cuirassés qui rouillent

sur la Lune pourraient donc être réarmés en catastrophe et décoller dans les prochaines heures afin de barrer la route à un ennemi éventuel. Un ennemi qui doit être terrible, si l'on en juge par le nombre de peuples différents...

— Les cons ! m'écriai-je. Je dois les prévenir.

— Tu n'en feras rien. Et inutile d'être grossier.

— L'humanité a droit à sa chance – comme eux...

Je désignais la flotte d'un index incertain. Je crois que j'étais au comble de la panique. La vision de cette flotte m'avait terrifiée. La peur des occupants de ces navires en suite était devenue mienne.

Le fouinain fit miroiter ses yeux, dont les pupilles ne cessaient de changer de forme. Il voulait me rassurer, je le sentais.

— Tu te laisses impressionner, dit-il lentement. La Perturbation n'est pas la mort.

— Qu'est-elle, dans ce cas ?

— Tu ne peux pas comprendre. Pas encore. Disons qu'il s'agit d'un mal nécessaire, d'une pirouette de la nature, d'un incident au fond sans importance à l'échelle cosmique, d'une tarte à la crème...

— D'un raton-laveur ? tentai-je d'ironiser.

J'étais de plus en plus mal. Sous ma courte brosse métallique, mon front était trempé de sueur. Je l'essuyai d'une main toute aussi moite, puis observai mon visage que reflétait le métal poli de la table. Un petit vaisseau avait éclaté dans mon œil droit et une tache rouge s'étendait sur la cornée.

Le fouinain dut juger qu'il était temps d'en finir. Une dernière fois, il s'empara de mon esprit.

Je suis au même endroit que précédemment, mais le Niagara a disparu et la Perturbation est sur moi. Emporté par un tourbillon, je cherche en vain à m'orienter. Les étoiles valsent autour de moi en longues boucles de lumière.

Le fouinain m'a abandonné.

Je me débats dans une eau ténébreuse qui s'infiltre dans mes poumons. Pourtant, j'ai l'illusion de respirer. Mes sens m'abusent. Synesthésie. Mon corps est demeuré sur Terre ; seul mon esprit s'est déplacé.

La Perturbation modifie la texture même de l'espace, la structure secrète du continuum. L'univers devient méconnaissable, incompréhensible. Je ne suis plus qu'un primitif apeuré. Mon bagage culturel est désormais périmé.

Je suis le seul à savoir de quoi il retourne. Les Néopurs eux-mêmes n'en ont qu'une vague idée. Ils ont utilisé les nouvelles techniques rendues possibles par la Perturbation, tout en ignorant la nature profonde de celle-ci. Sans réaliser l'inéluctable bouleversement qu'elle va provoquer. Le monde que j'ai connu est d'ores et déjà mort et enterré, enfoui dans les limbes du passé ; celui qui va lui succéder – qui lui a déjà en partie

succédé – sera fait d'instabilité et d'incertitude.

Pourquoi le fouinain m'interdit-il de lancer un cri d'alarme ?

Peut-être parce que l'adaptation est une solution préférable à la fuite...

Ou que fuir serait inutile, car il est déjà trop tard.

Quand je réintégrai la réalité, je n'étais plus dans le bar. Je gisais au beau milieu d'un parterre de fleurs, sous un ciel obscur. Sur ma gauche s'élevait une bâtisse que je reconnus sans peine : la pyramide de l'Office. Le fouinain m'avait-il téléporté jusque là ? Où avions-nous cheminé de concert, le gnome guidant à travers la ville un Kerl devenu zombie ?

— Des détails, assura le fouinain, de simples détails...

— Quel rôle joues-tu, fouinain ?

— Crois-moi, je n'ai pas suscité la Perturbation. Ce serait plutôt le contraire. Je suis... disons un symptôme avant-coureur, l'équivalent d'un nez bouché annonçant une bonne grippe.

Je considérai son appendice nasal démesuré. Je n'osais plus comparer le minuscule extraterrestre à un personnage de *cartoon*. Il avait acquis une présence, une personnalité, une épaisseur inattendues.

— Tu prépares le terrain, en quelque sorte ?

— Si tu veux...

— Mais pourquoi ? La Perturbation a frappé ton monde d'origine ?

Il détourna le regard et je crois qu'à cet instant précis, son visage malléable reflétait un sentiment bien humain – la tristesse.

— Je n'ai jamais eu de monde à moi. Je suis un élément de déstabilisation, tu l'as perçu. Je génère une zone perturbée de taille réduite, aux effets moins marqués, moins radicaux que ceux de la Perturbation elle-même. Sans moi, sans le travail de « préparation » que j'effectue, le changement serait trop brutal. Les habitants de Glo-Hezink ont péri parce qu'ils m'ont chassé de leur monde dès mon arrivée. Je n'ai pas eu le temps de les aider et leur terre a volé en éclats...

« Je suis né de la Perturbation. Voilà. »

Il parlait de celle-ci comme un fanatique religieux de la divinité à laquelle il s'est donné corps et âme. Je fermai les yeux, pris de vertige au souvenir de ces millions d'étoiles parmi lesquelles j'avais passé deux fois vingt-trois ans. Quand je les rouvris, le fouinain s'en était allé.

Je m'assis, cherchant à recouvrer ma lucidité. L'expérience que je venais de vivre m'avait cruellement marqué et secoué. Je me sentais faible et sans volonté. À quoi bon lutter, puisque la Perturbation qui arrivait allait faire table rase des vieilles querelles et des rêves de puissance ?

Mais il y avait Sue, que je devais secourir. C'était désormais ma seule raison de vivre et de me battre. Le monde pouvait changer, le monde pouvait être détruit, c'était sans importance, du moment que Sue soit à mes côtés jusqu'à la fin.

Je me levai, plein d'une énergie que je puisais dans ma colère, et je me dirigeai vers la pyramide. Sa face visible portait le P d'O.P.E.H.

P – comme Perturbation.

CHAPITRE III

J'étais encore sous le choc des révélations du fouinain lorsque j'atteignis le pied du grand escalier aux marches d'un gris sans âme. La pyramide de l'Office, construite durant l'Ère néopure, ne s'embarrassait pas d'une architecture audacieuse ou de matériaux nobles. Toute de métal inoxydable et de béton armé, elle évoquait plutôt un bunker que le siège social de la plus importante entreprise terrienne. On la disait capable de résister à une explosion thermonucléaire.

Je levai les yeux vers le portail aux angles nets, mussolinien à souhait avec ses quatre colonnes lisses et son double panneau d'orichalque orné du sigle de l'Office : un voilier stylisé et une planète bleue, le tout sur fond d'étoiles. Derrière ces portes se cachaient les derniers tenants du Néo-Puritanisme – et j'allais les affronter, moi qui n'avais su que fuir, jusqu'ici.

J'avais un plan. Bancal et incertain – mais c'était mieux que pas de plan du tout. Le fait que le fouinain m'eût amené à pied d'œuvre semblait indiquer que j'avais malgré tout de vagues chances de réussite. Ou qu'il avait compris qu'il n'existait aucune autre solution.

Je redressai la tête, bombai le torse et, m'efforçant de prendre l'air digne qui sied aux pilotes revenus de la Longue Nuit, j'escaladai les marches d'un pas décidé. Mes hésitations moururent d'elles-mêmes en chemin. Sue m'attendait en haut de cet escalier, quelque part dans cette forteresse ; cette pensée suffisait à me pousser en avant.

En raison de l'heure déjà tardive, il n'y avait qu'un réceptionniste derrière le grand comptoir de métal poli. Il me fallut une dizaine de secondes pour réaliser qu'il s'agissait en fait d'un pseudogonze né de l'union contre nature d'une plaque tridi et d'un logiciel.

— Je désire parler à Merteuil Filvini.

— Il est absent.

Je secouai la tête. Merteuil Filvini n'était *jamais* absent. La légende voulait qu'il ne fût sorti qu'une fois de la pyramide durant la dernière décennie. Pour tirer un coup, ajoutaient les mauvaises langues. Le

parfait fonctionnaire, au service de ses supérieurs vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Sans doute s'était-il simplement retiré dans sa cellule au confort monacal. J'insistai :

— Annoncez-moi. Je suis le naute Kerl.

Le pseudogonze cligna des yeux. Je devinai que le programme recherchait ma fiche. J'aurais bien voulu savoir ce qui y était inscrit. Fou à lier, sans aucun doute.

— Vous êtes recherché, constata mon interlocuteur de fumée.

— Je suis venu me rendre, mais je tiens à ce que ce soit à Merteuil Filvini.

— Ce cas n'est pas prévu...

— Demandez l'avis de Filvini. Comme ça, la prochaine fois...

— Je ne suis pas une I.A. ni un système expert. Si ce cas de figure se reproduisait, j'aurais le même problème.

— Je sais. Vous l'appellez ?

Vaincu, le pseudogonze décrocha son pseudotéléphone. Je n'écoutai pas ce qu'il disait. Les mots étaient sans importance.

— Vous pouvez monter, annonça-t-il. Quarante et unième étage. Vous arriverez...

— Je suis déjà venu. Merci.

Je me dirigeai vers les ascenseurs. L'un d'eux était condamné pour travaux. Une petite pancarte expliquait lesquels. Je la lus en attendant la cabine qui conduisait directement dans le bureau de Filvini. Cette cage d'ascenseur allait être remplacée par un puits « antigrav ». Quelques jours avaient donc suffi pour faire d'une invention empirique, qui donnait mal au crâne aux physiciens, un simple élément de la vie de tous les jours. Il était temps de renoncer à compter les applications de l'anti-gravité pour reporter mon attention sur d'autres faits en contradiction avec la Rationalité.

Une cabine spacieuse m'emporta vers le quarante et unième étage. Là encore, les Néopurs avaient frappé : pas de cendrier mais une corbeille à papier, pas de moquette mais un revêtement lisse, facile à entretenir, pas d'éclairage sophistiqué mais deux rampes de néons diffusant une lumière crue.

Quand les portes s'ouvrirent, je m'efforçai de ne pas sursauter à la vue des six androïdes qui me barraient la route. C'était une précaution naturelle. Ils me fouillèrent avec rapidité et efficacité. Seul le frotteglisse retint leur attention et ils voulurent me le confisquer.

— Vous pouvez le lui laisser, intervint Filvini. Ce n'est pas une arme.

Les androïdes s'écartèrent. Filvini trônait derrière un grand bureau de bois verni qui avait dû être superbe avant qu'un censeur ne décide d'en limer les ciselages et d'en poncer les dorures. La vision de son visage me donna la nausée.

— J'ai un marché à vous proposer.

— Aucun compromis n'est envisageable.

Un salvoïde eût rétorqué qu'un compromis est un imbécile sur le point de se passer la corde au cou. Je préférerai me laisser tomber dans un fauteuil.

— Rendez-moi Sue.

— Vous avez fait du chemin. Nous aurions dû vous neutraliser dès votre visite aux Bas-Quartiers. (Il secoua la tête.) Il n'en est pas question.

J'étendis les jambes et posai le frotteglisse sur l'accoudoir.

— Je vais formuler ma proposition différemment. Je me livre à vous et vous libérez Sue – après l'avoir débarrassée de son conditionnement, bien entendu !

— Il est un peu tard pour marchander. Vous êtes ici. Entre nos mains. Vous n'avez aucun moyen de pression.

J'eus envie de le frapper, mais l'heure était plutôt à la comédie. Je libérai au compte-gouttes les sanglots que je retenais jusque-là, tandis que ma main rampait sur l'accoudoir pour se saisir du frotteglisse.

Calme. Sois calme.

Fouinain ?

— Vous ne comprenez pas, pleurnichai-je. Je voudrais la voir une dernière fois et obtenir l'assurance qu'elle recouvrera son libre arbitre... D'accord, vous pouvez m'éliminer tout de suite, me remplacer par un clone et renvoyer Sue dans la rue des Fleurs ! Mais je vous sais juste ; je crois que vous allez tenir compte de ma bonne volonté.

— Êtes-vous à ce point ensorcelé par cette fille ? Vous saviez pourtant ce qui vous attendait en venant ici...

— Je ne crains pas la mort.

C'était faux, mais il n'avait pas besoin de le savoir.

— Peut-être ne mourrez-vous pas, susurra-t-il.

— *Un sort pire que la mort ?* Vos menaces de roman populaire ne m'impressionnent pas. Où est Sue ?

— Très bien, je vais la faire monter, cette créature...

— Cette *femme* !

— Comme vous voudrez.

Il fit courir ses doigts sur le clavier de l'interphone. Je me retournai pour étudier la situation. Les androïdes s'étaient répartis en deux groupes – l'un à ma gauche, l'autre à ma droite. La voie vers l'ascenseur était libre mais je ne me voyais pas pirouetter par dessus le dossier du fauteuil. Pas à mon âge.

— Elle sera là dans quelques instants. Me permettez-vous de vous poser quelques questions d'ici son arrivée ?

Ironie obséquieuse et teintée de cynisme ou politesse indifférente ?

Merteuil Filvini demeurait une énigme pour moi.

— Allez-y.

— Comment avez-vous réussi à quitter Paris ?

— Par la Seine, durant le feu d'artifice.

— Je croyais pourtant la rivière surveillée... Le feu d'artifice ?

— Celui qu'on a tiré dans la stratosphère. L'évolution humaine retracée en je ne sais combien de tableaux...

Le visage de Filvini évoquait un masque de dureté glacée, bien que son expression n'eût pas changé. Ses sentiments demeuraient intérieurs ; on pouvait parfois les *sentir* – mais il ne fallait pas compter les *voir*.

Vous mentez à nouveau. Il n'y a pas eu de feu d'artifice semblable. Jamais. C'est techniquement impossible.

Manuel non plus n'avait pas entendu parler du spectacle en question, de l'existence duquel je commençais à douter.

— Je l'ai pourtant vu, m'obstinai-je.

— Et le fouinain n'a fait que jouer les entremetteurs ?

— Vous comptez libérer Sue ?

— C'est impossible.

— Pourquoi ?

— Le conditionnement est irréversible.

— À cause de la longue-vie ? (Filvini ne répondit pas.) Êtes-vous conditionné ?

— Je le suis.

— Et ça ne vous gêne pas ?

— Ma personnalité actuelle est identique à celle d'avant le conditionnement.

J'avais du mal à le suivre.

— En quelque sorte, on vous a conditionné à être vous-même ?

— Ce qui assure également ma fidélité au Néo-Puritanisme.

J'entendis coulisser la porte de l'ascenseur. Je jaillis du fauteuil, les mains agités de tremblements – réaction qui arracha un ricanement sarcastique à Merteuil Filvini.

Sue entra dans la pièce, encadrée par deux miliciens androïdes. Elle portait une robinforme grise et ses cheveux étaient retenus sur la nuque par un austère chignon, mais je réussis à la trouver plus belle que jamais. Il me semblait désormais que les quelques jours que je venais de vivre comptaient plus que ce demi-siècle dont les détails commençaient à s'estomper dans ma mémoire.

Je me ruai vers Sue, les yeux humides. L'un des androïdes fit mine de s'interposer, mais son geste demeura à l'état d'ébauche, Filvini lui ayant sans doute signifié de ne pas intervenir.

Grave erreur. À une vitesse subjective soudain multipliée par dix, je dépassai Sue en une fraction de seconde, écartant d'une bourrade

l'androïde qui bascula, portant la main à son épaule meurtrie ou peut-être brisée, tandis que je plongeais dans l'ascenseur. Mes doigts fouillèrent dans la poubelle, en tirèrent le revolver acheté au Marché Merveilleux. Je l'avais dissimulé sous des papiers froissés pendant la montée ; il était évident que je passerais à la fouille avant d'être autorisé à rencontrer Filvini.

Je me retournai vivement, faisant feu à plusieurs reprises. La première balle interrompit la course de l'androïde qui fonçait vers moi. Les trois suivantes firent mordre la poussière à deux autres miliciens et une lampe de bureau.

Filvini aboya un ordre. Les cinq androïdes restants levèrent les mains sans se départir de leur impassibilité. Je profitai de ce bref répit pour remplacer les cartouches vides, tandis que ma vitesse subjective redevenait peu à peu normale. Je haletais ; l'effort fourni m'avait épuisé. Une telle accélération de mon rythme vital accroissait démesurément ma consommation d'oxygène ; mes implants rendaient possible cette augmentation, mais je sortais néanmoins de chaque période d'excitation avec une sourde douleur dans les poumons et le sang pourri de gaz carbonique.

— J'emmène Sue avec moi, dis-je.

— Je ne vois plus comment vous en empêcher.

— Vous auriez dû me laisser en paix.

— Vous aviez parlé avec le fouinain.

— Et alors ? Je vous le répète, il n'a rien dit qui puisse vous intéresser ou vous porter préjudice. Pas ce soir-là, du moins...

— Et depuis ?

— Je n'ai pas encore tout réuni. La Rationalité est morte et les Néopurs le savaient depuis longtemps. (Filvini acquiesça.) Mais ce que vous ignorez, c'est que cette évolution va continuer. Vous avez mis au point certaines techniques irrationnelles, comme le conditionnement ? Elles seront très bientôt dépassées.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous le comprendrez bien assez tôt.

Je vidai mon arme sur les androïdes qui s'affalèrent en un tas informe. Puis à coups de crosse, je rendis inutilisable le terminal tridi et l'interphone avant d'assommer Filvini.

— Viens !

Je poussai Sue dans l'ascenseur qui nous emporta vers le rez-de-chaussée. Je rechargeai mon arme durant la descente. Sue, qui n'avait toujours pas ouvert la bouche, me regardait faire, le regard vide et les traits mornes.

Le hall de l'Office se voulait un monument à la gloire de la Longue Nuit. Son plafond hémisphérique portait une carte du ciel boréal criante de vérité et, sous le sol de verre, se dessinaient les

constellations australes. Chaque étoile possédant une ou plusieurs planètes colonisées par l'homme brillait d'un éclat vert vif.

Je ne m'attardai pas à contempler cette voûte céleste qui me rappelait trop de mauvais souvenirs, bien qu'elle fût artificielle. J'entraînai Sue vers la sortie, faisant un détour instinctif pour éviter de passer à la verticale du Bouvier.

— Au revoir, monsieur, au revoir, madame, nous salua le pseudo-réceptionniste.

Je supposai qu'il ne m'avait même pas reconnu. Son travail était de filtrer les gens qui entraient, pas ceux qui sortaient.

Nous descendîmes l'escalier au pas de course et disparûmes dans le parc qui entourait la pyramide. Sue n'opposait aucune résistance mais ne faisait rien pour m'aider non plus. Poupée de chair sans réactions, elle n'était plus qu'une femme-objet.

Mais elle était là. Enfin. Elle marchait à mes côtés.

Le conditionnement abolissait sa volonté et rien ne l'empêchait de me suivre...

De suivre n'importe qui.

J'estimais avoir une heure devant moi, le temps pour Filvini de reprendre connaissance et d'alerter la milice de l'Office. Or, il fallait une cinquantaine de minutes pour rallier les Bas-Quartiers par le métro. J'étais donc dans les temps.

— Tu ne pourras pas sortir du métro.

La voix de Sue me tira de mes réflexions. J'essayai de distinguer son visage, sans y parvenir. J'aurais voulu voir ses yeux tandis qu'elle me parlait.

Mais ce n'était pas elle qui parlait.

— Pourquoi ? coassai-je.

— Ils bloqueront ta carte de circulation.

— Il leur faudrait prévenir les flics et je ne crois pas...

— Ils t'auront. Tu es coincé.

Son visage apparut soudain dans la lumière d'une avenue voisine. Une expression de satisfaction sadique en déformait les traits. Une boule nerveuse me noua l'estomac. Je ne voulais plus voir ses yeux.

— On dirait que tu as envie d'être reprise.

— C'est la seule solution. Je n'ai rien à faire avec toi.

— Tu as tort, tu t'en rendras compte très vite. Tes sens, tes pensées, tes souvenirs eux-mêmes t'abusent.

— Je suis tout à fait lucide – je le sais mieux que toi !

Je n'insistai pas. Quittant le parc, nous nous engageâmes sur l'avenue de Procyon, qui conduisait des bords du lac aux limites de l'Escale des Nautes. Comme toujours, la circulation y était dense et mouvementée, mais je fus surpris de découvrir que des marchands ambulants s'étaient installés sur ses trottoirs, haranguant les passants.

Des camelots, en pleine Bourse ! Malgré son rôle de capitale administrative, Sahara Beach suivait peu à peu la trace des autres grandes cités de la Terre. Les touristes y affluaient déjà. Je comptai plus d'une trentaine d'extraterrestres de races différentes, dont un bon tiers m'étaient inconnues. Quant aux voyageurs de race humaine, ils étaient plus nombreux que les autochtones.

Ralentis par cette foule dense, nous finîmes par atteindre la bouche de métro, qui s'ouvrait au bord d'une place grouillant de monde. L'endroit était à peine moins animé que les Bas-Quartiers. Il y régnait un climat de foire et de vacances, de joie et de détente. Les bars débitaient des centaines de chopes couronnées de mousse, que vidaient à un rythme d'enfer des clients sans cesse renouvelés. Je découvrais un aspect de la ville que j'ignorais jusqu'alors. Pour un peu, on se serait cru à Paris ou à Berlin.

Une adolescente vêtue d'une longue robe bariolée me tendit un joint. Je voulus le mettre dans ma poche – je n'avais pas la tête à me défoncer –, mais elle me tendit une flamme pour l'allumer. Je recrachai un épais nuage de fumée, m'étouffant presque, et la fille repartit avec un sourire béat. Je tendis le joint à Sue.

— Tu en veux ?

— Qu'est-ce que c'est ?

— Marijuana, apparemment.

Elle s'empara du *reefer*, tira une bouffée, puis une seconde, avant de me le rendre. L'herbe aurait-elle un effet quelconque sur le conditionnement ? J'étais curieux de le savoir. Le seul moyen de combattre ce verrou qui bridait l'esprit de Sue était d'essayer toutes les méthodes possibles et imaginables. Les psychotropes en étaient un, l'hypnose un autre. Mais Filvini m'avait affirmé que le conditionnement était irréversible – et les Néopurs étaient réputés pour ne jamais mentir.

Nous descendîmes dans la station. Le contrôleur magnétique accepta sans sourciller ma carte de circulation. Bon. La C.I. savait désormais que je me trouvais dans le métro ; elle ne m'en laisserait jamais sortir. Et, dans moins de quarante-cinq-minutes...

Une rame nous emporta vers le nord. Quand elle s'arrêta à la station *Avenue d'Antarès*, où la ligne venant de la Bourse croisait celle qui menait aux Bas-Quartiers, je forçai Sue à descendre. Elle m'opposait à présent une résistance passive, mais permanente. Tout d'abord, elle s'était absorbée dans un mutisme obstiné, refusant de me parler ou de répondre à mes questions. Puis, peu à peu, son expression s'était détendue, une brume tiède avait envahi son regard et j'avais compris, qu'à sa manière, elle était en train de planer.

Dans le couloir de correspondance tortueux au sol jonché de corps recroquevillés, nous rencontrâmes deux Matraqueurs. Je comptais leur

demander de l'aide, mais l'un d'eux me précéda :

— Kerl. Savons. Protéger.

Sans un mot de plus, les deux hommes au crâne peint d'un mandala nous encadrèrent pour nous escorter jusqu'au quai où une rame ronronnante semblait nous attendre. Nous montâmes tous quatre dans le wagon de tête. Le convoi ne tarda pas à s'ébranler et s'engouffra en hurlant dans le tunnel.

Par caprice, je dénouai les cheveux de Sue. Ils se répandirent sur ses épaules en vagues multicolores. Elle me regarda avec indifférence ; elle ne comprenait pas les raisons de ce geste. Refoulant les larmes de rage et d'impuissance qui montaient à mes yeux, j'embrassai vivement ses lèvres pincées. Elle ne me rendit pas mon baiser et je m'écartai d'elle, pour qu'elle ne vît pas l'eau qui perlait au bord de mes paupières rougies. J'avais souvent pleuré, à bord du *Niagara*, mais jamais autant que le jour où j'avais compris que j'étais condamné à vivre chaque seconde des quarante-huit années de mon voyage.

Mais j'avais pleuré parce que j'étais seul, et qu'il n'y avait personne pour me voir.

— Pourquoi tenais-tu tellement à ce que je t'accompagne ? demanda Sue d'une voix dure.

— Je t'aime.

Pour la seconde fois, ses yeux exprimèrent un sentiment quelconque ; la colère y flamba brièvement, accentuant ma souffrance intérieure.

— De quel droit m'imposes-tu ta volonté ? s'écria-t-elle. Je ne t'aime pas. Tu es vieux. Sale. Mal rasé. Mal habillé... Tu pues la vieillesse, tu pues la mort ! Je ne pourrai jamais t'aimer – jamais ! J'attends quelqu'un, quelqu'un qui reviendra... (Elle parut buter sur un mot ou un concept qui lui échappait.) Qui reviendra *un jour* !

— Il n'existe pas.

— Comment pourrait-il ne pas exister, puisque je l'aime !

— Condit ? interrogea le plus grand des Matraqueurs.

— Elle m'a oublié... Oui.

— Je n'ai rien oublié du tout ! Rien ni personne ! Et je n'aime pas ce jeu... Tu es dingue, ou quoi ? Sergei existe ! Je me souviens de chacun de ses traits, je...

— Dessine.

Surprise, Sue prit le stylet et l'ardoise magique des mains du Matraqueur et entreprit avec nervosité de tracer un enchevêtrement touffu de lignes, qui ne tarda pas à s'ordonner de façon à représenter un visage masculin. Quand elle jugea son œuvre achevée, Sue brandit triomphalement l'ardoise, lissant d'une main rageuse ses cheveux dénoués.

Je détournai le regard. Je ne voulais pas voir les traits de ce rival

imaginaire. Mais l'autre Matraqueur m'y força, empoignait ma nuque dans une main puissante.

Je m'étrangeai. Sue avait dessiné mon propre visage.

Quand je levai les yeux vers elle, je compris qu'elle n'en avait pas conscience.

Je n'eus pas à utiliser ma carte de circulation pour quitter le métro. L'un des Matraqueurs introduisit un rectangle de plastique nervuré dans le contrôleur magnétique qui nous laissa passer sans réagir.

— Un passe-partout ? demandai-je.

— Oui.

— Vous êtes bien équipés.

— Organisation. (Le Matraqueur désigna Sue.) L'attacher. Menottes. Sinon, fuite.

— Tu veux que je nous enchaîne l'un à l'autre ? m'étonnai-je, tout en me disant que, d'une certaine manière, c'était déjà fait – et depuis bien longtemps.

— Oui.

Arrivés à la surface, nous nous séparâmes. J'entraînai Sue vers les profondeurs des Bas-Quartiers, tandis que les Matraqueurs rejoignaient une dizaine des leurs, qui semblaient méditer dans un square voisin. Ils s'agenouillèrent à leurs côtés et fermèrent les yeux. Aussitôt, j'eus l'impression de sentir un vague attouchement à la surface de mon esprit, comme lorsque le fouinain se manifestait. Le gnome n'apparaissant pas, j'en conclus que les Matraqueurs, dans certaines circonstances, étaient plus ou moins télépathes.

Y avait-il un rapport quelconque avec ce mandata peint sur leur crâne rasé ? Tout en traînant Sue, j'essayai de faire la part des choses. D'après le seul ouvrage sur les Matraqueurs qu'il m'avait été possible de consulter, l'apparition de cet ornement remontait à un an ou deux. Les effets de la Perturbation étaient-ils déjà sensibles à ce moment-là ?

Cette question n'avait aucun sens. Je n'avais aucun moyen de déterminer quand l'influence de la Perturbation avait commencé à être perceptible. La panne de mon *délangevinisateur* – irrationnelle – remontait à quarante-six ans. Mais, comme j'allais alors à la rencontre de la Perturbation, il était évident que je l'avais affrontée *avant* la Terre. D'un autre côté, le conditionnement et la longue-vie – irrationnels tous deux – avaient été découverts à l'époque de la Grande Rafle des Impures, c'est-à-dire au moment même de mon départ.

Je secouai la tête. Dater les signes avant-coureurs n'avait pas grand intérêt. De plus, je n'avais pas la moindre preuve que cette *présence* à la lisière de mon esprit fût celle d'un Matraqueur. Je m'étais remis à délirer. Mais n'était-ce pas par le délire que j'avais approché la vérité ? Cette folie qui était mienne, qui me rongeaient de l'intérieur, ne m'avait-

elle pas conduit tout droit aux conclusions que je tenais désormais pour inéluctables ?

Le fouinain m'a choisi parce que je suis dingue. Et que seul un dingue pouvait accepter la réalité, conclus-je avec détermination.

Sue avait apparemment décidé de se taire. Découvrir que celui qu'elle aimait, qu'elle attendait, ce Sergei parti pour un voyage de plus d'un siècle, avait mes traits, les traits de ce vieillard qui prétendait la connaître, avait entamé son assurance. Mais non sa haine programmée, que je pouvais toujours lire dans ses yeux et sur son visage tendu. Sans doute cette haine était-elle, elle aussi, un corollaire du conditionnement, une protection supplémentaire destinée à rendre inutile l'enlèvement d'une condit.

Tirée de son environnement – biotope, rectifiai-je avec un amusement teinté d'amertume –, Sue était devenue une machine haïssant celui qui l'en avait arrachée. De quoi décourager les volontés les plus obstinées. Mais j'avais la tête dure ; rien ne pourrait me faire renoncer. Libérer Sue de son conditionnement était devenu la crête supérieure probable de mon existence, ce point culminant où je *réaliserais* ma vie, où j'en extirperais la quintessence pour servir un but qui m'était cher. Pour la seconde fois, j'aurais alors l'impression de m'accomplir. Pour la seconde fois, peut-être, je me sacrifierais. J'essaierais simplement de n'entraîner personne avec moi.

La traversée du *no man's land* séparant la bouche de métro des Bas-Quartiers proprement dits dura un bon quart d'heure. Je commençait à connaître le chemin. Le quartier « chaud » de Sahara Beach se dressait au milieu d'un désert d'immeubles en ruine et de rues jonchées de détritux où erraient des épaves hagardes. La situation, déjà bien érodée sur la fin du règne des Néopurs, avait achevé son évolution prévisible. En livrant ce secteur de la ville aux marginaux et aux truands, la mairie de Sahara Beach n'avait fait qu'accélérer un processus inéluctable.

Arrivé au Marché Merveilleux, j'achetai une paire de menottes chromées parfaitement archaïques. Le vendeur m'assura qu'elles avaient servi à attacher Fantomas le jour d'une de ses fameuses évasions héliportées. Je réussis à faire baisser le prix en arguant qu'il était hors de question que des menottes américaines du début du XXI^e siècle eussent été portées par un héros de roman français du début du XX^e.

Quand je quittai le stand, désormais enchaîné à Sue, je m'aperçus que ce bref marchandage m'avait détendu ; un temps, même, j'avais réussi à oublier ma situation désastreuse.

— Tu es fier de toi ? cracha Sue.

— Je ne vois pas pourquoi je me laisserais arnaquer.

— Tu n'es qu'un minable, et ce type l'a senti.

Serrant les dents, je cherchai à l'entraîner en direction de l'entrée vivement illuminée d'un hôtel. Elle poussa un cri de souffrance parfaitement exagéré ; ces menottes étaient conçues pour ne pas meurtrir les poignets, même en cas de violente traction.

— Salaud ! hurla-t-elle, attirant l'attention d'une douzaine de personnes dont les visages se tournèrent vers nous. Salaud ! Tu n'as pas le droit de me forcer à te suivre ! Libère-moi !

Un personnage, que son plastron jaune vif sillonné d'insectes-saphirs me permit d'identifier comme un bourgeois martien venu s'encanailler, se planta soudain devant moi, les poings sur les hanches. Je le dévisageai froidement ; il fit de même, bombant le torse à la manière d'un torero. J'ai toujours détesté ce genre de « héros » qui se plaisent à jouer les défenseurs de la veuve et de l'orphelin quand l'adversaire est un nabot... ou un vieillard.

Quoi qu'il en fût, s'il espérait un témoignage de reconnaissance de la part de la pure et douce et virginale victime, il allait être déçu.

— Lâchez-la, claironna-t-il avec un regard circulaire pour vérifier qu'il était bien le point de mire de l'assistance. Nous ne sommes plus à l'époque néo pure ! Les femmes *votent*, aujourd'hui.

— Quelque chose me dit que vous vous mêlez de ce qui ne vous regarde pas...

— Vulgaire, commenta-t-il en se pavanant. Très vulgaire... Il suffit de voir ses vêtements ! Quel goût ! Vous n'avez jamais songé à opter pour des couleurs plus attrayantes ?

— Pour être franc, je songe surtout à vous casser la gueule.

Le Martien recula d'un pas, dégainant un petit revolver thermique. J'aurais dû me douter qu'il était armé. Au bout d'un siècle d'adaptation, les colons de la Planète Rouge ne possédaient plus qu'une musculature d'enfant. Sur Terre, ils étaient tellement affaiblis par la gravité qu'ils n'avaient pas même la force de donner un coup de poing.

Je m'injuriai intérieurement. Le thermique en question n'était qu'un jouet à la portée réduite, mais, à bout portant, il pouvait griller un homme. Même en jouant sur l'accélération de ma vitesse subjective – et à condition que mon organisme tienne le coup –, je n'avais pas la moindre chance de désarmer mon agressif interlocuteur, surtout avec Sue attachée à mon poignet.

— Ouvrez ces menottes, intima le bourgeois.

Une main se referma sur sa gorge, une autre écrasa ses doigts. Le thermique rebondit sur le pavé. La foule des curieux se dispersait déjà, avec une précipitation non feinte. Nul n'aimait se trouver au voisinage d'un Matraqueur.

Celui-ci fit pivoter le Martien et le força à affronter son regard. L'homme devint mou et s'effondra sur lui-même.

- Merci, dis-je.
- Inutile. Nouvelles données.
- Tu m'avais suivi ?
- Danger perçu.
- *Perçu ?*

— Nouvelles données. Danger permanent. Liaison psy.

Inutile de m'interroger sur l'origine de l'attouchement psychique. Les Matraqueurs étaient télépathes – et peut-être même précognitifs. Celui qui m'avait tiré de ce mauvais pas n'avait pas eu le temps matériel, depuis le début de l'altercation, de parcourir la distance séparant l'entrée des Bas-Quartiers du Marché Merveilleux.

- Suis, reprit-il. Miliciens. Quitter la ville.
- Comment ? Tout doit être bouclé.
- Doux-Dingues. *Gestalt*.

Je tressaillis. On appelait ainsi les pilotes que la solitude de la Longue Nuit avait rendus schizophrènes – ou quelque chose d'approchant. Le regard mort, les bras ballants, ils erraient en général dans les rues de l'Escale, le quartier des Nautes, et seules les drogues dont on leur pourrissait le sang leur permettaient de recouvrer suffisamment de lucidité pour guider un navire à travers l'espace. En quoi ces individus absents pouvaient-ils m'aider à quitter Sahara Beach ?

Le second mot, *Gestalt*, m'intriguait encore plus, car j'en ignorais la signification. Je ne l'avais jamais rencontré, ni dans un livre, ni dans un film, ni dans aucune des banques de données que j'avais pu consulter. L'explication ne tarderait certainement pas. J'emboîtai le pas au Matraqueur et Sue se laissa conduire, une moue boudeuse sur ses lèvres pleines.

Nous quittâmes le Marché Merveilleux par une venelle puante répandant au doux nom de passage des Guenilles. À nouveau, je me fis la réflexion que les Bas-Quartiers ne pouvaient être qu'un décor ; trop de détails y sonnaient faux. Certes, on avait dû rebaptiser les rues après la déchéance du secteur – mais, à mon sens, ce changement de dénomination faisait partie d'un plan d'ensemble destiné à *mettre en scène* une ambiance volontairement sordide.

J'interrogeai le Matraqueur à plusieurs reprises, mais il se contenta de me répondre par un sourire énigmatique. Comme le fouinain, il avait quelque peu tendance à jouer les oracles, se donnant un côté mystérieux qui avait le don de m'irriter. J'avais désespérément besoin d'explications, d'informations précises – et je n'obtenais que sous-entendus incompréhensibles et regards ironiques.

La venelle s'acheva sur une avenue plantée de palmiers. J'eus un choc en reconnaissant l'endroit. C'était ici, dans l'un des immeubles décrépis, que Sue et moi avions fait l'amour pour la première fois. Puis

je me souvins que l'hôtel en question se trouvait dans le quartier de la Bourse ; j'étais victime d'une confusion. Bon nombre de secteurs de Sahara Beach, construits à la même époque, se ressemblaient suffisamment pour qu'il fût possible de se tromper.

Puis je vis l'enseigne, *Hôtel d'Éridan*, et je sus que je ne m'étais pas trompé. L'organisation de la ville avait donc changé durant mon absence ; une partie de la Bourse avait basculé dans les Bas-Quartiers, preuve supplémentaire du processus de décomposition dont Sahara Beach était la victime depuis l'arrivée au pouvoir des Expansifs.

— Cet hôtel ne te rappelle rien ? demandai-je à Sue.

Elle contempla, muette, la façade crevée des yeux aveugles de fenêtres brisées.

— Non. Ça devrait ?

— Nous y avons passé une nuit.

— Nous n'avons jamais passé de nuit ensemble.

Je sursautai. Notre étreinte tarifée remontait à une semaine à peine. Le conditionnement effaçait-il également les souvenirs récents ? C'était logique, au fond. Une condit n'avait pas besoin de se rappeler ses clients. Mais je ne pensais pas que cet effet secondaire fût programmé. Il s'agissait vraisemblablement d'une conséquence inattendue du traitement auquel Sue avait été soumise. En rapport avec la longue-vie, cet autre corollaire ?

Je n'insistai pas. Il n'y avait rien à tirer de Sue, pour le moment. Plus tard, quand j'aurais dormi, je tenterais à nouveau d'éveiller sa mémoire, de faire remonter à la surface sa personnalité bridée. Sans grand espoir, mais je me devais d'essayer.

— Je n'en peux plus, murmurai-je.

Le Matraqueur s'immobilisa et se retourna. Son regard bienveillant jugea mon état en un instant. J'étais à bout de forces ; le manque de sommeil et l'utilisation répétée de mes implants de survie m'avaient vidé de toute énergie.

— Partir. Vite, insista l'homme au crâne peint d'un mandala.

— Je n'ai pas dû dormir plus de dix heures en trois jours. À mon âge...

Le Matraqueur hocha la tête.

— Bon.

Il obliqua sur la gauche. Une demi-heure plus tard, après avoir traversé une zone délabrée où erraient des groupuscules de mendiants et de noctambules blafards qui s'écartaient sur notre passage, nous atteignîmes un immeuble imposant qui dressait sa silhouette trapue au bord d'un boulevard jonché de détrit. Le Matraqueur poussa une lourde porte de métal piqueté de rouille et nous entrâmes.

L'intérieur du bâtiment était dans un état bien pire que sa façade. L'escalier aux murs noircis par la fumée que nous escaladâmes

paraissait vouloir s'effondrer à chacun de nos pas. Au premier étage, dans une grande pièce sombre, une dizaine de Matraqueurs semblaient dormir, assis en cercle autour d'un brasero couronné de fumée odorante. Je crus reconnaître le parfum d'une des drogues entrant dans la composition du *medley*, ce cocktail détonant que le fouinain m'avait fait fumer le soir de notre première rencontre – ce fameux soir où tout avait commencé.

Le Matraqueur nous fit signe de nous installer où nous voulions, puis il alla s'asseoir parmi ses semblables. Ses paupières se baissèrent aussitôt ; il les avait *rejoints*, songeai-je en m'étendant sur une paillasse.

Sue m'imita sans cesser de maugréer. Plus le temps passait et plus elle devenait vulgaire et insupportable. Le conditionnement comportait autant de protections qu'un logiciel top-secret.

— Sale connard, pousse un peu tes miches de débris !

Je me tournai sur le côté sans répondre. Une lame acérée fouillait mes entrailles. Pourtant, je n'eus aucun mal à trouver le sommeil. Je rêvai, même. Je rêvai de Jeanne, la pauvre professionnelle rencontrée à Paris, quelques jours plus tôt.

En fait, je rêvai que *j'étais* Jeanne, comme si mon esprit libéré par le sommeil avait réellement franchi les milliers de kilomètres qui me séparaient d'elle, pour s'installer dans un recoin de son cerveau, espionnant ses faits et gestes, et ses pensées...

Je le rêvai ou je le vécus et, au matin, je savais comment libérer Sue de son conditionnement.

CHAPITRE IV

J'ouvris les yeux. Je reposais sur un bat-flanc inconfortable, dans une minuscule pièce dépourvue de fenêtre. La tête lourde, la bouche sèche, je m'assis sur cette couche misérable et constatai que les paillasses voisines étaient toutes occupées par des corps immobiles. À côté du rideau de velours masquant la porte se tenait un enfant blond vêtu comme un Chinois de l'époque impériale.

Je reconnus alors ce lieu. Il s'agissait de la fumerie d'opium où j'avais laissé Jeanne, trois ou quatre jours plus tôt.

Je m'ébrouai, découvrant avec surprise que je me trouvais dans un corps féminin. Ces deux seins un peu lourds qui ballottaient sur ma poitrine me gênaient.

Où est passé Kerl ? Sans doute n 'a-t-il pas supporté la vision de ces loques...

Je n'avais pas pensé ces mots. Ils avaient jailli du néant – ou, plutôt, de l'esprit de celle dont j'occupais le corps. Jeanne ? En l'absence de miroir, je ne pouvais qu'émettre des suppositions, mais le décor et l'allusion à une scène que j'avais moi-même vécue suffisaient à me conforter dans cette hypothèse.

— Quelle heure est-il ? m'entendis-je demander à l'enfant.

— Quinze heures. Vous avez dormi longtemps.

— Prépare-moi une pipe.

— Votre compte est épuisé.

— Mon compte ?

— Votre ami avait payé d'avance.

Un pâle sourire sur les lèvres, je me levai pesamment sous le regard sans indulgence de l'enfant. Je ressentais le besoin d'opium, mais j'étais sans le sou. (Je regrettai alors de ne pas avoir laissé plus d'argent à la jeune femme.) Quittant la petite pièce plongée dans la pénombre, je suivis un couloir à la peinture écaillée, le long duquel couraient d'énormes tuyaux de cuivre et de plastique. Les fondations de l'immeuble dataient du XXI^e siècle, le bâtiment lui-même du XV^e et la plupart des aménagements indispensables avaient été réalisés au

hasard des époques, chacun des propriétaires successifs ajoutant une nouvelle pièce à ce puzzle architectural où la pierre de taille voisinait avec les plaques tridi et le tout-à-l'égout.

Un homme trapu que j'identifiai comme le propriétaire de la fumerie était assis devant la porte. Je me dirigeai droit sur lui. Obèse, le visage boursoufflé, il évoquait un poussah de pacotille – mais sans doute son physique faisait-il partie de son rôle.

— Pouvez-vous me faire crédit ?

L'homme secoua la tête. Ses fanons tremblèrent comme de la gelée.

— Vous savez parfaitement que non.

— Je ne risque pas de perdre mon emploi. J'ai des papiers qui prouvent...

— Vous gagnez à peine de quoi vivre, reconnaissez-le. Désolé, il m'est impossible de vous accorder le moindre crédit.

— Même une seule pipe ?

— Même.

Il se détourna et alluma un cigare à l'odeur écœurante. L'injuriant intérieurement, je sortis de la fumerie, scandalisée par l'avarice du gros homme. Celui-ci, comme la plupart des Parisiens de fraîche date qui avaient acheté à coups de grosses plaques le droit de résider – et de tenir commerce – dans la vieille cité française, ne songeait qu'à se remplir les poches et méprisait les figurants. Le dédain que j'avais perçu – Jeanne était en effet hyper-empathique – m'avait donné mal au ventre.

Je descendis la rue Saint-Jacques en direction de la Seine. Le quartier était presque désert ; les touristes s'étaient éparpillés dans les bars et les restaurants. Je haussai les épaules à cette pensée. Manger m'apparaissait sans importance ; une pipe d'opium coûtait bien moins cher qu'un repas et calmait tout autant la faim.

Trouver de l'argent. Dix solars suffiraient.

Je tournai à droite dans la rue des Écoles. Il me fallait de l'opium. Mon corps, le corps de Jeanne pouvait s'en passer – elle n'était pas intoxiquée, pas encore –, mais son esprit, mon esprit en réclamait désespérément. J'avais le moral si bas que seules quelques pipes, même de *dross*, pouvaient me le remonter.

Les pensées de Jeanne revinrent vers moi. Elle m'avait perçu comme un personnage étrange, qu'habitait une cruelle souffrance morale. Elle pensait, savait que je reviendrais et que je serais à nouveau bon avec elle. Par pitié, certes, mais Jeanne n'en avait cure ; son rôle au sein du théâtre permanent qu'était devenue l'ancienne capitale impliquait qu'on eût pitié d'elle. Elle s'était habituée à inspirer ce sentiment et ne concevait plus qu'une morne indifférence lorsqu'elle y était confrontée.

C'était une expérience curieuse que d'accéder directement à ce

qu'une personne étrangère pensait de moi et j'avoue que je perdis le contact un instant. Je n'avais pas conscience de rêver. C'était la réalité. Cela se produisait, s'était produit...

Puis la symbiose fut rétablie et ma seule préoccupation devint de m'offrir une nuit baignée de vapeurs d'opium. Il existait un moyen simple et rapide de gagner de l'argent, mais Jeanne s'était toujours refusée à y recourir. C'était si... dégradant ! Cependant, si je voulais fumer, je n'avais pas le choix.

Je marchai d'un pas rapide en direction de Jussieu. L'ancienne faculté, démolie durant l'Ère néopure, avait été remplacée par un bâtiment hideux aux allures de chou-fleur cancéreux, qui avait un temps servi de lieu de réunion à l'Assemblée Européenne des Purs. Après la victoire expansive, cette construction du plus mauvais goût s'était enrichie d'excroissances vertigineuses – tours tire-bouchonnées, mâts enlacés et verrues démesurées –, peintes de couleurs criardes. Elle abritait désormais une soixantaine de salles de spectacle où l'on jouait pièces et saynètes dans les quelles pornographie, sadisme et cruauté régnaient en maîtres. De temps à autre avait même lieu une représentation *spéciale*, inspirée du Grand-Guignol ; décapitation, castrations et autres sévices en général mortels y tenaient la vedette.

Avalant ma salive, je pénétrai dans le bâtiment hideux et me dirigeai vers le bureau des embauches, devant lequel s'étirait une longue file de figurants aux allures misérables.

La fille chargée de recevoir les postulants était jolie et son sourire semblait dessiné de manière indélébile sur ses lèvres pulpeuses. Sa poitrine nue portait tatoué un paysage au relief troublant. Les hôtesse d'accueil se devaient d'être sexy, pensait-on. Dans les vieux films plats d'avant l'Ère néopure, elles avaient toujours de longues jambes au galbe proche de la perfection et une poitrine agressive.

Comme toujours, le cliché n'avait eu aucun mal à s'imposer ; copier était si simple.

— J'ai trois petits rôles pour vous, dit la fille en rejetant en arrière ses longs cheveux bruns. Quatre solars chacun.

— Ce n'est pas trop pénible ?

L'hôtesse m'expliqua en détail ce que j'aurais à faire. J'acceptai sans hésiter, le cœur légèrement soulevé. L'opium était à ce prix.

Je me dévêtis dans une vaste loge, au milieu d'autres femmes, toutes d'une jeunesse qui commençait à se faner – hormis une petite blonde d'une quinzaine d'années qui promenait fièrement sa nudité juvénile. J'enfilai une longue jupe fendue jusqu'à la hanche et un minuscule chemisier qui me comprimait horriblement les seins. J'éprouvais une véritable gêne à me trouver ainsi dans le corps d'une femme. Autour de moi, les figurantes se changeaient en silence, le regard au sol. Devoir accepter ce genre de travail n'avait rien de

glorieux ni de valorisant. Seules une rouquine svelte à la voix criarde et l'adolescente impudique paraissaient à leur aise dans cette antichambre de l'avilissement.

Le premier rôle était désagréable mais supportable. La pièce semblait conter les problèmes d'un couple dont l'homme éprouvait d'irrépressibles pulsions sadiques. Ce qui obligeait sa femme à lui fournir des victimes pour ne pas subir elle-même ses fantasmes. Je jouais l'une de ces *malheureuses victimes innocentes*. Je devais rester immobile au bord de la scène durant une dizaine de minutes, dans une posture provocante dévoilant ma jambe dénudée par la jupe fendue. Puis, au terme d'une longue discussion sans intérêt avec sa femme, le mari passa derrière moi et, d'un claquement de fouet, déchira le dos de mon chemisier qui explosa en un millier d'éclats de miroir brisé, libérant ma poitrine dont le volume sembla presque doubler. La femme prit alors mes seins dans ses paumes et les caressa, les lécha, les mordilla avec avidité tandis que l'homme cinglait de coups mes épaules. Il était habile – heureusement –, et se contentait d'effleurer la peau offerte, sur laquelle un maquillage savant, qui se révélait progressivement à la lumière, figurait de profondes balafres sanguinolentes.

Je me retrouvai ensuite dans une pièce intitulée *Gwendoline ou les fortunes de l'inverti*. Vêtue d'un pantalon de cuir très moulant, les seins à nouveau comprimés – cette fois-ci par les armature glacées d'un soutien-gorge de métal –, un collier de cuivre autour du cou, j'étais pendue pieds et poings réunis à dix mètres au-dessus de la scène où se déroulaient flagellations et tortures variées, dont certaines tout à fait réelles. Quand on me libéra, mes mains avaient pris une vilaine couleur violette et la tête me tournait comme au sortir d'une assiette au beurre.

Il me restait une épreuve à affronter. Le dernier spectacle, conçu comme une succession de sketches pornographiques, avait pour titre *Moi, Claudine P. 95.62.89, déchuée, prostituée*. Jetée à la rue par un logeur cruel, je me voyais obligée de faire le trottoir pour gagner ma vie. Vêtue d'un short de plastique transparent et d'un bustier de dentelle à peine moins serré que le chemisier de la première saynète, je devait masturber une sorte de poussah incapable de se déplacer, une expression d'écœurement sur le visage. Expression que je n'eus nul besoin de simuler.

Par bonheur, dans les trois cas, l'éclat des rampes des projecteurs m'empêchait de voir le public. Je ne l'aurais pas supporté. À ce stade du rêve, j'étais Jeanne. Totalement. Kerl s'était fondu dans sa personnalité, phagocyté, digéré, anéanti... Une réaction de rejet face à cette situation lamentable ?

Quand le bibendum eu joui, en hurlant « *Micheliuuuuin !* » tandis

qu'un long jet de sperme fluorescent jaillissait tel un rayon laser de son sexe à demi érigé, je n'eus pas la force de prononcer les deux ou trois répliques destinées à donner un ton « humoristique » au sketch. Je me ruai hors de scène sous les huées d'un public frustré et m'empressai de prendre une douche. Je me sentais salie, souillée, et je fus heureuse de retrouver ma robe ample et mes sandales de corde.

Je n'aurais pas dû. Suis-je donc tombée si bas ? Je m'étais pourtant juré de ne jamais... Enfin, c'est fait. Il suffit d'oublier tout ça. Mais quelle est donc cette obsession d'écraser les seins des femmes ? À croire qu'une belle poitrine a quelque chose d'injurieux, qu'elle n'est pas excitante en elle-même et qu'il faut la réduire, la comprimer – voire la mutiler...

L'après-midi finissait et je remontais la rue des Écoles en direction de la fumerie. Le ciel était d'un rose très pâle, presque transparent. Le contrôle climatique avait sans doute laissé passer quelques nuages à haute altitude pour diminuer la pression que le mauvais temps exerçait sur l'ouest de l'Europe.

Je m'immobilisai, soudain consciente de la présence de la foule. Présence physique, mais aussi intérieure. Jusque-là, je crois que j'étais trop choquée par ce que je venais de vivre pour percevoir la profonde tristesse qui émanait des passants, mais mon don d'empathie commençait à triompher des traumatismes.

Il va se produire quelque chose. Les gens sont différents, aujourd'hui. Il y a dans l'air...

J'aurais voulu fermer mon esprit, m'isoler au sein de la marée humaine, mais cela m'était impossible pour le moment. Je pressai le pas. Seuls l'opium ou la souffrance pouvaient m'isoler, me libérer des autres.

Ensuite, il y eut une brève coupure, comme si quelqu'un s'était amusé à *monter* mon rêve de la manière dont on procède avec un film. *Fondu au noir...*

Je me trouvais à nouveau dans la fumerie et une pipe éteinte venait de tomber de mes mains. L'enfant au costume chinois la ramassa, m'observa brièvement et décida vraisemblablement que j'avais assez fumé pour le moment. Il emporta le nécessaire à opium.

Du fond de la brume dans laquelle je flottais, je percevais de vagues émotions que j'identifiai comme celles des autres fumeurs. Émotions sans force ni substance, noyées dans un océan d'indifférence. Un effort de volonté me suffit pour m'isoler. J'étais désormais seule avec moi-même.

Mes perceptions ne cessaient de s'intensifier. À croire que mon don évoluait, gagnait en puissance et en subtilité. Si seulement j'avais pu le maîtriser...

C'était bizarre... Quelques jours plus tôt à peine, je ne sentais que les émotions violentes, celles qui vous bouleversent et vous retournent

les tripes. À présent, toutes me parvenaient avec une clarté terrifiante. Il m'avait fallu des années pour que de vagues impressions deviennent nettes ; quelques semaines avaient suffi pour multiplier par cent ma sensibilité.

L'opium est bon. J'aime l'opium. Il me permet de moins penser. Mais, aujourd'hui, son action semble différente. Ce coton qui m'environne ne demande qu'à se déchirer pour me projeter à nouveau dans l'univers sordide du quotidien. J'ai dû doubler la dose pour obtenir un effet similaire.

Serai-je en train de m'accrocher ?

Je suis tombée plus bas que je l'ai jamais été. Ces bouts de rôle... Écœurants !

Seules me viennent des pensées sinistres. C'est anormal. Inquiétant. J'ai l'impression de gaspiller l'argent de ma honte...

Autrefois, je me rappelle, j'ai cru en l'avenir. Je ne pensais pas rester une pauvre toute ma vie. J'avais dix ans quand les Expansifs ont pris le pouvoir et je me souviens parfaitement des deux mois de délire et de liesse qui ont suivi...

Puis la réalité est revenue à la charge, avec son cortège de nécessités économiques, politiques, sociales... L'ascension de la Nouvelle Bourgeoisie et la chute des gens comme moi... Il n'y avait pas de pauvres durant l'Ère néopure. Des riches, oui, mais pas de pauvres. Tout le monde était logé à la même enseigne, sauf les Purs et leur train de vie mêlant faste et ascèse...

Les castes n'étaient qu'une division intellectuelle, une question d'éducation. Née dans la plus basse, je n'avais aucun espoir de m'élever un jour. Mais le Minimum Vital Certifié aurait suffi à m'assurer une existence décente. Tandis qu'avec mon salaire de figurante...

J'aurais certes pu me tirer de là, devenir une spatienne ou entrer à Coût Intérim – je n'étais pas si mal, du temps de mon adolescence, mes seins étaient fermes et mon ventre plat. Je ne l'ai pas voulu. L'idée de quitter Paris me rendait malade. Peut-être ai-je eu tort. D'un autre côté, vivre à bord d'une station lagrangienne, un cylindre dont l'atmosphère peut s'échapper à tout moment, ou écarter les cuisses contre de l'argent me serait insupportable ! Même s'il m'est parfois arrivé de me vendre à ceux qui me plaisaient.

Il s'est produit un phénomène curieux, tout à l'heure. Je passais devant un restaurant et mon regard est tombé sur le menu, dont la lecture a réveillé la faim en moi. La lecture...

Je n'étais plus analphabète. Cette découverte m'a tout d'abord terrifiée – puis j'ai réalisé que ce n'était au fond qu'un prolongement logique de mes nouveaux pouvoirs. J'ai appris à lire par empathie, voilà tout...

L'opium n'a guère de force. J'en prends trop, depuis que j'ai rencontré Kerl. Il faut que je m'arrête.

Ou que je m'y laisse engoutir.

C'est décidé : j'arrête bientôt. J'arrête demain.

Quelque chose grandit en moi comme une bulle de sang, bulle de souffrance. Quelque chose croît et se développe au fond de mon être et je ne peux l'en empêcher. Une impression pénible, effrayante... Douleur. Haine. Violence. Destruction !

Destruction, destruction, des... truc...tion...

Nouveau fondu au noir. Jeanne avait sombré dans le sommeil.

Je repris connaissance vers onze heures du matin et j'étais seule dans la fumerie où flottait une entêtante odeur d'opium froid. Je m'assis, les jambes lourdes, la bouche pâteuse. Une main prévoyante avait posé un verre d'eau sur une table basse ; j'en bus le contenu avec avidité.

Il me fallait une autre pipe. Tout plutôt que de rester consciente. Je fouillai les poches de ma robe, où je trouvai trois plaques d'un solar. De quoi durer jusqu'au soir, peut-être jusqu'au lendemain matin. Chancelante, je quittai la pièce. Dans le couloir, je rencontrai le propriétaire, qui réparait une pipe brisée. Il me jeta un regard indifférent.

— Je voudrai de quoi fumer.

— Vous n'en avez pas eu assez ? Attention, vous allez vous accrocher si vous continuez à ce rythme...

— Ça n'a pas d'importance.

— Où trouverez-vous l'argent ?

— Êtes-vous un commerçant ou un moraliste ? Je veux une pipe !

J'avais presque hurlé les derniers mots. J'étais au bord de la crise de nerfs. De l'opium. Il me fallait de l'opium. Pour faire taire ces voix dans ma tête, pour calmer cette souffrance de chaque instant qui, peu à peu, me rendait folle.

Le poussah se redressa, une expression inquiète sur son visage flasque. Habitué à fréquenter les opiomanes, il les savait capable de véritables crises d'hystérie s'ils n'obtenaient pas leur drogue sur-le-champ lorsqu'ils en faisaient la demande.

— Calmez-vous, vous l'aurez. Je ne vous demande qu'un peu de patience...

Je souris, apaisée. Bien que percevant avec netteté le trouble de mon interlocuteur, je ne songeais qu'à l'opium, à la fumée caramélisée coulant dans mes poumons, se répandant dans tout mon organisme jusqu'à embrumer mon esprit lui-même. Je retournai m'étendre sur une paillasse. Ça y était. J'avais franchi la frontière. L'opium n'était plus un passe-temps ou un moyen d'oublier mes soucis quelques heures. Il était devenu ma raison de vivre. Mes résolutions... Quelles résolutions ? Quand je sortirais de la fumerie, ce serait pour filer droit à Jussieu et accepter d'autres figurations. Sombrier un peu plus dans

cette déprime qui ne songeait qu'à m'engloutir. Tout devient supportable quand on est correctement *chargé*...

L'enfant blond entra, porteur du nécessaire. Il n'avait même pas pris la peine de passer son costume oriental. Je devenais une habituée et les clients réguliers n'avaient pas droit au décorum réservé aux touristes. L'enfant me prépara une pipe et me la tendit. J'en portai le tuyau à mes lèvres et plaçai le fourneau au-dessus de la lampe à alcool. Mon angoisse se dissipa aussitôt.

L'enfant s'occupait déjà de la seconde pipe.

J'émergeai une fois de plus, la tête lourde. L'horloge murale indiquait seize heures, mais j'ignorais quel jour nous étions.

La fumerie s'était remplie durant mon abrutissement béat, mais l'ambiance ne ressemblait plus à celle que je connaissais. Les clients, au lieu de rester passivement allongés sur leurs paillasses, du brouillard plein les yeux et la tête, entouraient le propriétaire, le prenant violemment à parti.

Je me levai, le corps infiniment pesant, tendant l'oreille pour essayer de comprendre ce qui se passait. Apparemment, l'opium était de mauvaise qualité. La plupart des clients paraissaient d'ailleurs en manque ; ils reniflaient bruyamment et essuyaient leurs yeux rougis avec des gestes tremblants et imprécis.

Le propriétaire m'avisa et vit en moi un moyen de calmer les opiomanes déchaînés. Il me désigna.

— Attendez, s'écria-t-il. Il y a ici quelqu'un qui n'a pas essayé. Le résultat sera peut-être différent... Certainement. Je vous l'ai dit, cet opium est le même qu'hier ou avant-hier. Il n'y a pas de raison qu'il n'agisse pas.

Il écarta les clients hésitants et entreprit de préparer une pipe qu'il me tendit. Je l'allumai immédiatement, inspirant une bouffée monstrueuse. L'odeur et le goût étaient ceux de l'opium – mais d'effet, point.

— De la camelote, décrétai-je.

— Vous voyez ! hurla l'un des clients en se ruant vers le poussah, aussitôt imité par les autres.

Je ne participai pas à l'agression. Je détestais la violence physique. Puisque l'opium de cette fumerie n'avait plus les qualités voulues, j'irais ailleurs. Je connaissais un autre établissement, vers Port-Royal, et il me restait encore deux solars.

Mais, en y arrivant, je rencontrai une demi-douzaine d'opiomanes en proie aux affres du manque, qui m'apprirent que, là aussi, la drogue ne faisait plus le moindre effet. Ils comptaient se rendre rue des Fossés-Saint-Jacques ; je leur évitai cette peine inutile en leur contant la scène dont j'avais été le témoin.

— Reste plus qu'à essayer celle de Bastille, dit l'un d'eux.

— M'étonnerait que la défonce y soit meilleure, objecta un autre. C'est tout l'op' de Paris qu'est pourri !

— Moi j'y vais, intervint un troisième, essuyant la sueur qui coulait sur son visage blême. Je suis trop malade.

Je les laissai discuter de la marche à suivre. Subitement, le besoin d'opium, qui n'avait pas quitté mon esprit depuis des jours, se faisait moins pressant, moins obsédant. Je me sentais différente, plus libre, plus détachée des choses matérielles. Je n'avais pas envie de fumer. Je n'avais envie de rien, en fait. J'étais une femme d'une trentaine d'années, ni laide ni jolie, ni grosse ni maigre, ni stupide ni intelligente – et plus rien au monde ne présentait d'intérêt pour moi.

Je remontai vers le Panthéon, à pas lents. Le soleil baissait sur l'horizon. Je me pris à songer à Kerl, à cette fin d'après-midi paisible qui avait tourné au drame, dans les jardins du Luxembourg. Depuis la soirée que nous avions passée ensemble, quelque chose avait imperceptiblement changé en moi. Le vieil homme m'avait marquée sans le vouloir.

Je ne suis plus la même. Je n'ai plus honte, ni de m'être dénudée sur une scène, ni d'avoir failli sombrer dans l'opium... Je ne suis plus triste de n'avoir ni argent, ni éducation. Ces sentiments appartiennent au passé ; c'est à moi d'agir pour que l'avenir ne lui ressemble pas. À moi seule.

Enfin je le crois.

J'étais au bord d'une route et la nuit s'étendait sur la ville. Je reconnus une rocade désaffectée de la banlieue sud, dont les douze voies encerclaient Paris d'un anneau incomplet. Autour de moi s'agitait une foule composée en majeure partie d'enfants et d'adolescents. Je regardais passer la caravane du *Barnum-Pinder Circus*, considérant avec étonnement les cages emplies d'animaux exotiques et les artistes qui paraient en tête du convoi – acrobates aux mouvements coulés, clowns aux démarches improbables, danseuses diaphanes et écuyères agiles.

Le crucifié qui planait au-dessus des glisseurs colorés fit un signe de sa main percée et une ovation monta dans le ciel indigo du soir. Cette époque était cruelle. Les clowns ne faisaient plus rire, les animaux n'avaient droit qu'à un intérêt poli, mais un homme crucifié sur un cerf-volant excitait tout le monde, des enfants aux vieillards. Parce qu'ils croyaient qu'il souffrait ? Ou parce que ce saltimbanque avait su – pensaient-ils – triompher de la douleur ?

Je sortis de la foule, dont les pensées m'apparaissaient comme une flaque nauséuse étalée à la surface de mon esprit, pour me joindre aux quelques centaines de personnes qui suivaient la caravane. Celle-ci revint sur Paris par l'autoroute longeant la Seine au sud-est de la ville, puis s'engagea sur le périphérique dont on avait abattu les

barrières centrales. Une heure plus tard, elle s'immobilisait à l'entrée du cours de Vincennes.

Aussitôt, les gens du voyage s'éparpillèrent comme des moineaux affairés. Les costumes lumineux disparurent dans les malles, les animaux qui avaient agrémenté la parade réintégrèrent leur ménagerie. Je m'assis sur un banc pour regarder l'érection du chapiteau qui ne tarda pas à dresser sa forme caractéristique à mi-chemin entre la Porte de Vincennes et la Nation. Les curieux s'étaient amassés à la limite du périmètre de sécurité. Devant cette subite affluence, de nombreux vendeurs de friandises, sandwiches et boissons avaient abandonné leurs emplacements habituels pour venir s'installer aux abords du cirque, au-dessus duquel planait un long dirigeable couronné de projecteurs dont les faisceaux diversement colorés dissipaient la nuit qui avait recouvert Paris.

Monsieur Loyal apparut soudain au sommet de l'immense tente, un micro à la main. Il annonça d'une voix de tonnerre répercutée par des dizaines de haut-parleurs que le spectacle commencerait à minuit précis.

À l'heure dite, le chapiteau était plein à craquer. (Pour la première fois depuis des mois ; j'avais partagé la vie du cirque durant quarante-huit heures, lors de ma fuite, et je connaissais les problèmes qu'il affrontait quotidiennement.) La plupart des spectateurs, je le percevais, avaient déjà épuisé les principales attractions du Carnaval ; le cirque constituait à leurs yeux un dérivatif original et, peut-être, intéressant. Mais je savais que cet intérêt tomberait très vite et que ces gens préféreraient, par exemple, assister au spectacle multisensoriel de Manuel plutôt que revenir pour la représentation du lendemain ou du surlendemain.

Monsieur Loyal s'avança au centre de la piste, très droit dans son uniforme écarlate. Une brève ovation salua son entrée, tandis que la pieuvre-orchestre jouait l'indicatif du spectacle, un genre de marche au son cuivré que je me souvenais d'avoir déjà entendue dans un film de Fellini.

— Mesdames, mesdemoiselles, messieurs, commença-t-il platement, vous êtes ici ce soir pour assister à un type de spectacle assassiné par l'audiovisuel avant même l'Ère néopure. Mais qu'on ne s'y trompe pas : le cirque est toujours actuel ! Nous avons repris une tradition oubliée et nous travaillons actuellement à l'enrichir. C'est pourquoi je ne vous demanderai ni complaisance, ni indulgence. Ce n'est pas une quelconque reconstitution à accueillir avec un attendrissement passéiste ! Applaudissez si vous appréciez, huez si vous vous ennuyez – mais n'oubliez jamais que ces hommes, ces femmes et ces animaux qui vont se produire devant vous ont travaillé de longues années pour votre plaisir et qu'ils recommencent chaque soir la performance qu'est

leur numéro.

« Place au spectacle !

La pieuvre orchestre attaqua un air joyeux et entraînant, tandis que les clowns, au nombre d'une quinzaine, faisaient leur entrée sur la piste en criant à l'unisson « Bonzour les 'tis enfants ! ». Vêtus de couleurs criardes, affublés de coiffures ridicules et de chaussures bien trop grandes, ils étaient pour la plupart juchés sur des véhicules aussi invraisemblables qu'une bicyclette sans roues ou une planche de surf dégravitée, mue par réaction.

Les premiers rires fusèrent. Bien faibles, il est vrai.

La première partie du spectacle se déroula sans anicroche. Je découvrais avec un intérêt poli mais restreint ce qu'était réellement le cirque. J'étais Jeanne. Pleinement. De la pointe des orteils au sommet du crâne. Kerl s'était effacé, recroquevillé dans un recoin sombre. Rien dans mes pensées n'indiquait que j'avais déjà assisté à un spectacle identique.

Le chanteur extraterrestre plongea le public dans l'extase. Je restai subjuguée. Je n'avais jamais pensé que l'art pût être si *simple*. Bien que née durant une ère de rigueur extrême, j'étais fille d'une époque dominée par la surcharge et la surenchère ; je prenais les artistes pour des êtres d'exception. La complexité des multisensos – le seul spectacle auquel j'avais assisté jusque-là – nécessitait, croyais-je, un génie que seuls des sortes de demi-dieux pouvaient maîtriser. Découvrir qu'il était possible de procurer un plaisir analogue sans user d'artifices multipliait le plaisir en question, l'élevait au carré ou au cube.

Durant l'entracte, je dépensai un quart de solar pour une barbe-à-papa. Le cirque devait être le seul endroit au monde où il fût possible d'en déguster une. La friandise n'avait pas les effets apaisants de l'opium, mais son goût suffit à me faire oublier que je ne fumerais vraisemblablement jamais plus. Je ne savais pas qu'on pouvait s'abîmer à ce point dans la gourmandise.

Le spectacle reprit. Comme toujours, Monsieur Loyal avait programmé en dernier le numéro d'Eléonore, pour laisser les spectateurs sur une impression forte, voire même violente – quitte à les traumatiser. Ils devaient *croire* que ces artistes qu'ils étaient venus applaudir risquaient leur vie à chaque instant. Tel avait été autrefois l'un des attraits du cirque – savoir que le danger, la mort rôdaient parmi les gens du voyage. Il fallait à nouveau jouer sur cette fascination morbide.

La tension monta lentement, rythmée par un obsédant roulement de tambour. Je savais *et* je ne savais pas ce qui allait arriver. Monsieur Loyal annonça qu'Eléonore allait effectuer son célèbre triple saut périlleux vrillé et se retira dans l'ombre.

La trapéziste s'élança, tournoya sur elle-même. Curieuse, je me

détendis en pratiquant une ancienne technique de respiration contrôlée, ce qui affinait en général mes perceptions intérieures ; je voulais savoir ce qu'on ressentait quand on prenait un tel risque. (J'aurais voulu en empêcher Jeanne, mais je n'avais aucune influence sur elle ; d'une certaine manière, je n'étais pas là.)

Le contact s'établit au moment où les mains de la jeune femme manquaient celles de son partenaire. Je détournai le regard, cherchant à retirer mon esprit du psychisme embryonnaire qu'il venait de pénétrer. Le corps délié s'écrasa dans la sciure avec un bruit répugnant. Il y eut un grand éclair mental de souffrance et de terreur. Dans les coulisses, près de Monsieur Loyal, une femme dont la silhouette évoquait celle qui venait de tomber, s'effondra. L'homme en rouge se précipita.

Elle respirait à peine et son cœur battait la chamade.

Je le savais. Je savais tout. Je percevais mêlés l'horreur de la foule et sa jubilation involontaire, la surprise de Monsieur Loyal et le désespoir qui venait d'envahir Maciste, le géant à la musculature de *péplum*. Je connaissais tout des personnes présentes, de leurs premiers instants à leur numéro d'identité universel... J'étais devenu ces gens. Je n'étais plus Jeanne, ni Kerl, ni les deux réunis – j'étais chacun de ces individus et je n'étais aucun d'entre eux.

Monsieur Loyal revint sur la piste. Les regards des spectateurs convergeaient vers le corps brisé de ce qui était en fait un clone – cela aussi je le savais. Monsieur Loyal s'agenouilla près de lui. Il vivait encore. Un espoir subsistait peut-être.

— Un médecin ! Il faudrait un médecin !

Un homme d'un certain âge aux dents incrustées de brillants se leva. Monsieur Loyal lui demanda de passer dans les coulisses. Deux clowns au maquillage ravagé par les larmes avaient glissé un matelas gonflable sous le corps désarticulé du clone. Ils l'emportèrent dans les coulisses. (On eût dit une scène d'un vieux roman populaire. Des noms me montaient aux lèvres : Paul Féval, Ponson du Terrail...)

— Nous sommes désolés, mais vous comprendrez qu'il nous faut arrêter notre représentation, déclara Monsieur Loyal. Merci. Bonsoir.

Je me levai, luttant pour recouvrer ma personnalité propre. L'impression *d'être* la foule avait cessé, remplacée par des milliers de murmures intérieurs, que dominait la plainte de souffrance de la trapéziste agonisante.

Je ne comprenais pas ce qui s'était passé. Éléonore contrôlait son clone par télépathie, utilisant comme relais un cerveau de souris. Au moment du saut s'était produit un événement inexplicable : son esprit s'était retrouvé prisonnier du clone qui tombait vers la piste. Je devait l'aider à regagner son corps d'origine, c'était plus qu'une obligation – une nécessité.

Je me dirigeai vers la porte, ballottée par une foule surexcitée. La mort a parfois le même effet que les amphétamines.

Maciste gardait l'entrée du glisseur où reposaient les deux corps d'Éléonore. J'eus un pincement au cœur en voyant pleurer ce colosse.

— Je peux peut-être vous aider ?

Il leva vers moi un regard désespéré.

— Vous ne savez pas..., commença-t-il.

— Au sujet du clone ?

Sa surprise fut telle que ses reniflements cessèrent.

— Comment êtes-vous au courant ?

— Vous croyez que c'est le moment ?

Il acquiesça et entra dans la caravane. Je le suivis sans attendre son autorisation. Le temps pressait ; le clone s'affaiblissait sans cesse.

Sans même accorder un regard aux personnes présentes, je m'agenouillai près du corps brisé et posai une main sur son front brûlant. C'était la première fois que je *choisissais* d'utiliser mes talents.

Immédiatement, je perçus la terreur d'Éléonore. Elle n'était que peur, effroi, horreur et désespoir. Jamais je n'avais ressenti avec tant de violence un sentiment étranger.

Je me raidis, ma colonne vertébrale se tendit, se tordit jusqu'à former un arc. De l'écume montait à mes lèvres tandis que je me mettais à trembler comme une épileptique – mais ma main ne quitta pas le front du clone.

— L'autre..., articulai-je avec peine. Il me faut... l'autre...

Maciste tira un rideau. Le corps originel de la trapéziste reposait sur un matelas d'eau. Sa poitrine se soulevait par saccades, d'une manière presque imperceptible. Ce corps était privé d'âme ; j'allais lui rendre la sienne.

J'agis. J'ignorais moi-même ce que je faisais exactement, quels obscurs processus je mettais en œuvre, mais j'agis. Mon esprit devint un pont, une interface, une ligne à très haute tension par laquelle Éléonore transita lorsqu'elle quitta le clone pour réintégrer son véritable corps. Son passage me brûla de l'intérieur et je m'effondrai quand tout fut fini, vidée, à bout.

Éléonore ouvrit les yeux à l'instant précis où le clone expirait. Maciste la prit dans ses bras, la cajolant comme une enfant malade, couvrant de baisers le visage encore déformé par la terreur.

Ce fut ma dernière vision. Je perdis connaissance, un sourire béat sur mes lèvres irritées.

Jouer les guérisseuses était encore plus efficace que l'opium.

CHAPITRE V

J'avais connu des réveils désagréables – des milliers, à bord du *Niagara* –, mais celui-ci était le pire de tous. À peine avais-je ouvert les yeux que Sue, qui devait guetter mon retour à la conscience, s'était mise à m'invectiver, les traits déformés par la haine. Elle n'avait pas dormi, la maison était pleine de rats et de cafards, elle ne supportait pas la présence muette et immobile des Matraqueurs... Elle voulait retourner sur son carré de trottoir pour y attendre Sergei en montrant ses jambes et en vendant son cul.

Je fis la sourde oreille. Autant la laisser s'épancher. Ça lui passerait... Ça ne lui passerait pas. Cette attitude était gravée au plus profond d'elle-même, inscrite dans la structure complexe de son cerveau. Elle ne faisait que réagir à un stimulus, suivant un itinéraire programmé.

Ce n'était pas Sue. Pas tout à fait. Je ne devais jamais l'oublier. À aucun moment. Sue était douceur, tendresse, amour... Elle n'avait rien à voir avec cette mégère déchaînée aux yeux exorbités, aux lèvres tordues, qui ne savait que crier et injurier...

— Je vais te guérir, dis-je lentement, espérant que derrière cette face déformée par la colère subsistait un fragment de la conscience de Sue. Je sais comment. Il y a une femme, à Paris, qui possède le pouvoir de te libérer de...

Sue avait cessé de se plaindre et de hurler. Ses traits s'étaient détendus, il m'avait même semblé distinguer un vague intérêt dans ses pupilles dilatées... Le conditionnement faiblissait, j'en avais la certitude.

Mais cet état de grâce ne dura pas et ce furent des lèvres crispées en un rictus de mépris qui m'interrompirent sèchement.

— Me libérer de quoi ? Je suis libre ! *Libre* ! Tu m'entends ? Arrête, avec ton mauvais roman ! « Il y a une femme qui possède le pouvoir... » Tu crois quoi ? Que ta folie est contagieuse et que tu vas réussir à me contaminer ?

— Je crois que ce n'est pas Sue qui parle, lâchai-je.

Mon index caressait à un rythme effréné la surface incurvée du frotteglisse. Il devait rester deux heures de nuit environ. Nous avions peu dormi et je n'avais guère récupéré. J'étais presque aussi fatigué qu'en me couchant.

Le Matraqueur qui nous avait servi de guide la veille au soir choisit ce moment pour s'éveiller. Je dis bien « choisit » car il était impossible que les hurlements de Sue ne l'aient pas tiré de son sommeil – ou de sa transe. Son regard était trouble, comme celui d'un homme qui s'arrache sans en avoir envie à un rêve agréable. J'éprouvai un bref sentiment de jalousie au souvenir de mon rêve – cauchemar ? – de la nuit passée.

Ce rêve qui n'en était pas un. Pour des raisons inconnues, j'avais vécu quelques heures glanées au hasard dans l'existence de Jeanne. Fallait-il y voir une intervention du fouinain ? Ou bien une conséquence de ces pouvoirs fabuleux qui avaient échu à la jeune femme ? J'avais hâte de la revoir pour m'assurer que tout ceci était réel. Et qu'elle pouvait vraiment rappeler l'esprit éteint de Sue du fond de l'abîme où il gisait. Ce qu'elle avait fait pour Éléonore n'était pas très différent, au fond.

L'accident dont avait été victime la trapéziste me confortait dans l'idée qu'il ne s'agissait pas d'un rêve et que Sue était curable. Si le lien télépathique – impensable du point de vue de la Rationalité – qu'elle entretenait avec son clone s'était subitement transformé en un piège mortel, cela signifiait que même les modifications engendrées par la Perturbation n'avaient rien de permanent. Les techniques irrationnelles ne faisaient que profiter d'un *background* provisoire ; certaines d'entre elles deviendraient très vite caduques. J'espérais simplement que le conditionnement en faisait partie.

— Partir, dit le Matraqueur.

— Pour aller où ? Chez les Doux-Dingues ?

— Les Doux-Dingues ! s'écria Sue. Encore des malades, des détraqués ! Y en a marre !

Le Matraqueur la fixa intensément, mais elle ne parut pas s'en apercevoir et continua à vitupérer haineusement, les yeux étincelants, s'en prenant au monde entier en général et à moi en particulier.

— Assez ! rugis-je, surpris moi-même de la violence qui perçait dans ma voix.

Une manipulation, songeai-je. C'est une manipulation. Si le kidnappeur est assez fou ou amoureux pour continuer à s'encombrer d'une telle furie, tout est étudié pour qu'elle devienne pire encore... Peut-être même va-t-elle essayer de me tuer... Je dois faire attention. Me contrôler, maîtriser mes nerfs. Il n'est pas question de faire leur jeu. La violence est un engrenage inéluctable. Ne pas y mettre le doigt, ne pas y mettre le doigt...

— Il faut que j'aille à Paris. Vite.

- Pourquoi ?
- C'est une idée fixe, trancha Sue. L'écoute pas.
- Doux-Dingues pourront aider.
- À quitter la ville ?
- Oui.
- Je ne vois pas comment...
- Verras.

Le Matraqueur alla ramasser dans un coin une lourde masse d'armes. Craignait-il un affrontement ? Je vérifiai la présence du revolver à ma ceinture. J'irais jusqu'à le charger de balles explosives si j'en trouvais en chemin. Je voulais vivre et je n'avais plus aucun scrupule à tirer sur les agents de l'Office, puisque ce n'étaient que des androïdes, à peine plus que des machines et à peine moins que des hommes.

Nous marchâmes une bonne demi-heure, puis notre guide s'immobilisa. Nous nous trouvions au bord de l'avenue séparant les Bas-Quartiers de l'Escale. Un glisseur passa, silhouette étincelante dans la lumière des lampadaires. Traînant toujours Sue, je rejoignis le Matraqueur qui, les poings sur les hanches, contemplait la voie de béton large comme un terrain de football – une centaine de mètres.

— Tu comptes traverser ? demandai-je.

— Nécessaire. (Il désigna les immeubles bas de l'Escale.) Doux-Dingues.

— Il a fini de parler petit-nègre ? grogna Sue.

— Les avenues sont trop surveillées, objectai-je. Nous serons immédiatement repérés.

Le Matraqueur posa sur mon épaule une main rassurante.

— Confiance.

Il nous entraîna en direction de l'astroport, le long du grillage qui interdisait l'accès de l'avenue. Quelques centaines de mètres plus loin, une tour d'une trentaine d'étages dressait sa forme élancée. Je constatai que toutes les fenêtres, sans exception, avaient été brisées. Un cadavre de métal rouillant peu à peu en face des constructions audacieuses et bigarrées de l'Escale.

Le Matraqueur poussa la porte et entreprit de gravir les premières marches d'un escalier de secours.

— Qu'est-ce qu'il fout ? s'écria Sue. C'est pas en montant qu'on...

— La ferme, laissa tomber le Matraqueur avec une telle douceur que Sue lui obéit, interloquée.

Au sixième étage, dans une vaste pièce, un inconnu avait peint sept cercles concentriques, au centre desquels était posé un éclat de béton censé figurer une montagne. La représentation de l'univers selon le *Bardo Thôdol*, le *Livre des morts tibétain*. J'avais lu la plupart des ouvrages sacrés disponibles dans la banque mémorielle clandestine du

Niagara – cette banque qui était la véritable raison de mon voyage – comme on lit des romans à deux sous, sans y attacher une quelconque importance. À l’instar de la plupart des enfants de l’Ère néopure, je n’avais aucune conviction religieuse et ne voyais dans ces livres mystiques que les aspects particuliers et souvent amusants de la culture terrienne.

Mais, à présent, le contenu du *Bardo Thôdol* prenait à mes yeux une toute autre signification. Les Matraqueurs étaient-ils donc des mystiques ? Ou utilisaient-ils de très anciens symboles à des fins détournées, grâce à l’influence de la Perturbation ?

Le Matraqueur se plaça au centre des sept cercles, enjambant l’éclat de béton, et nous fit signe de le rejoindre. Sue était si impressionnée qu’elle ne résista même pas. Quand nous fûmes tous trois réunis, le colosse entoura nos épaules de ses bras de culturiste. Je lui arrivais à peine à l’aisselle ; il sentait fort la transpiration.

La pièce vacilla, se troubla, fut remplacée par une autre, plus petite, sur le sol de laquelle était dessinée une figure identique.

— Téléportation ? interrogeai-je quand j’eus accepté ce que je venais de vivre.

Le Matraqueur hocha la tête.

— Mais comment ?

— Forces. L’oignon aux quinze couches. De l’une à l’autre.

— Tu veux dire que nous avons traversé une... couche inférieure de l’univers ? Emprunté une sorte de raccourci ?

— Oui.

— Et tous les Matraqueurs peuvent le faire ?

— Symbole essentiel. Mais oui.

— Qu’est-ce qu’il débloque ? intervint Sue.

— Venir. Doux-Dingues.

— Nous sommes dans l’Escale ?

Il ne répondit pas mais, lorsque nous sortîmes du bâtiment – un vieil immeuble promis à la démolition, il y en avait dans toute la ville –, je reconnus les rues tirées au cordeau et les petits scooters blancs de l’Escale des Nautes. Bizarrement, aucun Doux-Dingue n’était en vue. Je fronçai les sourcils. Il devenait de plus en plus difficile de classer et d’ordonner les informations que j’avais recueillies ces derniers temps – et plus difficile encore d’en tirer les conclusions qui convenaient. Il y avait *toujours* un Doux-Dingue – au moins – dans le coin quand on traversait l’Escale. Ils n’avaient rien d’autre à faire que d’errer au hasard des rues, une expression de béatitude sur leur visage lunaire. Leur absence, soudain, me parut inquiétante.

Luttant contre l’angoisse, je me tournai vers notre guide :

— Et maintenant ?

Le Matraqueur fit tournoyer sa masse d’armes. On eût dit qu’il

lançait un défi aux étoiles qui émaillaient la nuit saharienne finissante.

— Là-Haut. Doux-Dingues. Venir. Suivre.

Ces quatre mots exigeaient visiblement un effort surhumain de sa part, car son front s'était couvert de gouttes de sueur.

— Il ne sait dire que ça, grinça Sue. « Doux-Dingues ! Doux-Dingues ! » Il est aussi frappé qu'eux, t'as pas encore compris ? C'est vrai que tu l'es toi aussi !

À nouveau, je jouai les sourds. Le Matraqueur semblait avoir depuis longtemps fait abstraction de la présence de Sue et de ses paroles. Sans doute n'était-elle pas une *personne* à ses yeux.

— Pouvoir, reprit le colosse. Téléportation. Sans support.

— Hé ! rugit Sue. Tu peux pas causer normalement, espèce de tas de graisse ?

— Il ne peut pas, répliquai-je. Ses centres de parole sont trop occupés... Mais par quoi ?

Par le Gestalt, me souffla une voix intérieure.

Qui n'était pas celle du fouinain.

Mon esprit était devenu une mécanique implacable, un engrenage d'idées et de concepts qui me conduisait peu à peu vers une conclusion inéluctable. Le demi-siècle passé dans la solitude de la Longue Nuit avait altéré mais aussi modelé mon mode de pensée ; j'étais en quelque sorte conditionné à réfléchir, à mettre mes découvertes bout à bout pour en tirer une explication globale. L'intervention du fouinain n'avait fait que me pousser dans cette direction. Le petit extraterrestre au corps malléable et à l'ironie féroce avait joué le rôle d'un aiguillage, s'arrangeant pour orienter mes pensées dans la direction qu'il avait choisie.

Il s'était servi de moi comme on se sert d'un logiciel pas tout à fait adapté au travail demandé – en rectifiant les erreurs que je pouvais commettre. J'étais un traitement de texte qui ne coupait pas les mots ; le fouinain s'était contenté de rajouter quelques tirets. Car quelqu'un devait comprendre ce qui se passait. Quelqu'un devait prendre conscience de l'arrivée de la Perturbation et des changements qu'elle allait apporter.

Mais il m'avait également interdit – ou, du moins, déconseillé – d'avertir le reste de l'humanité. Parce qu'il savait que personne ne me croirait, avec mon passé psychiatrique ? Ou parce qu'aucun cri d'alarme ne pouvait changer quoi que ce fût ?

Je penchais pour cette seconde explication. Rien ne pouvait arrêter la Perturbation. Le monde était de toute manière appelé à changer – et tout le reste relevait du domaine des futilités. Sauf, peut-être, ce désir qui me rongait de forcer les verrous posés sur l'esprit de Sue.

— Voilà, dit le Matraqueur en désignant une petite porte noire.

Celle-ci s'ouvrait dans un long mur incurvé que je reconnus comme

celui du Foyer des Pilotes, une construction massive et sans grâce fermée depuis bien des années.

— Les Doux-Dingues sont là ?

Le Matraqueur hocha la tête et poussa le panneau de métal. Je le suivis, tirant une Sue qui avait choisi de se taire – pour le moment. Nous marchâmes le long d'un couloir peint en rose vif, au bout duquel se trouvait une cage d'escalier mal éclairée. Nous nous enfonçâmes dans les profondeurs. Les claquements de nos talons se répercutaient à travers toute la colonne creuse. Une odeur biologique inidentifiable flottait dans l'air. Nous étions à une trentaine de mètres sous le niveau du sol lorsque l'escalier s'interrompt sur une pièce cubique aux murs couverts de graffiti incompréhensibles.

Je m'arrêtai un instant pour les étudier. J'avais déjà vu de tels symboles, lors de recherches dans la banque de données clandestine du *Niagara*, mais j'avais oublié à quoi ils correspondaient... Puis j'identifiai cette écriture, et une nouvelle pièce du puzzle se mit en place.

Sténographie... Logique. Utilisant un langage raccourci, abrasé, les Matraqueurs devaient se trouver une écriture équivalente. Et comme il était plus simple d'exhumer la sténo que de créer de toutes pièces un système de notation... ils ont succombé au grand travers de l'époque...

Le Matraqueur ouvrit l'unique porte de la pièce et je vis enfin les Doux-Dingues.

Au nombre d'une bonne centaine, ils étaient assis en cercle autour de la représentation tridi d'une portion du ciel, amas d'étoiles artificielles qui constituait la seule source lumineuse de l'immense cave voûtée. Le blanc de leurs yeux révoltés semblait étinceler dans la fente de leurs paupières mi-closes. La plupart d'entre eux étaient nus ou ne portaient qu'un pagne. Tous s'étaient enduit le corps de substances colorées qui dessinaient des mandatas incandescents et des arabesques éclatantes. Seul le chuintement des respirations s'élevait dans la pénombre tiède.

— Complètement givrés, décréta Sue.

— Vous vous trompez, intervint Sh'ressch en sortant de l'ombre. Ils ne sont nullement givrés. Ils observent la Sphère d'Influence terrestre. Chaque centimètre représente un quart d'année de lumière. Regardez... Voici votre soleil – et cette petite étoile rouge...

Je serrai la main au Portuvillien. Bien que sa présence en ces lieux me parût pour le moins curieuse et inattendue, j'étais heureux de le retrouver, après son inexplicable disparition – au sujet de laquelle je lui demandai d'ailleurs quelques explications. Il fronça le sourcil droit, cligna de l'œil et me raconta ses pérégrinations dans les Bas-Quartiers.

Nous étions dans le bar et je m'étais abîmé dans la contemplation de la tridi, quand il avait soudain éprouvé une furieuse envie d'uriner.

Le temps de trouver les toilettes – j'appris au passage que celles de la Terre avaient la réputation d'être les plus sales à mille années de lumière à la ronde –, d'en revenir... et j'avais disparu.

Sh'ressch ne s'était pas inquiété outre mesure. Je n'étais pas *obligé* de lui servir de guide, estimait-il. Puisque j'avais décidé de lui fausser compagnie, il visiterait seul les Bas-Quartiers. Il avait donc réglé nos consommations et s'était dirigé vers le Marché Merveilleux. En route, il s'était écarté de l'avenue, intrigué par l'architecture d'une villa qu'il devinait au fond d'une impasse. Et il s'était retrouvé encerclé par un groupe de mendiants loqueteux équipés d'armes hétéroclites. Son refus de faire l'aumône quand il se trouvait en ma compagnie se retournait contre lui. Les misérables des Bas-Quartiers n'avaient pas pour habitude d'attaquer les touristes, mais ils leur arrivait de sanctionner une attitude qui leur déplaisait.

Sh'ressch se lacéra la nuque et les avant-bras pour ne pas céder à son instinct, qui lui commandait d'attaquer avant qu'il ne fût trop tard. Il n'était pas question de transgresser le tabou concernant les actes de violence. Mais, tandis que le cercle des mendiants se refermait sur lui, il réalisa qu'il ne pourrait résister bien longtemps. D'ailleurs, les Bas-Quartiers n'étaient-ils pas le domaine du vice sous toutes ses formes – même pour un Portuvillien ?

Ses agresseurs n'étaient plus qu'à deux ou trois mètres de lui et s'apprêtaient à bondir quand une voix puissante et laconique avait résonné dans la nuit :

— Suffit !

Un petit groupe de Matraqueurs venait de surgir d'une ruelle adjacente. Sh'ressch avait contemplé leurs crânes peints et leurs oreilles surchargées de pendentifs, leurs poitrines tatouées et les ornements barbares qui hérissaient leur vêtements... Les nouveaux venus avaient-ils l'intention de se substituer à ses agresseurs ?

Ceux-ci avaient battu en retraite. Quand le dernier d'entre eux eut disparu, l'un des Matraqueurs était allé se planter devant Sh'ressch les poings sur les hanches.

— Venir.

— Que me voulez-vous ? Je ne suis qu'un touriste.

— Touriste ? (Ricanement du Matraqueur.) Non. Savons. Venir.

Il avait forcé Sh'ressch à le suivre. Le Portuvillien m'avoua qu'il n'en menait pas large. Un sentiment qu'il dénommait *amusement inquiet* s'était emparé de lui. Pourtant, les Matraqueurs ne paraissaient pas foncièrement hostiles. D'ailleurs, ne m'avaient-ils pas aidé, quelques heures auparavant ?

— Pourquoi cette inquiétude ? lui demandai-je.

— Il n'existe pas d'équivalent dans votre langue. Comme toujours, traduire revient à user et abuser d'approximations. Nous avons marché

près d'une heure, reprit-il. Puis les Matraqueurs m'ont fait entrer dans une ancienne salle de spectacle. Ils devaient être des centaines là-dedans, assis en demi-cercle autour d'une sphère translucide dans laquelle se tordaient des formes colorées. On m'a fait asseoir. La situation m'échappait complètement. Ces brutes plongées dans une profonde méditation...

— Ce ne sont pas des brutes, intervins-je.

— Excusez-moi, vous avez raison. C'est votre langage... Il est *impropre* !

— Comme nos toilettes ? ironisai-je.

Sh'ressch eut un haut-le-corps indigné. Apparemment, ce n'était pas un sujet de plaisanterie *correct*.

— J'ai essayé d'interroger plusieurs Matraqueurs, mais aucun n'a répondu. Puis l'un d'eux, sortant de sa transe, m'a désigné – et j'ai eu l'impression qu'un cyclone se refermait sur moi pour m'emporter. J'ai eu quelques secondes de privation sensorielle totale... Quand tout est redevenu normal, j'étais dans cette salle, avec ces illuminés... Et vous êtes arrivés.

Notre guide vint se planter devant nous, caressant l'astragale pendu à son oreille, entre une tête humaine réduite suivant la méthode jivaro et un crucifix renversé.

— Fusion, dit-il. Le *Gestalt* en extension.

Je fermai les yeux. L'habitude que j'avais prise du dialogue mental me rendait apparemment hypersensible aux effluves télépathiques. Je sentais désormais la formidable énergie virtuelle dépensée dans la cave voûtée.

— Qu'est-ce qu'un *Gestalt* ? interrogeai-je.

— Les Matraqueurs en constituent un, ainsi que les Doux-Dingues, commença Sh'ressch. Si j'ai bien compris les explications qui m'ont été fournies, cela signifie qu'ils possèdent, en fait, un esprit unique.

— Un seul esprit pour tous les Matraqueurs ? Et les Doux-Dingues ?

— Givrés, givrés, givrés, répétait Sue à voix basse. Tous aussi timbrés les uns que les autres...

Une certitude s'implanta en moi. Les Doux-Dingues ne se contentaient pas de communier dans le cadre du *Gestalt* évoqué par le Matraqueur ; il *agissaient* également, intervenant sur la représentation tridi pour approcher de la plus grande fidélité possible. Ils avaient besoin d'une carte identique ou presque au territoire figuré. Dans quel but ?

— On dirait qu'ils ajustent la réalité.

— Vous sentez quelque chose ? interrogea Sh'ressch.

— Contact, dit le Matraqueur. Relation Doux-Dingues/univers.

— Il appréhendent mentalement la réalité ? murmurai-je.

— Et adaptent.

— Qu'est-ce qu'il raconte, ce con ? intervint Sue.

Douce, froide et distante, sa voix était malgré tout teintée d'un vague accent d'agressivité. On lui avait greffé la haine comme s'il s'était agi d'un implant de survie. Elle était en elle, et seule une opération quasi chirurgicale pourrait l'en libérer.

— Les Doux-Dingues perçoivent les modifications du continuum et les retranscrivent sur cette représentation, expliquai-je.

— Quel est l'intérêt ?

— La causalité est-elle inversée ? demanda Sh'ressch au Matraqueur.

— N.S.P.

— Causalité ? fit Sue.

— Les changements pourraient provenir d'ici, de cette pièce, et affecter l'univers dans son entier..., tentai-je d'expliquer. Ils ont trouvé comment voyager sans se quitter.

— J'y comprends rien.

— Les Doux-Dingues aiment être ensemble. Ils ne parlent pas, n'agissent pas, se contentent de rester là, mais être réunis paraît pour eux d'une importance capitale... D'un autre côté, ils aspirent à retrouver la Longue Nuit et sa solitude. Difficile, jusqu'ici, de concilier ces deux désirs... Pourtant, ils y sont parvenus !

— Vous voulez dire qu'ils voyagent par la pensée ? intervint Sh'ressch.

— J'en ai l'impression.

Peu à peu, ma théorie prenait tournure – grâce à ce simple mot, *Gestalt*, dont la définition m'avait été fournie par un extraterrestre. Les Doux-Dingues, comme moi, étaient victimes de la Perturbation. Il en était de même pour les Matraqueurs. Mais pourquoi notre guide avait-il parlé de fusion ?

L'agression psychique me prit par surprise. Je n'étais pas préparé à un tel déferlement d'énergie mentale, à l'explosion de cette véritable bombe nucléaire intérieure qui ravagea soudain mes pensées. Je tombai à genoux, des larmes plein les yeux, aveuglé par une souffrance ardente.

Puis toute perception sensorielle cessa et je plongeai dans un néant qui se déchira sous mon poids, me libérant dans le vide de l'espace.

Je me déplaçais plus vite que la lumière dans un secteur que j'identifiai comme celui d'Altair. Je volais, libre et nu, à travers la Longue Nuit, et mes sensations n'avaient rien à voir avec celles que j'avais éprouvées quelques heures plus tôt, quand le fouinain s'était emparé de mon esprit pour me *montrer* la Perturbation.

J'étais seul, mais cette solitude qui m'avait traumatisé autrefois ne me pesait nullement... Les amas stellaires répandus autour de mon esprit dégagé de toute entrave ne m'inspiraient aucune crainte ; leur

agressivité passée avait cédé la place à une indifférence glacée mais splendide. Mon champ de vision, étendu à 360 degrés, me permettait d'englober la totalité de la sphère céleste et d'en percevoir les moindres particularités, les plus infimes modifications.

Comme la disparition subite d'une petite étoile verte dans la constellation du Bouvier.

Veux-tu aller plus loin ? chuchota une voix mentale – celle du *Gestalt* formé par les Doux-Dingues.

Non. J'en ai assez vu. Ramène-moi !

Tu sais à présent qui je suis. Le tairas-tu ?

Si tu me le demandes...

Une autre étoile disparut. Un grand froid me gagna. Les Doux-Dingues essayaient-ils de me tuer ? Je rejetai cette idée.

Ce n'est qu'une conséquence de ce que tu appelles Perturbation et nous Libération, n'aie crainte, reprit la voix du *Gestalt*. *La mort d'une étoile est accompagnée, pour les Libres-Voyageurs, d'un sentiment d'angoisse – absurde, car la mort n'a plus rien de définitif.*

Ramène-moi ! hurlai-je.

Je me retrouvais soudain dans l'état d'esprit qui avait été le mien un demi-siècle durant, à bord du *Niagara*. Terreur face à l'infini. Ciel mental sans limites. Pour éviter d'affronter l'Univers en face, je m'étais à l'époque réfugié dans l'absorption d'informations – une attitude régressive et infantile qui était pourtant mon seul abri contre la Longue Nuit qui bruissait aux sas du navire.

Tu aurais pu devenir un Doux-Dingue, mais il te restait trop d'années de solitude pour céder à la première attaque. Et les suivantes, tu les a déjouées sans même le savoir, en t'abreuvant de sons et d'images, de concepts et de sensations, jusqu'à ne plus être capable de penser par toi-même, jusqu'à devenir un ensemble d'informations pures, coupé d'une réalité non médiatisée... Tu aurais pu entrer dans le Gestalt, mais quelque chose en toi t'en empêchait.

Ramène-moi ! répétais-je en agitant désespérément mes membres qui n'étaient plus là.

Reste, insista le Gestalt. Reste avec nous. Accepte l'intégration, c'est ta seule chance de quitter Sahara Beach. Dans certains cas, le corps peut suivre l'esprit. Il suffit d'accomplir une ellipse dont l'un des foyers est la Terre et l'autre Dzêta Bootis...

Non ! hurlai-je dans le vide hostile. *Je ne veux pas revivre ça ! Ramène-moi !*

Il y eut un moment de flottement. Le *Gestalt* réfléchissait. Je tentai d'épier ses pensées, mais il m'était impossible de les recevoir en l'absence d'une émission volontaire. Par contre, il me sembla percevoir la présence d'une seconde entité virtuelle, tapie à la lisière de l'esprit unique des Doux-Dingues... Les Matraqueurs ?

Tu tiens vraiment à retomber aux mains de l'Office ? reprit le *Gestalt*. *Nous pouvons t'aider. Te sauver. Il te suffit de vaincre ta peur du vide. Et cette fille te suivra, car le lien qui vous unit est plus résistant encore que les menottes qui ceignent vos poignets.*

Les constellations tourbillonnaient autour de moi et les étoiles qui les composaient étaient devenues de longs traits de lumières. Je voulus hurler, supplier les Doux-Dingues de faire cesser ce cauchemar ; mais je n'avais plus de bouche et mon cri de pure terreur fit voler en éclats le continuum. Empoigné par la Perturbation, je commençai à tomber à travers la Longue Nuit, esprit égaré et apeuré.

Au secours ! Je suis perdu !

Des violons pleins d'emphase et une guitare sursaturée naquirent de mon effroi. Leurs notes hindouisantes dessinèrent des grappes de noyaux cristallins qui explosèrent une à une en une pluie d'éclats étincelants. Synesthésie – je commençais à en avoir l'habitude.

La présence tapie à proximité se révéla soudain au grand jour. Il s'agissait bien du *Gestalt* formé par les Matraqueurs – du Matraqueur soi-même. Il s'approcha de l'esprit unique des Doux-Dingues, l'effleura, s'y fondit...

Les deux *Gestalt* venaient de s'unir. Matraqueurs et Doux-Dingues constituaient désormais les fragments d'une même entité mentale. La fusion dont parlait notre guide venait d'avoir lieu.

Je ne peux rien pour toi, émit le Gestalt. Tu résistes, tu t'opposes au transfert. Désolé. Mais il y a un autre Gestalt, impossible à appréhender...

Je me retrouvai dans la grande cave, recroquevillé en position fœtale sur le sol de terre battue. Le Matraqueur m'aida à me relever.

— Échec, dit-il.

— En quoi a-t-il échoué ? demanda Sh'ressch.

— Fuite impossible – peur.

— Ma terreur face au vide ? interrogeai-je.

Le Matraqueur hocha la tête et tourna les talons. Je le suivis, le ventre noué. Sue regardait ses pieds et ne disait mot. Je l'attirai contre moi, passai un bras autour de ses épaules. Elle ne réagit pas.

— Tu as une autre idée ? demandai-je.

— Non. Ville bouclée. L'Office.

Je fermai les yeux. Tout ceci n'avait servi à rien. Sahara Beach se refermait sur moi comme la coquille d'une huître sur un crabe imprudent. Il me semblait déjà sentir la couche de nacre commencer à se déposer sur moi. Encore quelques heures, et les androïdes de l'Office n'auraient plus qu'à me cueillir.

Je redressai la tête. Tout n'était peut-être pas perdu. Là où le *Gestalt* avait échoué, le fouinain pouvait encore réussir. Mais où se trouvait-il en ce moment ? À quelles manipulations machiavéliques se livrait-il ?

Se souciait-il toujours du vieux naute dont il avait bouleversé

l'existence ?

Fouinain... *Si tu m'entends, où que tu sois, viens à mon secours. J'ai besoin de toi. Besoin que tu m'indiques comment échapper aux tueurs de l'Office...*

Mais il ne répondit pas et, pour la première fois, je me demandai si le gnome au nez proéminent ne m'avait pas purement et simplement abandonné.

Les Doux-Dingues n'avaient pas bougé. Ils avaient découvert comment voyager à travers l'espace sans support matériel, et cela avait contribué à les rendre indifférents vis-à-vis de leur corps. Ce pouvoir était-il lié au *Gestalt* ? Vraisemblablement. Mais, dans ce cas, pourquoi les Matraqueurs ne voyageaient-ils pas également ?

Parce qu'ils n'étaient pas des nautes, mais des zonards terrestres, que l'espace n'intéressait pas. Ils n'avaient donc pas encore exploré cette possibilité offerte par le *Gestalt*.

— Partons d'ici, dis-je. Nous n'avons plus rien à y faire.

— D'accord, acquiesça le Matraqueur.

— Je vais rester ici, annonça Sh'ressch. Nous finirons bien par nous retrouver. J'ai très envie d'expérimenter ce nouveau mode de transport...

— Comment savez-vous de quoi il retourne ? demandai-je.

— Je crois que le *Gestalt* va m'intégrer. Je le sens.

— Mais vous n'êtes pas humain ! Votre structure mentale...

— L'esprit est unique et il emplit le cosmos. Vous n'avez donc pas compris ? Les modifications des lois naturelles, la mort de la Rationalité... Tout cela n'est que de la poudre aux yeux. Le véritable effet de la Perturbation est d'unifier la pensée. De réunir les créature intelligentes en *Gestalten* sans cesse plus importants. Tant qu'ils formaient deux entités distinctes, Doux-Dingues et Matraqueurs ne disposaient que de pouvoirs réduits. Voyage mental pour les premiers – téléportation pour les seconds. Unis, il deviennent une Reine sur l'échiquier, un territoire sur le *Go-Ban*... Le *Gestalt* qu'ils constituent désormais n'est en fait que l'embryon d'une structure psychique bien plus importante, appelée à réunir l'humanité...

— Tu votes communiste, le bougnoule ? s'écria Sue.

Le Matraqueur lui décocha une gifle mémorable et elle fondit en larmes. Je m'efforçai de la consoler ; s'il subsistait la moindre trace de l'esprit de Sue, quelque part dans ce cerveau trafiqué, je savais qu'elle m'en serait reconnaissante. Mais sa pseudo-personnalité née du conditionnement méritait cette punition.

— C'est pourquoi les gens de Glo-Hezink ont péri, continua Sh'ressch sans paraître remarquer l'interruption. Parce qu'ils ont refusé leur intégration dans le *Gestalt*.

— Venir, dit le Matraqueur.

— Pour aller où ? geignit Sue. J'en ai assez d'être trimbalée de droite à gauche. Foutez-moi la paix et laissez-moi retourner travailler...

— Au revoir, Kerl, reprit le Portuvillien. J'essaierai de vous aider, si j'en ai la possibilité. Le *Gestalt* est puissant, bien plus puissant que vous ne pouvez l'imaginer. Et sa puissance va croître dans les jours à venir, au fur et à mesure qu'il grandira.

— Au revoir, dis-je. Je ne trouve pas cette idée sécurisante. Que notre avenir soit de nous fondre dans un esprit unique... Brrr ! Je préfère rester moi-même.

— Je crois malheureusement que vous n'aurez pas le choix.

— L'intégration ou la mort ?

— Plutôt mort que rouge ! rugit Sue.

Le Matraqueur la gifla à nouveau. Le *Gestalt* n'aimait visiblement pas être traité de communiste. Mais où Sue avait-elle été chercher cette référence ? Sa culture d'avant le conditionnement était aussi limitée que la mienne ; notre connaissance du passé et des mouvements politiques se réduisait à ce que les Néo purs nous en avaient appris – à savoir : pas grand-chose.

Je repoussai les questions qui m'assaillaient. Il était temps de partir.

Nous quittâmes l'Escale par la même voie qu'à l'aller. Avant la téléportation, je demandai à notre guide pourquoi il ne profitait pas de ce mode de transport pour m'expédier hors de la ville. Il m'expliqua dans son langage minimal que cette technique nécessitait un point de départ et un point d'arrivée, tous deux préparés suivant le schéma voulu ; or il n'existait aucun lieu de transfert hors de Sahara Beach, pour la bonne raison que ni les Matraqueurs, ni les Doux-Dingues ne pouvaient s'éloigner de la ville sans risquer de perdre le contact.

— Et les Doux-Dingues que l'on renvoie dans l'espace ? m'enquis-je.

— Autres *Gestalten*.

— L'esprit qui emplit le cosmos ?

— Voilà.

Nous nous enfonçâmes dans les Bas-Quartiers. Nous devons avoir parcouru deux ou trois kilomètres et nous approchions du Marché Merveilleux quand une phrase s'inscrivit dans mon esprit :

— Ton rôle a pris fin, Kerl.

Le fouinain trottinait à mes côtés, le visage fendu d'un large sourire édenté.

— Qu'est-ce que c'est que cette baudruche ? grogna Sue. Encore un bougnoule ?

C'était la première fois que quelqu'un d'autre que moi paraissait s'apercevoir de la présence du fouinain. Sans doute avait-il décidé de

se montrer.

— Tais-toi, ordonnai-je. Quel était ce rôle ?

— Découvrir. Tu n'as désormais plus rien à faire – sinon réveiller l'esprit endormi de Sue.

— Jeanne peut m'y aider.

Le fouinain battit des oreilles – un geste que je ne lui avait jamais vu faire.

— Évidemment. Sinon, je ne t'aurais pas envoyé ce rêve... Si l'on peut parler de rêve, puisque chaque détail était authentique. Mais attention : rien ne prouve que le conditionnement soit déjà réversible. Il existera un moyen, un jour, et Jeanne saura l'employer, voilà tout.

— As-tu lu en elle ?

— En *elles*, répliqua le gnome, accompagnant le second mot d'une image mentale pour bien insister sur le pluriel.

— Elles ?

— Sue est coupée en deux, et l'une des deux moitiés doit l'emporter sur l'autre.

— Voilà qui me rappelle...

— Ras le bol des références ! intervint Sue. Et qui c'est, ce nabot ?

L'injure n'eut aucun effet sur le fouinain. Quant au Matraqueur, il marchait en tête, perdu dans ses pensées, plongé dans la tiédeur du *Gestalt*.

— Elle a raison, reprit le gnome. Assez de références ! Assez de regrets, de retours en arrière, de nostalgie mal placée ! Le passé est mort et l'avenir n'a *vraiment* aucune chance de lui ressembler.

— Quels indices, quelles vérités es-tu venu m'apporter, cette fois-ci ?

— À t'entendre, on dirait que tu me considère comme un dieu – ou un messager des dieux, ce qui revient presque au même. Je ne suis rien de tout ça. Je suis un symptôme, je te l'ai déjà dit mais il faut te répéter les choses plusieurs fois avant que tu comprennes. Ceci posé, je suis vraiment heureux d'avoir réussi à t'ouvrir les yeux. Mais, dorénavant, tu es hors-jeu. Tu ne peux plus influencer sur le cours des événements. D'autres sont là pour prendre la relève : ceux qui, à ton contact, ont acquis une perception différente... Et qui, intuitivement, sentent l'approche du changement.

— Comme les Doux-Dingues ou les Matraqueurs ?

— Leur cas est différent. (Le fouinain plissa ses paupières tombantes.) C'est compliqué. Très compliqué. Nous ferions mieux de nous asseoir quelque part. Holà, l'homme au mandata !

Le Matraqueur s'immobilisa et se retourna. Il ne parut éprouver aucune surprise à la vue du fouinain. Je supposai que le *Gestalt* avait déjà eu affaire au nain élastique.

— Oui ? fit-il.

— Emmène-nous dans un bar. Celui où j'ai rencontré Kerl fera l'affaire.

Le Matraqueur acquiesça et obliqua vers la droite. Nous ne tardâmes pas à retrouver des quartiers plus fréquentés. La foule emplissait désormais les rues de son flot coloré et de ses caquetages irritants. Je me sentais mal à l'aise, à l'étroit dans ma vieille peau ridée. Et les invectives de Sue n'étaient pas faites pour me remonter le moral.

— Que dirais-tu d'un peu de calme ? interrogea le fouinain.

Sa main à quatre doigts effleura le bras de Sue. Elle se tut instantanément.

— Voilà qui est mieux. Je te disais donc que tout ceci était horriblement compliqué. Doux-Dingues et Matraqueurs formaient deux consciences collectives nées grâce à l'influence de la Perturbation. La fusion de ces *Gestalten* en a donné un autre, bien plus important, bien plus puissant, noyau central du futur *Gestalt* qui, un jour, réunira l'ensemble de la population du système.

« Les gens que tu as « contaminés » ignorent l'existence du *Gestalt*. Mais, en les côtoyant, en leur parlant, tu as sans le savoir modifié leur mode de pensée. Prends Jeanne, par exemple. Tu as pu sentir à quel point elle *accepte* l'idée d'un changement radical, non ? Il en est de même pour les autres, tous les autres, du chauffeur de taxi de Grande-Isle à la fille de *Coït Intérim*, de Manuel aux salvoïdes... Tous sont préparés à l'arrivée de la Perturbation, même s'ils en ignorent l'existence. Et c'est ça qui compte, pour éviter que la Terre devienne une autre Glo-Hezink. Tu as agi comme il fallait que tu agisses. »

— Comme tu *voulais* que j'agisse.

— Voilà, dit le Matraqueur. Adieu.

Il s'inclina en une brève courbette et s'éloigna tandis que nous entrions dans le bar aux mille bières. Nous allâmes nous asseoir au milieu de la salle, à une table grise couverte de débris de verre. Un serveur vint la nettoyer et prit nos commandes. Le fouinain était un atout indispensable lorsqu'on voulait être servi d'urgence. Il n'avait aucun scrupule à utiliser son don de fascination pour se simplifier la vie.

— Ce n'est pas seulement une question de volonté de ma part, reprit-il. Plutôt une nécessité. Je t'ai contaminé et, à ton tour, tu as contaminé d'autres personnes sans le savoir. À présent, ces individus dispersés à travers la planète forment un noyau « dur » autour duquel se développeront d'autres modes de pensée... Non, ne me demande pas d'être plus précis. Tout ceci se passe sur un plan dont tu n'as pas encore conscience. Pourquoi crois-tu que les Matraqueurs se dissimulent derrière une image de violence et de délinquance ? Pour se protéger. Ils n'ont jamais utilisé la force.

— Tout le monde croit le contraire.

— Le Matraqueur l'a voulu. Tout comme le Doux-Dingue a voulu que l'on croie qu'il était fou. Protection. Défense. Ce monde n'est pas tendre avec les « gentils », c'est pourquoi ils se font passer pour des « méchants »...

— Ou des psychopathes.

— Ou des psychopathes.

— Tu m'avais caché tout cela. Pourquoi ?

— Il n'était pas utile que tu comprennes ce qui se passait. Tu ne me servais que de vecteur.

— J'ai pourtant fini par comprendre.

— Considère que c'était un cadeau.

— En récompense de mes bons, loyaux et surtout aveugles services ?

— Tu avais le droit de savoir, même si cette connaissance ne peut aider personne. Il n'y a rien à faire – sinon s'adapter, et je crois que les Terriens sont bien partis pour réussir. Un *Gestalt* de cette importance alors que la Perturbation se trouve encore à un jour de lumière est un excellent présage. Vous allez vous en tirer.

Le serveur posa une *Santaclara* devant moi. Je le réglai, lui laissant un pourboire correct. Quand je voulus reprendre la conversation avec le fouinain, je découvris qu'il avait une fois de plus profité de la diversion pour me fausser compagnie.

— Tu es coincé, railla Sue. Même ton pote bougnoule t'a laissé tomber.

— Je suis encore libre.

— Plus pour longtemps.

— Si tu m'entends, je t'aime malgré tout. Je sais que ce n'est pas toi qui parles.

— Tu recommences avec tes conneries ?

— Je suis dans le vrai. Le fouinain me l'a assuré.

Le visage de Sue se tordit, comme sous l'effet d'une violente douleur intérieure. Une ébauche de sourire apparut – pour être aussitôt remplacée par une expression de haine féroce qui s'effaça elle aussi quand le masque d'indifférence se remit en place.

— Libère-moi. *Ma* rue est à deux pas.

— Tu n'y retourneras pas. Jamais.

La porte du bar s'ouvrit. Je jetai un coup d'œil machinal aux arrivants – un couple d'âge moyen pauvrement vêtu. Ce n'étaient pas des agents de l'Office ; celui-ci, fidèle à la mentalité phallocrate des Néopurs, n'employait pas de femmes.

— Et si j'ai envie d'y retourner ? insista Sue.

— Ce n'est pas la fille nommée Sue qui en a envie.

— Je ne suis pas Sue. Mon nom...

— Bien sûr que tu n'es pas Sue. Sue me connaît. Sue m'aime – tandis que toi... Pourquoi ne pas la laisser remonter à la surface ?

— Il n'y a pas de Sue.

— Qui a dessiné mon portrait, hier soir ? Toi ?

Elle ne répondit pas. Je me tournais vers le serveur pour commander une nouvelle bière, quand la porte s'ouvrit à nouveau. J'entrevis le canon d'un lourd fusil à rayons.

Je me levai précipitamment, sourd aux protestations de Sue. Une dizaine de miliciens androïdes, commandés par un Néopur au visage blafard, entrèrent dans le bar. Ils ne m'avaient pas encore repéré. Profitant des zones d'ombres, j'entrepris de m'éloigner vers le fond de la salle, baïllonnant Sue d'une main.

Il n'y avait pas d'issue. Ma seule chance aurait été de passer inaperçu, mais il ne fallait pas y compter.

Sue, qui se débattait comme une furie, commençait à attirer l'attention des clients. Ses dents se refermèrent sur mon index et je retirai ma main par réflexe...

— Il est ici ! Ici !

Le Néopur aboya un ordre et les androïdes se ruèrent vers nous. J'avisai un adolescent plongé dans l'extase d'un jeu multisensoriel. L'idée qui venait de germer en moi était stupide, aberrante, mais je voulais m'y accrocher, parce qu'il s'agissait peut-être d'une suggestion – déguisée – du fouinain et que je n'avais de toute façon aucun autre espoir d'échapper aux miliciens.

La Perturbation était là. Toute proche. Et peut-être allait-elle me sauver après m'avoir causé tant d'ennuis.

Traînant une Sue échevelée qui me bourrait de coups de poing, j'arrachai les électrodes des tempes de l'adolescent. Celui-ci, brutalement tiré de son aventure, s'avéra incapable de réagir ; il demeura les bras ballants, le regard vide, incapable de réintégrer la réalité. Je priai pour que le traumatisme ne fût pas trop important en appliquant les électrodes de part et d'autre de mon crâne.

Immédiatement, le bar s'effaça et je me retrouvai dans une tranchée, poilu misérable vers lequel s'élançait une horde de soldats nazis emplumés. Sue était là elle aussi, enchaînée à moi, se démenant comme une furie. Sur son crâne rasé était tatouée une croix gammée.

Le jeu s'ajustait à la réalité. Étonnant. Mais il fallait sortir de là également.

Les nazis se rapprochaient dangereusement. Sue bondit sur moi, me donna un coup de genou dans le bas-ventre. Je me pliai en deux, aveuglé par la souffrance, tandis qu'elle abattait vers mon visage un éclat d'obus aux arêtes vives.

L'accélération subjective fut instantanée. Je roulai sur le côté, évitant le morceau de métal qui s'enfonça profondément dans la boue.

Sue voulut l'en arracher, mais je stoppai son geste à temps. Les soldats nazis semblaient voler vers nous au ralenti, souriant féroceement. J'empoignai un fusil-mitrailleur.

Ce n'était peut-être pas la bonne solution. Les Matraqueurs n'usaient pas de violence.

Je jetai l'arme. Dans le ciel roulaient des nuages obscurs. Je les contemplai un court instant, toujours à la recherche d'une inspiration miraculeuse. Un Fokker rouge jaillit des nuages, piquant droit sur la tranchée...

Voilà. C'est ça, souffla le Gestalt. Tu as trouvé la solution et nous allons t'aider. Maintenant nous le pouvons.

J'étais aux commandes de l'avion et Sue gesticulait sur mes genoux. Je tirai à moi le manche à balai. L'appareil se cabra, se redressa et repartit vers le plafond trop bas. Deux Spitfire apparurent au ras de la couverture nuageuse. Je les mitraillai sans résultat. Je n'avais jamais été très bon à ce genre de jeu.

Le Fokker s'enfonça dans une substance analogue à de la glu. Sue se débattait comme une hystérique. Un mouvement plus violent que les autres la fit basculer par-dessus bord. Elle resta pendue par le poignet le long du fuselage. Un hurlement qui semblait ne jamais vouloir finir s'échappait de ses lèvres crispées. J'essayai de la ramener dans l'habitacle, mais je manquais de force. Une rafale de balles traçantes creva les nuages, lacérant les ailes du Fokker. L'un des projectiles frappa le moteur qui s'éteignit avec un hoquet. L'avion oscilla, glissa à gauche en un long virage sur l'aile que j'eus du mal à empêcher de se transformer en tonneau, et entama un piqué vertigineux.

Rappelle-toi... Comment s'est produite la première transition ?

Le Fokker sortit des nuages à quelques centaines de mètres du sol. Les tranchées avaient disparu. Deux armées médiévales s'affrontaient parmi les champs de blé en flammes...

Comme ceci.

Je marchais parmi les soldats aux armures rouillées, brandissant une lance. Sue trébuchait à mes côtés. Elle avait visiblement perdu toute velléité de révolte. Un guerrier barbare à la barbe flamboyante tenta de s'emparer d'elle. Je lui plongeai ma lance dans le cœur. Le barbare roula à terre, Formule 1 folle cascasant en une série de tonneaux sur une piste luisante d'huile. Je donnai un coup de volant pour l'éviter et ma voiture dérapa sur le bitume graisseux avant de partir en un tête-à-queue étourdissant, duquel elle sortit sur une ultime poussée de ses réacteurs chimiques, tandis qu'un missile frappé d'une étoile rouge passait au ras de la carlingue bosselée de la fusée. J'esquivai l'amibe gigantesque qui se ruait sur moi et lui assénai un coup de matraque électrique. L'énorme organisme unicellulaire se liquéfia, mais un dragon noir apparaissait déjà dans le ciel. Je braquai

sur lui les canons antiaériens dont j'avais la charge. Le Zéro explosa en plein vol au-dessus des étendues glacées de la planète à l'atmosphère empoisonnée. Chacun de ses éclats devint un extraterrestre velu pourvu de tentacules lumineux. Je les grillai à coups de thermique sous les flèches des Indiens qui attaquaient le détachement de cavalerie dont j'avais la charge.

— Foutu ! Tu es foutu ! hurla Sue.

J'avisai une vedette amarrée au bord de la jetée. Je mis le contact et tirai à moi la manette des gaz. L'embarcation s'éloigna du rivage où des G.I. équipés de lourdes épées médiévales à double tranchant affrontaient une armée composée de guerriers zoulous en uniforme de lanciers anglais.

Un tourbillon apparut sur la mer d'huile. Je tentai de l'éviter – en vain. La vedette fut aspirée dans les profondeurs de l'océan déchaîné. Une main métallique m'empoigna, ainsi que Sue, pour nous déposer dans le sas d'un sous-marin tarabiscoté dont les lignes évoquaient celles d'une cathédrale gothique revue et corrigée par Gustave Eiffel. Quand l'air eut remplacé le chlore, j'ôtai mon scaphandre, nullement gêné par les menottes et j'entraînai Sue dans le dédale des coursives, à la recherche du poste de pilotage. Un homme se tenait devant les commandes, prêt à mettre en route les moteurs. Il se retourna. C'était Filvini.

— Comment êtes-vous arrivé ici ?

Je dégainai mon poignard et menaçai le sultan qui se recula précipitamment pour se réfugier parmi les femmes de son harem, dont le graphisme était celui d'un mauvais dessin animé. J'entrepris de taillader les murs souples du labyrinthe, dont les blessures se mirent à dégorger des flots de sang. Une sphère luisante d'au moins trois mètres de diamètre fonçait droit sur nous. Je l'esquivai, mais elle effleura le mollet de Sue qui poussa un cri de souffrance. Une ecchymose violacée s'épanouissait déjà sous sa peau. Un flipper monumental renvoya la balle vers un trio de bumpers illuminés. Un fracas insoutenable emplît l'air. J'eus la sensation de traverser une vitre. L'univers explosa autour de moi. J'atterris lourdement sur une surface jonchée de gravats. À mes côtés, Sue se lamentait.

— C'est fini, dit-je. On s'en est sorti.

Elle me regarda. Ses yeux ne reflétaient plus la haine, mais la peur. Mes doigts caressèrent brièvement sa joue. J'aurais voulu la prendre dans mes bras, la serrer contre moi pour la réconforter, mais je savais que sa *personnalité de surface* – le mot venait de s'imposer à moi – me repousserait quoi que je fasse.

— D'accord, murmura-t-elle. Mais où sommes-nous ?

J'avisai le billard électrique éventré dont quelques lampes clignotaient encore. C'était grâce à cette machine, à travers elle, que

nous avons quitté l'univers changeant des jeux d'arcade. Un sourire naquit sur mes lèvres. J'avais réussi, aussi étrange que cela puisse paraître. Dédiant un remerciement muet au fouinain, je répondis :

— Loin de la rue des Fleurs, en tout cas.

— Alors, tu y es arrivé ? Tu m'as enlevée ?

Il y avait du respect dans sa voix.

— Je n'y croyais pas. Surtout de cette manière.

— Moi non plus. Que comptes-tu faire ?

— Il va commencer par lui rembourser le flipper ! tonna une voix désagréable, teintée d'un fort accent espagnol.

CHAPITRE VI

Je me retournai vivement, oubliant que j'étais toujours enchaîné à Sue. Elle se raccrocha d'instinct à mon épaule, en profitant pour y enfoncer ses ongles. Songeant que c'était une véritable bombe à retardement que j'avais arrachée aux Néopurs, je reportai mon attention sur l'homme qui venait de nous apostropher.

Grand, maigre, pourvu d'une tignasse grise et hirsute, il portait les lambeaux d'un uniforme que je reconnus comme celui des dissidents mexicains du siècle précédent. Les révoltes contre le Néo-Puritanisme avaient été nombreuses, mais aucune d'entre elles n'avait été aussi proche de réussir que celle des *peones* de la côte ouest du Mexique. Guidés par un demi-fou aux ambitions napoléoniennes, ils avaient eu le temps de s'emparer des deux tiers de la province avant d'être écrasés à Monterey.

Je regrettai d'avoir égaré mon arme ; les dissidents n'avaient pas pour habitude de faire des cadeaux aux *gringos*.

— Ils auraient pu faire attention, reprit l'homme. C'était le seul flipper. Avec quoi il va jouer, maintenant ?

Il parlait très mal la mondelangue, dont il ne semblait connaître que la troisième personne. Je me demandai s'il était présent quand nous étions sortis de la machine. Vraisemblablement pas. Sans doute nous prenait-il pour de simples vandales.

— C'est pas des manières, continuait-il. Arriver d'on ne sait où et casser la seule distraction d'un pauvre vieux...

— Vous n'êtes pas plus vieux que moi.

Un léger sourire apparut sur les lèvres crevassées.

— Il parle ! Il va peut-être lui expliquer comment il compte lui remplacer le flipper, alors ?

— Il ne le remplacera pas ! s'écria Sue.

Le visage de l'homme se durcit.

— Elle parle aussi... (Il s'approcha et tendit une main vers Sue qui recula d'un bond.) Elle ne veut pas qu'il la touche ?

— Non, elle ne veut pas ! On ne la touche pas comme ça ! Il faut

d'abord payer !

— Tais-toi ! intimai-je.

L'évolution de la situation me prenait une fois de plus au dépourvu. J'avais certes quelque peu décroché de la réalité depuis mon rêve qui n'en était pas un, mais le voyage à travers les jeux d'arcade m'avait définitivement traumatisé. Lorsque j'avais songé à les utiliser pour fuir la ville, je ne croyais pas vraiment que je réussirais. C'était simplement une idée folle, un espoir absurde. Pourtant, ça avait marché.

L'attitude de Sue me surprenait également. Elle ne prenait plus la peine de m'insulter ou de me démoraliser. Mieux : elle se mettait de mon côté, prenant ma défense face au dissident. Avait-elle fini par comprendre – et accepter ? – qu'elle ne retournerait jamais rue des Fleurs ? Ou alors la Perturbation avait-elle déjà irrémédiablement endommagé son conditionnement ? La seconde solution semblait la plus logique, car la résignation n'entraînait pas dans la programmation des condits... Mais méfiance tout de même. Cette fille était un piège.

— Où sommes-nous ? repris-je. Je veux dire... Dans quelle partie du monde ?

— Et il ne sait même pas où il se trouve ! ricana le dissident. Il est sûr d'être bien dans sa tête ?

— Tout à fait bien. Alors ?

— Ils n'ont qu'à venir. Il leur montrera.

L'homme quitta la pièce. Après une brève hésitation et un échange de regards vide de sens, nous lui emboîtâmes le pas.

Le flipper grâce auquel nous nous étions échappés de l'univers chaotique des jeux d'arcade appartenait à un hôtel en ruine, d'un style sobre évoquant les dernières années du XX^e siècle. Il dressait sa silhouette érodée au creux d'une cuvette aride entourée de formations rocheuses déchiquetées. D'après la position du soleil dans le ciel, j'estimai qu'il devait être neuf ou dix heures du matin. Nous nous trouvions donc à onze ou douze mille kilomètres à l'ouest de Sahara Beach, vraisemblablement dans un secteur du désert mexicain – ce que confirmait la présence du dissident.

Celui-ci nous entraîna sur une ancienne route crevassée qui montait entre les parois abruptes. Je ne tardai pas à transpirer abondamment. Malgré l'heure matinale, il faisait une chaleur étouffante. Quand nous arrivâmes au point le plus élevé de la route, étroit défilé ouvert à l'aide de dynamite, une bouffée d'air plus frais chargé d'iode nous submergea. J'inspirai profondément. Sous moi, presque à mes pieds, s'étendaient les eaux bleues d'un océan qui devait être le Pacifique.

— Ils se dépêchent ; il n'a pas que ça à faire.

La route descendait à présent, enchaînement saccadé de lacets et d'épingles à cheveux. Aux deux tiers de la pente, le dissident quitta le

ruban de bitume pour emprunter un sentier rocailleux à flanc de montagne, qui menait à un promontoire tourmenté planté au bord de l'océan. Une cabane de tôle ondulée le surmontait, construction déséquilibrée qu'on eût dit échappée d'un bidonville. Un manoir hanté eût été plus approprié.

Nous pénétrâmes dans la cabane. Les murs étaient couverts d'affiches délavées, de slogans tracés à la bombe à peinture, de drapeaux indépendantistes – une pyramide aztèque sur un fond rouge – et de clichés jaunis et craquelés représentant des groupes de militaires, paradant avec orgueil dans leurs uniformes flambant neufs ou errant, dépenaillés, dans des décors d'Apocalypse.

Avant – après songeai-je tristement

— Ils ont faim ?

— Un peu.

Le dissident ouvrit une cantine métallique de laquelle il tira une miche de pain bis et une boîte de corned-beef. Nous mangeâmes en silence, arrosant la nourriture trop sèche et trop salée d'une bière tiédasse à l'odeur de levure.

— Ils peuvent dormir maintenant.

— Vous ne nous avez toujours pas dit où nous étions, dit Sue – ses premiers mots depuis fort longtemps.

— Ils sauront plus tard. Ils ne sont pas à la minute ?

— Il a raison, dis-je. Dormons.

Je m'étendis sur un matelas poussiéreux et je fermai les yeux tandis que Sue s'allongeait à mes côtés, une moue boudeuse sur ses lèvres pincées. Le sommeil vint très vite. J'avais besoin de récupérer ; mon organisme était épuisé par la succession haletante des événements. Il me fallait me résigner, admettre que j'avais soixante-dix ans, un âge auquel l'action était tout à fait déconseillée – même avec l'assistance d'implants de survie.

Je rêvai, mais, cette fois-ci, c'était d'un véritable rêve qu'il s'agissait. Je rêvai de vieillards édentés et parkinsoniens chevrotant dans les couloirs gris d'un hospice aux allures de labyrinthe. Ils tendaient vers moi leurs doigts tremblants et leurs bras décharnés, me suppliant de venir les rejoindre, mais je passais sans m'arrêter, l'estomac noué, cherchant désespérément une sortie qui, peut-être, n'existait même pas.

Du moins, pas pour moi.

La souffrance m'éveilla.

— Elle a tenté de le tuer, dit le dissident.

Je m'assis avec peine. Un liquide tiède coulait le long de ma gorge et de ma poitrine. Je palpai la blessure qui s'ouvrait non loin de ma jugulaire. J'avais eu de la chance. Le dissident était intervenu juste à temps. Une seconde plus tard, et tous mes problèmes existentiels

auraient été résolus. De manière définitive.

Le vieil homme relâcha Sue et se pencha pour ramasser le couteau de table émoussé dont elle s'était servie pour essayer de m'égorger.

— C'est de sa faute. Quant il a vu les menottes, il aurait dû deviner qu'elle était dangereuse. C'est une criminelle ?

— Non. Une pauvre folle.

— Et où l'emmène-t-il comme ça ?

— Il ne sait pas. Vous avez un bandage ?

Il jeta le couteau dans l'évier et prit un linge dans le placard. Je l'appliquai sur ma blessure.

— Pourquoi as-tu fait ça ? demandai-je à Sue.

— Si tu meurs, je retournerai rue des Fleurs.

— Pour y être esclave.

— Tu ne peux plus dormir. Tu ne peux plus me tourner le dos. À la moindre occasion...

— Pas de chantage. Je ne te libérerai pas.

— Alors, je te tuerai.

Garcia agitait la main d'un air admiratif.

— Elle a du caractère. Il est sûr qu'il a fait le bon choix ?

— Vous ne comprenez pas. Je voudrais la guérir.

— *Loco...*, murmura-t-il. Les fous sont sacrés. Il ne doit pas lui faire de mal.

— Je n'en ai pas l'intention.

— Ramirez n'en avait pas l'intention non plus. Il voulait les calmer, les renvoyer chez eux. Ils ont refusé – alors, il les a massacrés !

— Qui était Ramirez ? m'enquis-je.

— Le gouverneur de la province. Il voulait les apaiser et il y serait peut-être parvenu. Il ne voulait pas de violence. Ce sont les Néopurs qui les ont tués. Mais Ramirez était leur main. Il n'a pu qu'obéir.

La vue du sang l'avait ramené des années en arrière, à ce jour où il avait vu couler celui de milliers d'hommes. Le genre de scène qu'on n'oublie pas. Il me parut soudain pitoyable et terriblement vulnérable.

— Y a-t-il eu beaucoup de survivants ? demandai-je.

— Quelques dizaines. (Il se leva et alla ouvrit la porte de la cabane.) Ils viennent ? Il va leur montrer où ils sont.

Des formes humaines étaient perchées dans des postures inconfortable sur d'énormes blocs de granit émergeant de l'océan. Ce n'étaient que des silhouettes hiératiques, semblables à des statues de cire, mais elles abritaient la vie malgré leur immobilité totale. Leurs regards glauques étaient tous dirigés vers l'ouest, vers le point où le soleil ne tarderait pas à s'abîmer dans l'eau éteale du Pacifique.

La terre s'achevait là, sur un cap entouré de brisants. Je fis un pas en direction des silhouettes figées. La main du dissident se posa sur mon bras pour me retenir.

- Il ne va pas plus loin.
- Nous sommes à la pointe sud de la Basse-Californie, non ?
- Il hocha la tête, ses rides creusées par l'amusement.
- Il n'est pas si stupide qu'il en a l'air.
- Ce sont les autres dissidents ?
- Oui.
- Que font-ils ici ?
- Ils attendent le soleil.

Sue émit une exclamation étouffée. Je ne pus empêcher un sourire narquois d'apparaître sur mes lèvres.

- Je vous ferai remarquer qu'ils regardent vers l'ouest...

Le dissident bomba son torse maigre. Les pans lacérés de son uniforme battaient ses cuisses dans le vent tiède.

- L'univers achève sa phase d'expansion. Il va bientôt se contracter à nouveau, et son histoire se déroulera à l'envers...

- Ils risquent d'attendre longtemps.
- Ils vivent dans cette attente. Il peut comprendre ça ?
- Mais il faudra des siècles pour...

- Le temps ne compte pas pour les Attentifs. (Le dissident ramassa le sac qu'il avait un instant posé à terre.) Ils viennent. Ils vont l'aider à les nourrir.

Une barque vermoulue reposait sur le sable d'une petite crique peu profonde. Le dissident la mit à l'eau et nous nous y entassâmes. Quelques coups de rame suffirent à nous amener au pied du bloc déchiqueté où se tenait le premier Attentif. Notre hôte escalada le piton rocheux avec une agilité étonnante pour un homme de son âge et nous cria de lui passer le sac. Je le lui jetai. Il m'aurait été difficile de le suivre sur son perchoir, alors que Sue n'attendait qu'une occasion pour obéir à son conditionnement.

Alimenter les Attentifs nécessitait une patience infinie. Une fois installée, en équilibre instable, auprès de l'un d'eux, leur nourrice dépenaillée devait lui ouvrir la bouche de force – s'il ne bâillait pas en permanence – afin de glisser dans l'œsophage un tuyau d'un faible diamètre, à l'extrémité duquel venait s'adapter un entonnoir, dans lequel le dissident versait un brouet verdâtre composé de fruits, de légumes et de mie de pain soigneusement broyés et étendus d'eau. Le tout prenait entre dix minutes et un quart d'heure. Les Attentifs étant au nombre d'une trentaine, notre hôte leur consacrait donc le plus clair de son temps.

- Pourquoi prendre soin d'eux ? lui demandai-je quand il fut redescendu du piton.

- Il faut bien les nourrir... Personne d'autre ne s'en occuperait et leur attente risque d'être longue. La sienne...

- Vous aussi, vous attendez le soleil ?

— Il attend, oui. Il était là bien avant la venue du premier d'entre eux, il sait ?

— Et que faisait-il là ? interrogeai-je en parodiant sa façon de parler.

— Il les attendait.

— Vous saviez qu'ils allaient venir ?

— Que *quelqu'un* allait venir, oui. Quelqu'un qu'il soignerait et nourrirait, qu'il essuierait et abreuverait...

— Et si vous veniez à disparaître ? coupa Sue.

Une lueur étrange fulgura dans les yeux du dissident.

— Il vivra tant qu'ils vivront. Jusqu'au lever du soleil.

— À l'ouest ?

— À l'ouest.

— Maintenant, ils doivent partir ou attendre, annonça le dissident quand la barque fut à nouveau tirée sur le sable.

— Pardon ? laissa échapper Sue.

Je n'accordai aucune attention aux paroles du Mexicain. Je n'avais d'yeux que pour cette vieille jeune femme que j'aimais. Son conditionnement faiblissait-il sous les coups de boutoir de la Perturbation ? Recouvrait-elle peu à peu son libre arbitre ? Hormis son attaque sournoise durant mon sommeil, elle n'avait eu aucune réaction agressive depuis notre voyage insensé à travers les jeux d'arcade.

La Perturbation endommageait sa personnalité de surface – de cela, j'étais certain. Mais je devais faire attention aux faux espoirs et aux pièges posés par les Néopurs. Sue ne s'était peut-être amadouée que pour mieux me surprendre et me jouer un mauvais tour... L'expression aurait pu me faire sourire, mais Sue avait déjà essayé de me tuer et il était à craindre qu'elle ne recommençât.

— La nuit est tombée, dit le dissident. Durant cette nuit, l'univers va peut-être commencer à se rétracter, ce qui mettra fin à l'attente. Mais seuls les Attentifs pourront voir le soleil se lever à l'ouest pour la première fois. Ils ont gagné ce droit par leurs souffrances et leurs espoirs déçus. S'ils ne partent pas, le vieil homme et la putain, ils doivent attendre, ils comprennent ?

— Nous partons, dis-je. Mais où aller ?

— Il y a un observatoire à une quinzaine de kilomètres d'ici. Ils pourront y emprunter un glisseur, il pense. Mais pourquoi ne veulent-ils pas attendre ? Ils ont des soucis, il le sent. Attendre serait une solution.

— Il faut faire face à ses ennuis, murmurai-je.

— Pour les éliminer, ajouta Sue.

Je frémis. Je savait parfaitement ce qu'elle entendait par là.

Nous fîmes une pause quand nous arrivâmes en vue de l'observatoire, dont la coupole érigée à flanc de montagne se dessinait, blanche, sur le fond étoilé de la nuit. Nous avions marché cinq heures d'affilée à travers la montagne, empruntant des sentiers où même une chèvre ou un bouquetin auraient été saisis par le vertige. Sue, exténuée, se laissa tomber à terre, me forçant à m'asseoir à ses côtés. Nous étions tous deux couverts d'une poussière grisâtre agglutinée par la sueur. Je notai qu'une de mes bottes commençait à bâiller. Les sandales néopures de Sue avaient bien moins souffert, mais sa robinforme portait de nombreux accrocs consécutifs à la traversée des bosquets d'épineux qui, de temps à autre, barraient le chemin.

— La température baisse, dis-je platement.

— Tu as vraiment besoin de toujours l'ouvrir ? C'est déjà assez pénible d'être obligée de te suivre !

Le conditionnement était toujours là. Plus fort que jamais. Sue s'était pourtant adoucie, ces derniers temps. Ce phénomène de fluctuation de sa personnalité commençait à me perturber. Je n'avais aucun moyen de savoir en compagnie de *qui* je me trouvais.

— J'ai besoin de te parler, soufflai-je.

Elle se redressa et me fixa avec colère. La souffrance monta en moi. J'aurais tant voulu lire un autre sentiment dans ses yeux changeants.

— Moi, je préfère que tu la fermes.

— Comme tu voudras.

Nous nous remîmes en marche un peu plus tard. Le sentier cheminait le long d'une arête rocheuse lacérée par l'érosion. Nous nous trouvions à l'endroit le plus vertigineux, où deux falaises à pic plongeaient vers les ténèbres de vallées encaissées, quand Sue tenta de se jeter dans le vide, m'entraînant à sa suite. Nous luttâmes enlacés sur la crête. Sue essayait désespérément de nous faire basculer dans l'abîme, mais je réussis finalement à l'assommer et, la chargeant sur mes épaules, je repartis vers l'observatoire.

Arrivé devant celui-ci, j'eus un moment d'hésitation. Mon signalement était-il parvenu dans cette contrée reculée ? La bâtisse ne comportait pas d'antenne tridi, mais il existait d'autres vecteurs pour l'information. Décidant que je n'avais de toute manière pas le choix, j'écrasai le bouton de la sonnette.

L'homme qui m'ouvrit était grand et mal bâti ; l'une de ses épaules, comme froissée, se repliait suivant un angle douloureux vers un cou porteur d'une large tache de vin. Un excentrique : une telle malformation pouvait être arrangée en quelques heures à peine.

— C'est bien la première fois que j'ai un visiteur, dit-il. Entrez, vous devez être épuisés.

S'il vit la menotte qui m'unissait à Sue, il n'en fit point la remarque.

Je le suivis jusqu'à une chambre claire et spacieuse où mon hôte me fit signe de déposer mon fardeau. Je m'exécutai, puis cherchai la clef des menottes – pour m'apercevoir que je l'avais égarée.

— Vous avez un laser ?

L'homme s'éclipsa, revint avec un petit instrument utilisé en micro-électronique. Je m'en servis pour couper la chaînette, sous le regard inquisiteur de mon hôte. Puis nous passâmes dans une pièce voisine qui tenait lieu de cuisine et de laboratoire ; casseroles et appareils compliqués y voisinaient dans le désordre le plus complet, parmi les reliefs de nourriture et les résidus d'expériences ratées. Je m'y sentis immédiatement en terrain connu. On eût dit l'antre d'un savant fou tel que l'imaginaient les auteurs des *pulps* des années 1930, cet âge d'or où l'on croyait possible de construire une fusée dans une arrière-cour pour mettre le cap sur la Lune.

— Un peu de café ?

J'acceptai. L'homme à l'épaule froissée s'empara d'un récipient, le rinça à grande eau et y jeta quelques pincées de poudre avant de le remplir et de le mettre sur le feu. Puis il vint s'asseoir en face de moi et demanda :

— Que faites-vous par ici ?

— Nous avons eu un... accident.

— De glisseur ?

— Notre moyen de transport, éludai-je, nous a abandonnés sur le littoral, près de ces gens qui attendent le soleil...

Un sourire se dessina sur le visage mal rasé de mon hôte.

— Alors, vous avez fait la connaissance de Garcia ? Drôle de type, hein ?

— Pas tant que ça.

— Vous trouvez ? Alors qu'il perd son temps à s'occuper de schizos qui, prétend-il, attendent que le soleil se lève à l'ouest ?

— Pourquoi pas ?

— Ne me dites pas que vous croyez à ces fariboles !

— J'ai renoncé à distinguer le possible de l'impossible. Vous ne vous êtes pas demandé pourquoi j'étais enchaîné à Sue ?

— Je n'osais vous poser la question. Vous l'avez enlevée ?

— En quelque sorte. C'est une condit.

— Une *quoi* ?

— On a divisé son esprit en lui posant une seconde personnalité qui domine son corps tandis que la première...

Je n'eus pas la force de poursuivre. La fatigue et la tension nerveuse accumulées avaient eu raison de ma résistance. Et, subitement, j'éprouvai le besoin de me confier à quelqu'un, à n'importe qui.

— J'ai traversé la Longue Nuit, repris-je, et j'ai vieilli au rythme

terrestre tandis que Sue gardait sa jeunesse. À mon retour, j'ai dû me battre pour la reprendre à ses souteneurs – et elle refuse de me reconnaître...

— Bizarre, en effet...

— Et ce n'est rien à côté du reste ! Mon esprit a traversé l'espace en compagnie d'un... *Gestalt* formé par les Doux-Dingues, un Matraqueur m'a téléporté à travers les *couches* de l'univers, un fouinain m'a parlé et tout a commencé à aller de travers... J'ai rencontré une fille frappée d'hyper-empathie, des gens qui dansaient à travers le temps, un salvoïde qui... Mais je ne vois pas pourquoi vous me croiriez !

L'homme se leva, massant d'un geste machinal son épaule déformée.

— Oh si, je vous crois, dit-il lentement, comme s'il se demandait si moi j'allais le croire. J'ai d'excellentes raisons de vous croire... Puisque vous avez été naute, vous devez posséder quelques connaissances en astronomie.

— Suffisamment pour distinguer un trou noir d'une géante rouge.

L'infirmier claqua des doigts, dit quelques mots en espagnol. La lumière baissa, tandis qu'une projection tridi représentant une portion du ciel se matérialisait au centre de la pièce. Je laissai échapper un soupir en identifiant le Bouvier.

— Vous savez quelle est cette constellation ? (Je hochai la tête.) Ne remarquez-vous rien ?

— Il manque certaines étoiles.

— Il s'agit pourtant d'une image directement dérivée du télescope.

— Vous voulez dire que les étoiles manquantes ont disparu ? Se sont éteintes ?

— Exactement.

Alors, ce que j'ai vu lors de mon trip avec les Doux-Dingues était réel... Les étoiles s'éteignent. Une à une. À cause de la Perturbation ?

Puis-je faire confiance à cet homme ? Il faut que quelqu'un sache, tout de même. Si je venais à disparaître.

Je me levai pour aller me placer au centre de la projection. Je tendis le bras ; Arcturus semblait désormais posée sur la paume de ma main. Je repliai les doigts, dissimulant l'éclat orangé de l'étoile géante.

— Comme ceci ? Je connais l'origine de ce phénomène.

— Vous avez bien de la chance, ironisa mon hôte.

— Le soleil ne m'a pas tapé sur la tête. Je dis la vérité.

— Eh bien, allez-y, expliquez-moi...

Je dépliai mes doigts. Ma main était vide.

Et le passé revint à la charge.

Il y avait une particularité que j'ignorais, un détail qui n'était pas signalé dans mon contrat de pilote. Pour les Néopurs, le sexe était quelque

chose de sale, de répugnant, peut-être en raison du plaisir qu'il pouvait procurer. La seule jouissance qui fût tolérée était celle qui accompagnait la conception. En cela, le Néo-Puritanisme rejoignait une vieille religion oubliée – le catholicisme.

Bien que la durée subjective d'un voyage interstellaire ne dépassât jamais quatre ou cinq mois pour les pilotes, V.O.P.E.H. considérait que cette longue solitude les rendait vulnérables à certaines tentations. On leur posait donc à l'aube de leur départ un genre de verrou mental, analogue à celui qui empêchait Manuel de porter atteinte au Néo-Puritanisme. Et l'on évitait bien entendu de les prévenir.

Ce blocage rendait les nautes incapables de se masturber. Ils ne pouvaient toucher leur sexe que pour uriner ou se laver. Dans de telles conditions, la plus petite érection, la moindre poussée de désir devenait une véritable souffrance.

En général – je l'avais appris depuis –, cette situation était relativement bien acceptée. Il ne s'agissait que d'un mauvais moment à passer. Arrivé à destination ou de retour sur Terre, un pilote trouvait une femme compatissante qui acceptait de l'épouser pour la durée de son séjour et de lui donner ce plaisir qu'on l'empêchait de se procurer par lui-même. Les nautes se mariaient à chaque escale, avant la libération des mœurs consécutive à la victoire expansive.

Une nouvelle fois, mon cas avait été différent. Ce mois que j'aurais dû passer dans l'espace s'était transformé en quarante-huit années – près d'un demi-siècle de privation. Et la banque de données clandestine du Niagara recelait des dizaines, des centaines de films érotiques ou pornographiques...

À mon arrivée sur la Planète de Montgomery, j'étais fou, bien plus que je ne le suis aujourd'hui. J'étais un malade mental, un psychopathe – dangereux, de surcroît.

J'avais accompli des manœuvres d'approche et satellisé le vaisseau autour de la petite planète bleue. Une navette était venue s'accoler à l'un des sas. Trois hommes étaient montés à bord. Parmi eux se trouvait un Néopur. À sa vue, j'avais eu une crise de démence. Saisissant une barre de métal, j'avais entrepris de lui broyer les os après lui avoir fendu le crâne. La rage écarlate de la folie haineuse brûlait en moi comme une nova.

Ses compagnons m'avaient maîtrisé, assommé et ligoté. Trop tard. Le Néopur n'avait pas survécu. Sur Terre, un tel crime aurait été puni de la peine de mort immédiate, sans jugement. Mais nous nous trouvions à vingt-trois années de lumière du système solaire, et l'auteur de ce crime était un naute, le seul homme à pouvoir ramener le Niagara vers la Terre à travers la Longue Nuit. Sans compter que le gouvernement local éprouvait certaines sympathies pour le M.L.C. et que j'étais l'homme qui avait sauvé des milliards de méga-octets de culture. On avait donc décidé de me soigner.

Je m'étais retrouvé dans un hôpital psychiatrique bâti sur une petite île

corallienne, à quelques centaines de kilomètres de l'archipel principal de la planète. Je ne me souviens pas des deux premiers mois, que j'ai passés dans un état de crise perpétuelle. Malgré les neuroleptiques, j'agressais à la moindre occasion les infirmiers, les médecins et même les visiteurs venus me féliciter pour mon acte « héroïque ».

Puis, peu à peu, les traitements avaient commencé à faire effet. Je pense aujourd'hui que la Perturbation a quelque peu aidé à ma guérison, mais je n'en ai aucune preuve concrète. Tout ce que je sais, c'est que ce feu qui me dévorait de l'intérieur s'est progressivement apaisé – sans jamais réussir à s'éteindre, toutefois.

Un jour, mon médecin traitant m'a tendu un petit objet d'une matière noire, lisse et tiède. Le frotteglisse. Cet instrument thérapeutique d'un genre nouveau avait été réalisé avec l'aide d'un psychiatre d'Octaël. Les Octans étaient un peuple humanoïde à l'équilibre mental instable ; près de la moitié de leur population souffrait, à des degrés divers, de troubles psychiques. Quand le psychiatre en question avait appris mon existence, il s'était de lui-même proposé pour tenter de me guérir. Je crois qu'il songeait depuis longtemps à expérimenter sur un Terrien les techniques éprouvées chez les Octans.

Les médecins chargés de mon cas – qu'ils jugeaient désespéré – lui avaient donné le feu vert et il avait façonné le frotteglisse. Dès que mes doigts s'étaient refermés sur le petit gadget, j'avais senti qu'il était fait pour moi. Rien que pour moi.

En une semaine, j'étais guéri – ou presque. Quand je sentais la colère ou la tristesse monter en moi, je m'emparais du frotteglisse et quelques mouvements du pouce ou de l'index provoquaient la sécrétion de substances bien plus apaisantes que les tranquillisants. L'utilisation du gadget rétablissait en effet l'équilibre chimique de l'organisme en fonction de la maladie mentale dont j'étais affligé.

On m'avait libéré la semaine suivante. Il me restait deux mois avant le départ ; on m'avait conseillé de les employer à me détendre. Mais comment faire, alors que vingt-quatre ans de solitude m'attendaient dans les ténèbres glacées de la Longue Nuit ? Sans le frotteglisse, j'aurais irrémédiablement basculé dans la folie. Lui seul m'avait permis de tenir le coup.

Quand j'avais consulté la banque de données clandestine, une fois en route vers la Terre, j'avais constaté qu'on en avait supprimé tous les films mettant l'accent sur le sexe. Pour atténuer ma frustration sexuelle ? On aurait mieux fait de me fournir une compagne.

Mais aucune femme n'aurait accepté de passer un quart de siècle enfermée dans les quelques centaines de mètres carrés du poste de pilotage. Et même s'il s'en était trouvé une, je n'en aurais pas voulu.

J'avais une compagne. Une compagnie intérieure qui se nommait Sue. Aucune femme n'aurait pu la remplacer. Je me frustrais moi-même, en quelque sorte, peut-être pour me punir... Mais cette frustration était moins

pénible que celle que j'éprouvais durant le voyage aller.

Car Sue était au bout de la nuit, au bout de la Longue Nuit. Je l'espérais, je le sentais, je le savais...

Sue attendait, par-delà les décennies et les années de lumière. Mais elle attendait rue des Fleurs le retour d'un autre que moi.

Quand je m'arrachai à mes souvenirs, l'infirmier était penché sur moi et me secouait doucement.

— Vous êtes tombé comme une masse. Que s'est-il passé ? demanda-t-il.

J'ouvris la bouche pour lui répondre et, pour la première fois, je racontai mon histoire sans en omettre le moindre détail. Je parlai de la panne du *délangevinisateur* et du blocage relatif à la masturbation, de ma terreur lorsque j'avais découvert que j'étais condamné à plus de vingt ans de solitude et de ces crises de démence qui s'étaient emparées de moi. Je décrivis en détail les multiples traitements psychiatriques qu'on m'avait fait subir. Et tandis que mon récit avançait, il me semblait qu'une force nouvelle coulait dans mes veines fragiles.

J'avais cessé d'avoir peur.

J'en étais arrivé à ma rencontre avec le salvoïde en fuite⁴ lorsque l'astronome, dont le nom était Peter, ouvrit un placard et en tira un flacon dont l'étiquette portait une tête de mort. Il rinça rapidement deux verres, sans cesser de m'écouter, et y versa un doigt de liquide violacé.

Je m'interrompis pour lui demander de quoi il s'agissait.

— Un poison de première qualité, ironisa-t-il. Fabrication personnelle. Cinquante degrés d'alcool, quelques miligrammes d'un euphorisant de synthèse, une dose raisonnable de $\Delta 9$ **Tétrahydrocannabinol** et une quantité importante d'un puissant reconstituant du foie. Vous pouvez en boire autant que votre organisme le supportera, vous n'aurez pas la gueule de bois.

— Belle invention, estimai-je.

Je trempai mes lèvres dans le liquide, dont la couleur me rebutait quelque peu. Outre la brûlure de l'alcool, j'éprouvai une brève sensation de fraîcheur tandis qu'un arrière-goût délicieux imprégnait mes papilles.

— Et cette merveille a un nom ? demandai-je en tendant mon verre vide.

— Je l'ai appelée *Purple Haze*.

— Comme cette chanson de Jimi Hendrix ?

— Vous connaissez Hendrix ?

— Je vous l'ai dit, j'avais à ma disposition l'une des banques de données les plus complètes en ce qui concerne l'ère pré-néopure.

Peter en était à son troisième verre et s'en servait déjà un quatrième. Il paraissait surexcité.

— Quand je suis arrivé ici, il y a une dizaine d'années, l'observatoire n'avait pas été occupé depuis un siècle. Il y avait un de ces f-f-foutoirs ! J'ai dû passer deux mois à tout mettre en ordre. Dans un genre de placard, j'ai trouvé des livres, des cassettes et des bandes vidéo. Les livres étaient en loques, les cassettes et les bandes magnétiques pour la plupart démagnétisées... Il n'y avait au total que trois ou quatre m-m-morceaux d-d-d'audibles. *Purple Haze* était de ceux-là. Mais ne vous arrêtez pas, votre histoire me passionne.

— Parler donne soif...

Peter eut un rire strident. Il était déjà bien éméché.

— Vous reprendrez bien une larme de ce breuvage divin ? me proposa-t-il.

— Avec plaisir. Mais, dites-moi, ça met longtemps à faire effet ? Je ne sens que l'alcool pour le moment.

— M-m-moi aussi..., répondit-il en me servant. C'est bizarre. En temps normal, au bout de deux verres...

Je tressaillis. Un détail oublié venait de remonter à la surface de ma mémoire.

— J'ai une explication, déclarai-je. La même que pour tout le reste, d'ailleurs...

Puisque l'opium n'avait plus d'effet, pourquoi ne pas admettre qu'il en était de même pour les drogues entrant dans la composition du *Purple Haze* ? Je repris mon récit là où je l'avais interrompu.

— Extraordinaire, commenta l'astronome lorsque je me tus. Dire que vous déteniez la clef de tout ceci et que vous l'aviez jusqu'ici gardée pour vous...

— Je n'ai guère eu l'occasion de partager mes réflexions, je vous l'ai expliqué. Et, d'ailleurs, qui m'aurait cru ?

L'infirmier alla préparer deux tasses de café.

— Je vous crois. L'arrivée de cette... Perturbation est bien pratique pour un esprit scientifique, car elle permet de fournir une explication unique à tous les récents phénomènes irrationnels. Y compris ces nefs étrangères qui défilent au large du système solaire... Mais vous n'avez pas été assez loin, vous n'avez pas tiré les conclusions finales.

— Je serais heureux de les entendre.

L'astronome revint et posa les tasses sur la table, avant de déclarer :

— La Perturbation remet en question la plupart des théories scientifiques admises de nos jours – Rationalité, Relativité... Mais son existence implique d'autres prolongements logiques. Je suis persuadé qu'en fait, la Perturbation a, de tout temps, modifié la trame universelle ! Cette hypothèse peut vous paraître bien audacieuse, mais

il est possible que la Terre – que chaque planète – ait été un jour au centre de l'univers, et qu'elle ait été plate. Il est d'ailleurs possible que *toutes* les conceptions de l'univers aient été exactes, à un moment ou à un autre – mais plus vraisemblablement quand on les a formulées...

— Je ne vois pas pourquoi...

— Réfléchissez ! Que nous apporte la Perturbation ?

— Un changement.

— Et dans quelle direction se produit-il ?

— Vers un progrès, apparemment.

— Bien mieux ! Jusqu'à son arrivée, nous vivions dans un monde gris et rationnel, dont nous connaissions les limites. Il n'y avait plus de place pour une certaine qualité de rêve dont l'homme a besoin – celle que véhiculait la fiction...

— *La Science-fiction* ?

— Étonnant que vous connaissiez ce genre littéraire. Il est vrai que vous devez être un expert en matière d'art pré-néopur. Non, je voulais parler de la fiction au sens large. Littérature, cinéma, théâtre... Les Néopurs, au fond, n'ont fait qu'achever le travail, bien aidés par le *Zeitgeist* – l'esprit du temps. Ceci dit, la Science-fiction a été une de leurs premières victimes. Il était devenu impossible de croire, même avec la meilleure volonté du monde, aux pouvoirs parapsychiques, au vol P.V.Q.L. ou au transfert instantané... L'homme – comme toutes les autres races évoluées possédant une Sphère d'Influence – connaissait les limites de la science, les frontières des possibilités.

« En résultat, le monde est subitement devenu clos, limité, étriqué ! Et les Néopurs ont accentué cet état de fait en imposant leur Morale exigeante. Détruire l'art, de plus, donnait plus d'importance à la réalité car l'art est avant tout fiction. Aussi quand les Expansifs ont pris le pouvoir, il s'est produit une – petite – révolution dans les mentalités. Les gens ont retrouvé le goût du délire et de la liberté, que leurs ancêtres avaient perdu un siècle et demi plus tôt. Mais, au lieu de se tourner vers l'avenir, il se sont réfugiés dans le passé, *Ils ont essayé de recréer une époque où le rêve existait encore* ! Et ils ont échoué, vous l'avez constaté, parce que la Rationalité était passée par là et qu'elle avait tué ce rêve. La libération demeurerait superficielle ; en profondeur, nul ne pouvait être réellement sincère...

— Je ne vois pas où vous voulez en venir.

— J'y arrive. Un phénomène identique s'est produit à l'époque de Galilée et de Copernic. Le monde était figé par la mentalité chrétienne. Et des gens sont arrivés, qui ont dit : « Non, ce n'est pas comme ça, c'est autrement, vous vous trompez tous... » Ce faisant, ils ont repoussé les frontières du possible, ils ont étendu l'univers qui, dès lors, devenait infini. Puis Einstein est arrivé. En découvrant la courbure de l'univers, il n'a fait que refermer celui-ci. Einstein était un

grand adversaire de la physique quantique, vous savez ? Tout comme Wertheimer, d'ailleurs, qui s'est contenté d'achever le travail avec sa théorie de la Rationalité.

« Dès lors, l'homme se retrouvait confronté à une situation analogue à celle du Moyen Age chrétien : un monde limité, qui ne pouvait apporter que des surprises limitées. Mais il continuait malgré tout à *essayer* de rêver d'un monde infini, où tout était encore possible...

— Vous voulez dire que l'homme a *créé* la Perturbation ?

— Vous me comprenez mal. La Perturbation a touché d'autres mondes avant la Terre. Des mondes qui avaient vécu des histoires similaires. Ces gens de Glo-Hezink... Sans doute ont-ils péri. Mais c'est la part irrationnelle de leur esprit qui les a tués. Ils ont « appelé » la Perturbation et elle a répondu à leur appel.

— Nous aussi, dans ce cas, nous l'avons appelée. Et, pourtant, elle a toujours été ! Elle n'a pas surgi du néant sur notre demande...

— La causalité est elle aussi bouleversée, qu'est-ce que vous croyez ? Cause, effet... Peut-être tous les peuples de l'univers ont-ils suivi le même chemin – de la matière indifférenciée vers l'unification de la race sous l'égide du *Gestalt*... Peut-être l'évolution est-elle partout identique, car causée par la Perturbation – et peut-être cause-t-elle la Perturbation. À moins que ce genre de relation ne doive être carrément supprimé !

— Ce que vous voulez dire...

— ... C'est que nous ne sommes pas en train d'affronter la Perturbation, mais de traverser, de subir l'un de ses « points forts ». Elle est partout, elle y a toujours été. La Perturbation n'est pas un phénomène ponctuel, comme un *tsunami* ou un tremblement de terre, mais une loi d'évolution de l'Univers.

— Sh'ressch disait que son peuple, comme celui de Glo-Hezink, en était à peu près au même stade que la Terre quand se sont produits les premiers phénomènes irrationnels...

— L'évolution serait donc linéaire ? Géographiquement linéaire ? Pourquoi pas ? Dans ce cas de figure, la vie – puis l'intelligence – apparaissent en avant de la Perturbation... Et chaque fois que se présente une impasse se produit un changement.

— La Terre s'est mise à tourner parce que Galilée le *voulait* ?

— Peut-être oui. Ou peut-être non. Comment savoir ?

— Et que va-t-il arriver, désormais ?

— Le fouinain avait raison. La Perturbation n'est pas la mort. Elle ouvre de nouveaux horizons et dilate démesurément l'Univers... Elle est, en fait, l'évolution – mais à un stade si élevé qu'il nous échappe.

Une tornade hurlante jaillit soudain dans la pièce, brandissant le tube bosselé d'une vieille lunette optique. Je levai le bras pour me

protéger. L'arme improvisée heurta mollement mon poignet, comme si Sue, prise d'un subit remords, avait retenu son bras à la dernière seconde. Je repoussai ma chaise en arrière et esquivai le second coup.

L'astronome n'avait pas encore réalisé ce qui se passait.

La lunette rebondit contre le rebord de la table et sauta des mains de Sue. Je plongeai en avant et refermai mes bras sur elle, essayant de la maîtriser. Ses yeux étaient révoltés et un filet de bave sanglante coulait le long de sa mâchoire. L'astronome, réagissant enfin, l'assomma d'un coup sec derrière la nuque. Elle tomba à genoux, le visage dans les mains, sanglotant dans sa demi-inconscience.

Peter se rua vers un placard, en tira un injecteur à distance dans lequel il glissa fébrilement une cartouche avant d'ajuster Sue. Le jet de liquide sous pression pénétra sous la peau, se fraya un chemin à travers les muscles et se mêla au réseau sanguin. Sue perdit totalement connaissance.

— La personnalité de surface n'a pas supporté l'idée d'être anéantie, dis-je. Il est temps que nous allions à Paris. Sinon, elle finira par me tuer.

Peter avait recouvré son calme. Il se versa un grand verre de *Purple Haze* avant de me répondre :

— Je prépare le glisseur. L'aéroport...

— Nous prendrons le R.E.M. à Mexico. L'Office doit surveiller les aéroports, mais il lui est impossible de couvrir le Réseau dans son ensemble. Avec un peu de chance, nous passerons entre les mailles du filet.

— Mais il n'y a aucune ligne qui conduise en Europe depuis Mexico !

— On vient de rouvrir la ligne Kappa. Nous serons à Gibraltar en une heure à peine.

— Je l'espère pour vous.

Le long convoi annelé du R.E.M. nous déposa vers dix-sept heures à la station de Gibraltar. Noyés dans le flot des voyageurs, nous nous dirigeâmes vers la sortie. Sue me suivait désormais avec une docilité exemplaire ; une minuscule pastille hypnotique collée au creux de son coude entretenait sa personnalité de surface dans une hébétude permanente. J'étais désolé d'avoir eu recours à un moyen aussi barbare, mais je n'avais pas le choix. C'était ça ou risquer d'être dénoncé ou tué à chaque instant.

Tout aurait pu bien se passer sans l'un de mes collègues, un pilote comme moi, qui avait gobé le baratin de l'Office et me prenait pour un authentique criminel. Tout aurait pu très mal se passer s'il avait couru avertir la police. Il préféra tenter de me maîtriser, peut-être parce qu'il espérait pouvoir raconter à ses lointains descendants Comment il était

venu à bout de Kerl, le naute fou aux mains tachées de sang.

Il se planta devant moi, cet imbécile, me menaçant d'un gros revolver thermique. Les nautes formés durant les vingt dernières années se prenaient pour de vrais durs. Il est vrai que les examens qu'on leur faisait passer n'avaient rien à voir avec ceux que j'avais réussis.

— Tu lâches cette fille et tu me suis, dit ce jeune blanc-bec d'une voix qui se voulait ferme et volontaire.

— Je ne lâche ni ne suis personne, répliquai-je.

— Alors, je vais te tuer.

Je haussai les épaules et continuai mon chemin. Il ne tirerait pas, j'en étais certain. L'insigne épinglé sur sa combinaison était celui du *Ludion*, un moyen-courrier de douze millions de tonnes qui effectuait la liaison Terre-Sirius, mais j'aurais juré que ce gosse n'avait jamais quitté le système solaire.

— Stop !

J'obéis à regret. Je ne pouvais courir le risque de me faire tirer dans le dos par un jeune coq trop impulsif. Il ne me restait qu'à le mettre hors de combat. Je me retournai. Il me braquait toujours. Sa main tremblait vaguement, ce qui ne me rassura pas. Ce sont toujours les nerveux qui commettent des bavures.

— Jeune homme, vous m'emmerdez.

— Ta gueule !

— Et je ne vous permets pas de me tutoyer. Vous êtes un bleu et moi un vétéran. Vous me devez le respect.

Il ricana.

— Respect – tu parles ! Après ce que t'as fait...

Je plongeai dans ses jambes. Le rayon ardent ne m'effleura même pas. Posément, sans haine, je frappai le gosse au creux du ventre et, me redressant, je l'assommaï d'un coup de tête. Sue avait assisté à la scène, indifférente. La drogue agissait toujours.

La scène avait eu quelques témoins éloignés qui n'osèrent pas intervenir. Prenant la main de Sue, je m'élançai vers la sortie. À peine avions-nous atteint les limites de la grande esplanade plantée d'arbres qui recouvrait la gare qu'une vingtaine de miliciens androïdes de l'Office jaillirent des profondeurs, fusil au poing. L'inconscience du blanc-bec avait été d'une brièveté rare. Je me promis de frapper plus fort, la prochaine fois.

Il n'était plus question de prendre le train, comme j'avais prévu de faire. Dommage... La gare était à quelques centaines de mètres à peine.

J'avisai un très long magnétotrain de marchandises qui semblait prêt à partir. Et si nous *brûlions le dur* ? songeai-je soudain. Nul ne songerait à fouiller ce genre de convoi. Certes, je ne connaissais pas la

destination de celui-ci, mais il y avait gros à parier qu'il remontait vers la France. De plus, la porte coulissante d'un wagon était restée ouverte, tentatrice...

En quelques enjambées, je franchis les voies qui me séparaient du wagon en question. Sue trébucha sur un rail et s'écorcha les genoux, mais elle n'émit aucune plainte. Je l'aidai à monter dans le cylindre de métal, m'y hissai à mon tour et refermai la porte. Si personne ne nous avait vus monter à bord, nous étions pour le moment en sécurité.

— Eh bien, bonnes gens, comme disait la constante : on se planque ? gouailla quelqu'un dans les ténèbres.

Je n'avais pas besoin d'allumer la lumière pour savoir que nous venions de rencontrer un salvoïde en fuite.

4 C.f. *La mémoire des pierres*, *op. cit.*

CHAPITRE VII

Pour les salvoïdes, tout était simple, au fond. Un serpent ne pouvait désigner qu'une ceinture, un condescendant un imbécile dans un ascenseur en route vers le rez-de-chaussée, et une poubelle une jolie femelle de parasite. Clones d'un humoriste légendaire des dernières années XX^e siècle, tous possédaient le même esprit tordu et la même conception de l'humour, qui devait bien plus à *l'Almanach Vermot* ou à Pierre Dac qu'à Molière ou Courteline.

Celui que nous venions de rencontrer n'échappait pas à la règle. Barbu blond vêtu de bleu, il s'exprimait essentiellement à l'aide de calembours plus qu'approximatifs, dont je ne comprenais pas la moitié. Par recoupements, je réussis pourtant à reconstituer son histoire, tandis que le magnétoTRAIN filait vers le nord à plus de trois cents kilomètres à l'heure.

Comme cet autre salvoïde avec qui j'avais fui Paris, quelques jours auparavant, notre compagnon avait décidé de ne pas retourner à l'Agence de Location des Salvoïdes. Loué pour une réception distinguée donnée par un haut fonctionnaire de Gibraltar, il était arrivé de Paris la veille au soir, encadré par quatre gardes du corps qui avaient pour charge de le surveiller. Une tâche épuisante : ils devaient, d'une part, s'assurer qu'il ne chercherait pas à s'échapper et, d'autre part, lui rappeler la conduite à tenir.

Le comportement des salvoïdes s'était en effet dangereusement dégradé ces derniers temps. Ils refusaient désormais leur statut de biens mobiliers et revendiquaient le droit de mener leur vie comme ils l'entendaient. Ils n'allaient pas jusqu'à se révolter ouvertement – ce n'était pas dans leur caractère – mais ils s'étaient subitement découvert un fort penchant pour le terrorisme intellectuel. L'un d'eux était resté une soirée entière sans ouvrir la bouche, sauf pour roter après chaque gorgée de bière ; un autre avait répété plus de mille fois de suite le nombre 1825 sans donner la moindre explication, ni d'ailleurs prononcer d'autre mot.

Ces incidents avaient bien entendu entraîné une forte baisse de la

demande. Si les salvoïdes cessaient d'être drôles, à quoi bon se ruiner pour en louer un ?

Mais ce qui inquiétait encore plus Victor Maguet, le propriétaire de l'A.L.S., c'était la disparition d'une trentaine de clones en moins de trois semaines. Ils n'étaient pas rentrés à l'heure fixée et n'avaient pas donné signe de vie depuis. Une action préméditée et concertée ? Notre compagnon nous assura qu'il n'en était rien. Les salvoïdes n'avaient *jamais* l'occasion de communiquer entre eux. Il se trouvait simplement qu'ils avaient éprouvé le même désir de liberté au même moment. À n'en pas douter, la Perturbation faisait encore des siennes.

— Mais si vous ne pouvez pas discuter, comment es-tu au courant de la fuite de tes frères ? demandai-je.

— Maguet m'a convoqué avant de m'envoyer à Gibraltar. Il avait hésité à le faire, mais on lui proposait une somme trop importante pour qu'il lui fût possible de refuser. Les affaires vont mal pour lui. Et ça ne pourra qu'empirer...

Maguet était apparemment un individu sans scrupule, que seul l'argent motivait. Un néo-capitaliste, comme on disait parfois, qui devait sa fortune aux clones barbus bien qu'il fût résolument imperméable aux perpétuelles déformations qu'ils infligeaient au langage. En fait, il détestait l'humour et méprisait profondément les salvoïdes, qu'il considérait comme de simples attractions décadentes.

Tout avait commencé peu de temps après la victoire expansive, lors de la grande redécouverte de la culture perdue. Maguet fouillait les ruines d'une petite ville de la grande banlieue parisienne, à la recherche d'artefacts monnayables – livres, disques, peintures –, quand il avait découvert les restes d'un laboratoire abandonné. Son compagnon, un intellectuel désargenté dont la culture constituait l'unique centre d'intérêt, avait parcouru les nombreuses notes classées dans une pile de chemises défraîchies. C'était à lui que revenait le mérite d'avoir identifié les cellules conservées sous vide et les enregistrements mémoriels du salvoïde originel. Et c'était lui, également, qui avait fabriqué de toutes pièces les couveuses destinées à assurer la croissance des clones et remis en état de marche l'appareil permettant de leur injecter la mémoire de leur modèle.

Quand tout avait été au point, Maguet avait fait disparaître discrètement ce gêneur avant de fonder l'A.L.S.

Durant quinze ans, tout avait marché à merveille. Les salvoïdes étaient devenus la coqueluche de la Nouvelle Bourgeoisie et leur popularité n'avait cessé de croître, malgré quelques grincements de dents. Certes, au début, Maguet avait commis quelques erreurs. Il avait notamment très vite compris que mettre plusieurs barbus en présence avait toutes les chances de provoquer des catastrophes. Il y avait eu des crises de nerfs, des cas de folie spontanée, des dépressions

nerveuses en série et même quelques suicides lors de soirées où trois ou quatre salvoïdes s'étaient livrés à l'un de ces duels verbaux dont ils avaient le secret. Les gens n'avaient plus l'habitude de rire et l'humour dévastateur des clones ne semblait pas connaître de limites.

Puis les salvoïdes avaient commencé à fuir et Maguet avait réalisé qu'il ne pourrait les exploiter plus longtemps sans d'importantes mesures de sécurité. Il avait donc convoqué notre compagnon avant de l'envoyer à Gibraltar. Leur dialogue, tel qu'il me fut raconté par le barbu hilare, est un véritable modèle du genre...

— Où sont tes frères ? avait tout d'abord demandé Maguet.

— Ailleurs.

— Tu savais qu'ils allaient partir.

— Non.

— Tu mens !

— Ils ne m'ont rien dit. Rien de neuf non plus.

— Épargne-moi ce genre de réplique ! Ce n'est pas drôle.

— D'applique.

— Pardon ?

— A, préfixe privatif...

— C'est bon, je connais.

— Vous avez un frère jumeau ? Ben oui, co, préfixe...

— Tu songes à fuir toi aussi, avoue-le !

— Encore eût-il fallu que je me fusse voué.

— A, préfixe privatif ? Je sais.

— Vous pourriez dire je gis...

— Et pourquoi pas je vais ?

Maguet s'était mordu les lèvres. Il venait, sans s'en rendre compte, d'entrer dans le jeu du salvoïde. Une erreur à ne pas commettre, sous peine d'y laisser le peu de nerfs qui lui restaient.

— C'est une hypothèse intéressante..., avait commenté le salvoïde. Plusieurs téressantes, même...

(J'admirais l'allitération. Dès qu'un mot commençait par *in* ou *im*, les affreux barbus considéraient qu'il s'agissait de l'article *un* placé devant un mot pour la plupart du temps inventé. Si j'ai bonne mémoire, le calembour de référence, positivement abominable, était quelque chose du genre « imperméable vaut mieux que deux tu l'auras », mais je n'en garantis pas l'authenticité.)

— Cesse de jouer, avait repris Maguet. Si tes frères font des conneries, l'Agence ne s'en remettra pas. Et sais-tu ce qui arrivera ? On vous grillera tous dans un incinérateur !

— On ne tue pas des hommes comme ça.

— Vous n'êtes que des clones.

— Nous sommes humains et nous le prouverons.

— Des clones ? Non : des clowns !

— Le rire est le propre de l'homme, dit sentencieusement le barbu. Et l'avidité en est le sale...

Arrivé à ce stade de son récit, le salvoïde eut un ricanement satisfait avant d'embrayer sur la soirée de la veille, qu'il avait littéralement laminée en quelques minutes. Tout d'abord, il s'était assis dans un coin et avait entrepris de vider une bouteille de calva. Puis, lorsque les invités avaient critiqué cette attitude négative de la part d'une attraction, il s'était subitement déchaîné, débitant des chapelets de jeux de mots en une montée apocalyptique. (Je n'en retranscrirai aucun, tant ils étaient mauvais.) Très vite, le fou rire était devenu général. Mais le salvoïde ne s'était pas arrêté en si bon chemin. Sans laisser aux invités une seule seconde de répit, il avait enchaîné sur la fameuse histoire du souprolo...

Ç'avait été le coup de grâce. Ce récit inepte et dépourvu de tout intérêt avait provoqué une hilarité impossible à endiguer, dont même ses gardes du corps étaient victimes. Le salvoïde brodait autour de la trame bêtifiante, multipliant digressions et calembours tirés par les cheveux. Comme il ne cessait de boire, ses propos n'avaient pas tardé à devenir inintelligibles, discours désarticulé d'ivrogne, mais nul n'avait semblé s'en rendre compte. Les rires cascadaient, hystériques et suraigus.

Une vieil homme avait soudain porté les mains à sa poitrine avant de tomber, le visage violacé. Nul ne lui avait accordé la moindre attention. Tous étaient subjugués par le salvoïde qui commençait à se prendre pour une sirène des temps modernes.

D'autres invités avaient perdu connaissance, haletants, les muscles abdominaux contractés en un spasme douloureux. L'organisateur de la soirée avait alors voulu intervenir, cherchant à contenir les soubresauts spasmodiques de ses zygomatiques. Le salvoïde l'avait dévisagé et s'était tu. Les rires avaient cessé. Le silence retrouvé avait brutalement fait réaliser aux invités la stupidité sans égale de l'histoire contée par le barbu. Tous avaient désormais honte d'avoir tant ri.

— Savez-vous pourquoi on donne de l'ail aux moutons ? avait lancé le salvoïde.

— Tais-toi ! avait hurlé le fonctionnaire en se ruant sur lui, le poing levé.

— Pour qu'ils aient l'haleine fraîche, parbleu ! La laine...

L'organisateur s'était figé. Le salvoïde, tombé à quatre pattes, s'était approché de lui pour se frotter en bêlant contre ses jambes nues. Il pouvait sentir la réalité se déformer autour de lui. Une énergie inconnue avait envahi ses neurones. Pour les invités, il était devenu un gros mouton blond à la laine fraîche et délicieuse au toucher.

Il avait alors craché la gousse d'ail qui avait explosé, répandant un nuage de protoxyde d'azote. Les rires avaient repris, plus hystériques

encore. Le salvoïde en avait profité pour s'éclipser, plantant là ses cerbères hilares.

— Je ne comprends pas, dis-je. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de gousse d'ail ?

Le salvoïde hésita. Je crois qu'il devait lutter contre sa nature profonde pour me répondre sans calembour.

— Ben, c'est simple..., finit-il par murmurer. Faut croire qu'on est devenus hallucinogènes.

Je frémis à la pensée de ce que pourrait donner la matérialisation de certains jeux de mots. Cette nouvelle faculté que la Perturbation octroyait aux salvoïdes les rendait infiniment dangereux. J'imaginai une horde de gros moutons blonds déferlant dans les rues de Paris, balayant tout sur leur passage à l'aide de mots détournés et pervertis. Rien ne leur résisterait s'ils décidaient de passer à l'attaque. Et la façon dont le salvoïde m'avait décrit Maguet me laissait deviner qu'ils ne tarderaient plus. Près de cinq cents des leurs étaient encore couchés dans leurs hibernacles, à la merci du propriétaire de l'A.L.S. Le moment était venu de les libérer.

— D'accord, dis-je. Vous êtes hallucinogènes. Pour quoi pas, après tout ? Tant de choses sont en train de changer... Tu sais où s'arrête ce train ?

— À Lorient. Ensuite, j'irai à pied.

— Et où iras-tu ?

— Ailleurs.

Yeurs, charmant petit village oublié quelque part au cœur de la Bretagne, dans une région désertée suite à l'emballlement du surgénérateur de Plougastel-Daoulas, n'avait pas toujours porté ce nom, qui lui avait été donné par ses nouveaux habitants. Ceux-ci, tous barbus, joviaux et vêtus de bleu, nous accueillirent avec enthousiasme quand nous arrivâmes dans la rue principale, guidés par le salvoïde rencontré dans le magnétotrain.

Je reconnus tout d'abord le barbu avec qui j'avais fui Paris. Lui seul, en effet, portait un costume trois-pièces *Façon cadre (Fin du XX^e siècle)*, comme l'indiquait l'étiquette qu'il avait négligé d'ôter. Nous nous serrâmes la main et ses frères se rangèrent bien sagement derrière lui, attendant leur tour.

Une quinzaine de poignées de main plus tard, je remisai dans ma poche mes doigts en compote, non sans un certain soulagement. Sue, qu'ils avaient embrassée à quatre reprises chacun, frottait ses joues irritées par les barbes hérissées.

Le soleil descendait sur les bois environnants, teintant d'or roux les feuillages. Il était l'heure de dîner. Les salvoïdes nous conduisirent dans l'ancienne salle de réunion du conseil municipal, où deux d'entre

eux avaient préparé un banquet royal. Sur une table basse trônait le grand sac de marijuana que le clone déguisé avait acheté à Paris – avec *mon* argent.

— Mauvaise affaire, me dit-il. La marijuana ne défonce plus.

— Je sais. Mais les salvoïdes sont hallucinogènes. Ça équilibre.

Il me donna une grande claque entre les épaules.

— Alors, tu as deviné. Quand tu étais aviné ?

— Et les patrouilles fluviales ? Comment les as-tu déjouées ?

— Elles n'ont vu passer qu'un tronc d'arbre.

— Qui *remontait* le courant ?

— Personne ne s'en est rendu compte. J'y veillais.

Il tira de sa poche un petit sachet de poudre verte et entreprit de rouler un énorme joint. Je le regardai faire, tandis qu'arrivaient des cuisines deux sangliers entiers sur un lit de pommes de terre. Quand il alluma le cône amoureuxment façonné, l'odeur qui envahit la pièce ne ressemblait à rien de connu.

— Feuilles de platane, expliqua le salvoïde.

— Et ça fait de l'effet ?

— Évidemment. La salsepareille n'est pas mal non plus – mais difficile à trouver dans le coin.

Le joint fit le tour de la table, suivi d'un second, puis d'un troisième. Les salvoïdes fumaient et mangeaient en même temps, ne s'interrompant dans l'une de ces deux activités que pour avaler de grandes rasades de cervoise. L'un d'eux, déjà ivre, voulut pousser la chansonnette, s'accompagnant d'un genre de harpe rudimentaire. Il en fût empêché, aux cris de « Tu ne chanteras pas ! », par l'un de ses frères qui l'immobilisa en suscitant l'illusion de liens se refermant sur lui.

Quand les sangliers furent réduits à l'état de carcasses soigneusement nettoyées, les cuisiniers apportèrent le plat de résistance, un chevreuil particulièrement appétissant qui fut englouti à une vitesse hallucinante. Les salvoïdes étaient visiblement atteints de boulimie. Je devais apprendre par la suite que le clonage n'avait pas été une réussite totale ; les barbus avaient besoin d'une quantité de nourriture trois fois plus importante que la normale. Sans compter le déséquilibre intervenu dans la structure de leur ADN qui les forçait à boire entre deux et quatre litres de lait par jour.

Le repas achevé, les conversations reprirent, au rythme des joints de feuilles de platane. J'avais tiré quelques bouffées sur l'un d'eux et je dois avouer que l'effet n'avait rien de désagréable. Je fis même fumer Sue. Tout ce qui pouvait affaiblir sa personnalité de surface devait être tenté. Elle ne tarda pas à sombrer dans un profond sommeil – potentialisation due à l'alcool. Curieusement, celui-ci demeurait efficace, bien que son action fût voisine de celle des

opiacés.

— Je vais la coucher, dit le salvoïde déguisé en cadre.

Il la prit dans ses bras puissants pour l'emmener hors de la pièce. On me tendit un joint. J'aspirai une longue goulée de fumée et il me sembla que je m'élevais au-dessus de mon tabouret. Quand je baissai les yeux, je découvris que cette sensation était bien réelle. Je lévitis à une dizaine de centimètres du siège. Je me tournai vers l'un de mes voisins pour l'interroger, mais trop de pensées se bousculaient sous mon crâne pour qu'il me fût possible de prononcer le moindre mot. J'en étais réduit à écouter les incompréhensibles multilogues des salvoïdes.

— Maguet est en air conditionné, dit notre compagnon de voyage.

(Je supposais qu'il assimilait, non sans audace, « colère » et « cool air ».)

— N'empêche que tu es libre, puisque tu es arrivé.

(A – suffixe privatif. Je connaissais déjà.)

— Les autres, eux, risquent de rester rivés.

— Maguet renoncerait à nous complimenter ?

(A nous louer ? Vraisemblablement.)

— Je le cheveu.

(Je le crains... Je le crin... Je le cheveu... Celui-là avait de quoi faire hurler n'importe qui.)

— Et les autres resteraient dans la Glacière ?

— Tirons sur la gamelle.

— Autant s'asseoir beurré sur une lunette...

— Repasse-moi de cette cervoise.

— Faute de grives on boit des cerfs.

J'avais renoncé à décortiquer le multilogue. À demi couché sur la table, je somnolais, baignant dans une brume diaphane où les paroles des salvoïdes se paraient de teintes impossibles. J'avais déjà entendu une couleur, mais je n'avais jamais vu un son. Le platane possédait une force étonnante. Je ne tardai pas à m'assoupir, exténué et complètement défoncé.

Un engin parfaitement délirant obstruait la rue principale du village quand je m'éveillai, blotti contre le corps tiède de Sue. J'ouvris un œil et le refermai aussitôt. La machine que je venais de découvrir ne pouvait pas exister.

Il s'agissait d'une vieille locomotive à vapeur, évoquant celles de l'âge du western. Mais ses roues avaient été remplacées par d'autres, montées sur des suspensions tarabiscotées et pourvues d'énormes pneus crantés. Le tout était peint de couleurs criardes, avec une très nette dominante bleue.

Je me forçai à rouvrir les yeux. La locomotive était toujours là. Où les salvoïdes avaient-ils pu la trouver ? Les seuls engins de ce type ne

sortaient jamais des musées dont les conservateurs les bichonnaient avec amour.

Je changeai la pastille hypnotique collée à la saignée du coude de Sue. Cette drogue possédait-elle encore une quelconque efficacité ? Je n'avais aucun moyen de le vérifier pour le moment. Quand elle s'éveilla, peu après, Sue semblait toujours aussi distante – mais il était possible qu'elle jouât la comédie.

Nous sorties de la petite maison. Un salvoïde nous tendis quelques galettes bretonnes desséchées que nous grignotâmes en silence. Il n'y avait pas de café.

Les barbus s'activaient autour de l'étrange locomotive, sans nous prêter attention. Il régnait une ambiance fébrile, du genre de celle qui précède un grand départ. Je décidai de me renseigner. Avisant le salvoïde déguisé en cadre, je lui demandai ce qui se passait. Après une demi-douzaine de jeux de mots dont je ne compris pas la moitié, il m'expliqua qu'ils avaient discuté tard dans la nuit, pour arriver à la conclusion qu'il leur était impossible de laisser leurs frères hibernés à la merci de Maguet. Ils avaient donc mis un plan sur pied qui, d'après mon interlocuteur, ne souffrait aucune parade. Car ils comptaient utiliser leur meilleure arme, la seule qui ne leur inspirât aucun dégoût.

Eux-mêmes.

Aujourd'hui, je crois que cette locomotive n'existait pas et que les salvoïdes l'avaient en quelque sorte suscitée pour les besoins de la cause. Ce monstre de métal pesant plusieurs centaines de tonnes n'était en fait qu'une hallucination supplémentaire, générée par l'esprit tordu des salvoïdes.

Une hallucination qui se mit en route vers onze heures, soufflant d'épais nuages de fumée noire. Nous nous étions installés comme nous le pouvions, dans des positions assez inconfortables. Une locomotive n'est pas conçue pour emmener une vingtaine de personnes. Il y avait des salvoïdes partout – dans le tender, sur la chaudière, dans la cabine, à l'avant, à l'arrière... Ils ne cessaient de se déplacer, bien que la machine filât à plus de soixante kilomètres à l'heure à travers la campagne bretonne.

Les salvoïdes avaient inventé la première locomotive tout-terrain.

Vers Rennes, ils se décidèrent à emprunter une route régionale abandonnée. Nous n'avions encore rencontré personne et je me demandais comment réagirait ceux qui verraient passer ce délirant équipage.

La réponse vint aux abords du Mans, quand la locomotive s'engagea sur la Provinciale 17, qui menait droit à Paris. Le premier glisseur que nous croisâmes quitta la route pour s'immobiliser dans le fossé, comme dans un mauvais film comique ; le second percuta un

mur ; le troisième passa sans nous voir et je devinai que les salvoïdes avaient une fois de plus utilisé leur pouvoir afin de *passer* inaperçus.

Ce fut un bien étrange voyage. L'un des clones ayant jeté un sac de feuilles de platane dans la chaudière, nous étions tous dans un état second – voire même troisième ou quatrième. Vers deux heures, cette même chaudière fut utilisée pour rôtir un sanglier que nous nous partageâmes avec avidité. Le platane possédait ceci de commun avec la marijuana qu'il provoquait des fringales infernales. J'avais l'impression que je n'arriverais jamais à calmer ma faim.

Nous abandonnâmes notre véhicule dans une banlieue nommée Clamart, au sud-ouest de Paris. Les locaux de l'Agence de Location des Salvoïdes se trouvaient non loin de là, à la limite de Bagneux et de Châtillon.

Bien que Sue parût toujours aussi inoffensive, je décidai de me rendre directement sur la Montagne Sainte-Geneviève où j'étais presque certain de trouver Jeanne, mais les salvoïdes ne l'entendaient pas de cette oreille. Ils avaient besoin d'un témoin, prétendaient-ils. J'étais donc forcé d'assister à la libération de leurs frères. Je tentai de discuter, mais ils ripostèrent à l'aide d'une hallucination si tangible que je dus accepter cette contrainte.

J'étais Victor Maguet et je contemplais mon visage blafard que reflétait un miroir tridi. La situation de l'A.L.S., loin de s'arranger, n'avait fait qu'empirer. L'évasion du salvoïde envoyé à Gibraltar n'était qu'une goutte d'eau dans une mare d'emmerdements.

Les salvoïdes étaient des monstres. Comment ne m'en étais-je pas rendu compte plus tôt ? Je leur avais donné la vie, je les avais nourris... Ils avaient fini par devenir comme mes enfants. Pourquoi se retournaient-ils contre moi ? Avais-je été injuste ?

Non. Les cellules à partir desquelles ils avaient grandi étaient humaines, mais les salvoïdes ne l'étaient pas. Tel ce savant du XX^e siècle – Einstein, Frank Einstein, je crois – , j'avais créé des monstres et je me retrouvais dépassé par mes propres créations.

Je devais les détruire. Immédiatement. Il n'y avait pas d'autre solution.

Je quittai mon bureau pour descendre dans la crypte où reposaient les salvoïdes hibernés. Ce serait simple : il suffisait de couper le courant. Les barbus monstrueux glisseraient du sommeil vers la mort sans même s'en apercevoir.

— D'accord, dis-je. Mais arriverez-vous à temps ?

Le salvoïde en costume trois-pièces s'empara d'un bâton et dessina dans la poussière sept cercles concentriques. Puis il posa un gros caillou au milieu du cercle intérieur, reproduisant la représentation du monde qu'utilisaient les Matraqueurs pour se téléporter.

La lumière se fit en moi. Je savais désormais qui étaient les membres de cet autre *Gestalt* impossible à appréhender dont m'avaient parlé les Matraqueurs et les Doux-Dingues réunis.

— Téléportation ? m'enquis-je.

— Téléporte à Bagneux ! répliqua l'un des barbus.

— Mais vous n'avez pas de... « station réceptrice » !

— Point n'est besoin d'un second point.

Ils s'accroupirent le long du cercle extérieur, se tenant par la main. Sue et moi primes place au centre, de part et d'autre de la montagne symbolique. Il y eut un bref ondoisement de l'air, la luminosité changea et nous nous retrouvâmes dans une grande cave aux parois de béton. Des centaines d'hibernacles s'y alignaient sagement et chacun d'entre eux contenait un salvoïde inconscient. À quelques mètres de nous, Victor Maguet s'appêtait à manipuler les commandes d'un tableau mural.

— Vous allez commettre un crime ! tonna l'un des barbus.

Maguet fit volte-face. Je lus la panique dans ses yeux. Il avala sa salive. Sans doute se demandait-il comment nous avions pu entrer. Toutes les issues de l'Agence étaient vraisemblablement surveillées par ordinateur. Il ne pouvait pas deviner que les salvoïdes avaient emprunté un autre chemin.

— Mais nous vous en empêcherons, reprit le salvoïde.

Maguet recula. Il m'aperçut, et l'espoir naquit dans son regard.

— Aidez-moi, supplia-t-il. Ils vont me tuer !

Je n'eus pas le temps de répondre. Un salvoïde venait de poser ses mains sur mes oreilles, en obstruant d'un doigt le conduit. Je voulus me dégager, mais le barbu me maintenait solidement. Du coin de l'œil, je constatai qu'un autre salvoïde bouchait les oreilles de Sue. Que ne devions-nous pas entendre ?

Les lèvres du salvoïde déguisé remuèrent. Il prononça une brève phrase, et Maguet se mit à rire, malgré la situation dans laquelle il se trouvait. Sa bouche s'ouvrit sur une sorte de bêlement qui se transforma en un rire franc, montant crescendo vers l'aigu avant de s'éteindre sur une série de hoquets. Il voulut reprendre sa respiration, en fut incapable. Ses poumons demeuraient comprimés par l'hilarité bien qu'ils fussent vides, désormais. Il riait en silence – et même la pensée qu'il était en train de mourir ne put éteindre son fou rire. Il tomba à la renverse, agitant les bras, sa bouche happant désespérément l'air sans parvenir à l'envoyer dans ses poumons contractés.

Les salvoïdes demeuraient immobiles, l'air grave, les traits figés. Quand Maguet cessa de bouger, le salvoïde déguisé enfouit son visage dans ses mains. Les autres l'entourèrent, rivalisant de calembours pour essayer de chasser son désespoir. Quand il releva la tête, ses yeux

étaient rouges mais secs.

— C'est je ne sais combien de gueulasses, dit-il.

— Au moins, il est mort de rire, lançai-je, mais le cœur n'y était pas.

Malgré leur horreur de la violence, les salvoïdes avaient fini par user d'une arme mortelle. Et cette arme était un jeu de mots.

Les clones s'éparpillèrent à travers la crypte et entreprirent d'éveiller leurs frères. Les techniques d'hibernation avaient elles aussi bien évolué, car il ne fallut qu'une heure aux salvoïdes endormis pour revenir à la conscience. Ils se levaient un à un de leurs sarcophages, tendaient leur bras gauche pour l'injection revitalisante, puis se joignaient au multilogue qui avait repris progressivement, tandis que s'éloignait la mort de Maguet.

Quand tous furent remis sur pied, ils décidèrent de tenir une parodie d'assemblée extraordinaire. N'ayant ni chef, ni même conscience de la notion de commandement, ils avaient négligé de désigner un président de séance. Ils préféraient se concerter dans un joyeux désordre ponctué de calembours et de joints de salsepareille ; leur réserve de feuilles de platane était en effet terminée.

Le but de cette réunion était d'importance. Il était hors de doute que les clones deviendraient les victimes d'un pogrom sans pitié dès que le corps de Maguet serait découvert. Ils devaient déterminer quelle attitude adopter face aux persécutions qui s'annonçaient à l'horizon.

Malgré l'ambiance franchement délirante – typiquement salvoïde –, ils ne tardèrent pas à mettre sur pied un plan d'action. Le recours au terrorisme s'imposait de lui-même – mais il s'agirait de terrorisme intellectuel, dont les formes physiques ne risqueraient pas de causer la mort de quiconque. À moins, bien sûr, que leurs futures victimes ne meurent de honte, ce qui demeurerait envisageable.

Les clones étaient ainsi faits qu'ils avaient horreur de la violence. Une horreur physique, qui les poussait à s'éclipser dès qu'ils y étaient confrontés. La fuite leur avait toujours semblé préférable à la lutte. Devoir mettre fin aux jours de Maguet avait causé un traumatisme qu'ils n'étaient pas prêts d'oublier ; même leur bonne humeur permanente en avait été altérée et l'auteur du meurtre, le salvoïde déguisé qui avait prononcé le jeu de mots assassin demeurait depuis muet et prostré, comme accablé par un fardeau métaphysique.

— Il faut agir, insista l'un des clones.

— Tu veux dire se lever ? répliqua un autre.

— *Levons-nous et demain...*, chantonna un troisième.

— Deux mains ? Et pourquoi pas deux pieds ?

La discussion continua longtemps sur ce ton, association abrutissante de mots pervers et détournés, dont le sens originel

s'effaçait peu à peu. Je songeais à m'éclipser pour tenter de retrouver Jeanne, quand un salvoïde prononça une phrase que nul autre que lui ne comprit. L'un de ses frères lui demanda un éclaircissement et reçut en réponse une salve de vocables agglutinés, à la signification plus obscure encore, qui provoqua une réaction massive de la part de l'assemblée des barbus, sous la forme de jeux de mots à tiroirs et de contrepèteries douteuses.

Le salvoïde à l'origine de la dispute se leva soudain, jeta au loin le joint à peine entamé qu'il tenait et quitta la réunion sous les huées de ses semblables. Ces derniers tentèrent alors de reprendre la discussion – et échouèrent. Dès que l'un d'eux ouvrait la bouche, il s'en trouvait toujours un autre pour l'interrompre d'une plaisanterie lamentable ou d'une phrase si triturée qu'elle en devenait incompréhensible.

D'autres salvoïdes s'éclipsèrent, par groupes entiers, tandis que fusaient les premières injures. J'allais en faire autant, quand la centaine de barbus restants décidèrent de mettre un terme à cette inutile bouffonnerie. Ils se séparèrent en silence, chacun partant dans une direction différente.

Les salvoïdes venaient de découvrir qu'ils étaient incapable de se supporter eux-mêmes.

Sue et moi restâmes seuls dans la crypte, parmi les hibernacles vides d'occupants. Je me tournai vers la vieille jeune femme et la pris dans mes bras. Son regard chavira et elle me tendit ses lèvres. J'allais les embrasser, quand elle me frappa sèchement au creux de l'estomac avec la précision d'un karatéka. Je tombai à genoux, plié en deux. Sue me décocha un coup de pied en pleine tête et s'enfuit vers l'escalier menant à la surface tandis que je roulais à terre, à demi inconscient, songeant que j'avais fait tout ce chemin pour rien.

Je me relevai, terriblement las et découragé. Sue avait disparu je ne savais où. Un nœud de souffrance lancinante palpitait sous mon crâne, un autre me tordait les entrailles. Je ramassai le mégot d'un joint incomplètement fumé. Je n'avais plus qu'une idée en tête : me défoncer. Me défoncer jusqu'à tout oublier.

Je venais de rallumer le joint quand une grosse patte couverte d'un duvet blond me l'arracha des mains.

Le salvoïde déguisé se tenait à mes côtés, très digne dans son costume trois-pièces. Le corps inerte de Sue était jeté sur son épaule.

— C'eût été dommage d'échouer si près du but, non ? dit le barbu.

CHAPITRE VIII

Dès notre arrivée à Paris, nous fûmes emportés par la folie du Carnaval. Le salvoïde avait usé de son pouvoir de *persuasion* pour désamorcer cette véritable bombe vivante qu'était devenue Sue. Redevenue douce, docile et absente, elle marchait entre nous, les bras ballants, le regard mort. Mais je savais que derrière ce vide apparent se dissimulaient deux personnalités – l'une authentique et désespérée, l'autre factice et agressive. Mortellement agressive.

Porte de la Plaine, nous empruntâmes un taxi qui nous déposa à Port-Royal ; le centre de Paris était interdit aux véhicules pendant toute la durée du Carnaval, avec une exception pour ceux qui se rattachaient à une animation quelconque.

Le jour finissait dans une lumière cuivre et or. L'atmosphère surchauffée ne semblait pas vouloir se rafraîchir ; les pseudomecs et pseudogonzesses générés par les plaques tridi des informations municipales annonçaient en effet qu'« à la suite d'incidents sans gravité, le contrôle climatique de la région serait interrompu jusqu'au lendemain ».

Un orchestre folklorique basque jouait sur une estrade adossée aux grilles de la station de R.E.M. Un public d'une trentaine de personnes se trémoussait, malhabile, cherchant en vain à imiter les mouvements lestes d'une troupe de danseurs.

Nous descendîmes le boulevard Saint-Michel en direction de la Seine. Une foule disparate où prédominaient les couleurs claires s'écoulait sur les trottoirs. Il y avait là la plus forte proportion d'extraterrestres qu'il m'ait été donné de voir. Deux Dûlciens verts allaient visiblement se faire escroquer par un spécialiste du bonneteau. Un Szual aux ailes diaphanes fanées par la gravité zigzaguait entre les passants dans sa petite voiture monoroue. Des Myops – monstres balourds ainsi nommés, dans le plus pur style salvoïde, à cause de leurs yeux « horriblement » pédonculés – rampaient au milieu de la chaussée ; ils laissaient derrière eux une traînée de mucus étincelant qu'une armée d'enfants vêtus de haillons

ramassait à l'aide de petites pelles de plastique.

Un long véhicule articulé, analogue à une chenille mais pourvu d'une centaine de roues, dépassa les Myops. L'adolescente presque nue qui se tenait sur la bulle du conducteur, mimait une danse au ralenti en hurlant des phrases incohérentes. Complètement défoncée, estimai-je.

Un cortège jaillit d'une rue adjacente, mené par une femme vêtue de lumière juchée sur un machairodus. Quelques cris d'effroi fusèrent ça et là, pour cesser quand les clowns apparurent.

— Venez tous ce soir au grrrand spectacle du *Barrnum-Pinderrr Cirrcus* ! tonna Monsieur Loyal. À vingt-trois heures, Porte de Vincennes, représentation exceptionnelle avec toute la troupe ! Dompteurs, équilibristes, clowns, magiciens, trapézistes... Toute la féerie du cirque à votre disposition pour la modique somme de trois solars seulement !

Il leva les yeux. La foule l'imita et découvrit le câble tendu en travers du boulevard, à une vingtaine de mètres de hauteur. Un homme y évoluait, vertigineusement, semblant tourbillonner autour de la corde. Il fut bientôt rejoint par deux femmes obèses qui lui donnèrent la réplique. Malgré leur poids – bien supérieur à cent cinquante kilos –, elles faisaient preuve d'une agilité remarquable.

Le câble se rompit ; ses deux moitiés se tordirent comme des serpents, tandis que les funambules tombaient vers les badauds qui s'écartèrent avec précipitation. Mais la chute des saltimbanques s'interrompit brutalement à un mètre du sol. Ils atterrirent en douceur, saluèrent le public interdit et coururent rejoindre la parade qui s'éloignait déjà.

— Attendez-moi à la terrasse de *La Gueuze*, dis-je au salvoïde. Il y a un détail que je dois vérifier.

Nous rejoignîmes Monsieur Loyal à hauteur de la rue Soufflot. M'immisçant dans la parade, je réussis à le rejoindre. Il ne parut pas surpris de me voir. Je crois même qu'en un certain sens, cela lui faisait plutôt plaisir, bien qu'il m'eût chassé de son cirque quelques jours plus tôt.

— Vous êtes une énigme, déclara-t-il. Un véritable Fantômas des temps modernes.

— N'en rajoutez pas. J'essaye de survivre, c'est tout.

— Nous avons eu des échos de vos aventures. La tridi ne parle que de vous. Agresser dans son bureau l'un des quinze hommes les plus importants du système ! Vous n'y allez pas de main morte...

— J'avais mes raisons.

— Je n'en doute pas. (Il fronça les sourcils.) Officiellement, vous êtes toujours à Sahara Beach. Comment avez-vous réussi à quitter la ville ? Elle est bouclée à triple tour.

— Vous ne me croiriez pas.

— Après tout, c'est votre affaire. Vous avez vu nos funambules ? Qu'en dites-vous ?

— Que ce genre de numéro est bien plus sain que celui d'Éléonore, répliquai-je sournoisement pour aiguiller la conversation vers le sujet qui m'intéressait.

Monsieur Loyal eut un haut-le-corps.

— Vous allez être heureux : nous l'avons abandonné.

— Pour quelle raison ? ironisai-je, au bord de la jubilation.

— Un accident lors de la dernière représentation. Il y a eu un genre de transfert psychique – et l'esprit d'Éléonore est demeuré prisonnier du clone...

— Vous voulez dire qu'elle est morte ? demandai-je avec une naïveté feinte.

Il secoua la tête.

— Non. Elle a survécu. Quelqu'un a réussi à effectuer le transfert dans l'autre sens.

— Jeanne ?

La surprise releva les crocs vernis de sa moustache.

— Vous la connaissez ?

— C'est elle que je suis venu voir à Paris.

— Eh bien, vous êtes bien tombé. Elle est toujours avec nous.

À mon tour d'être surpris. Je demeurai un instant muet, la bouche entrouverte. Je ne pensais pas qu'il serait si facile de retrouver la guérisseuse. À ce stade de l'évolution des choses, une coïncidence devenait hautement improbable. Machinalement, je cherchai le fouinain des yeux. Il me sembla l'apercevoir, noyé dans la foule, mais peut-être s'agissait-il d'un simple nain chauve.

— Avec vous ? Vous voulez dire au cirque ?

— Évidemment. (Il me tapota l'épaule.) Venez nous voir quand vous voudrez. Ce soir, par exemple... Et je vous garantis que vous aurez une surprise. Le spectacle est à vingt-trois heures précises. (Une lueur malicieuse pétilla dans son regard sombre.) Vous aviez raison ; recréer le passé n'était pas la bonne attitude. Mais je crois que nous sommes sur la voie du renouvellement. Enfin, vous en jugerez par vous-même. À tout à l'heure.

Il rejoignit la parade qui s'éloignait. Je me frayai un chemin à travers la foule en direction du bar où m'attendaient Sue et le salvoïde. Celui-ci avait commandé un baron de Guinness, qu'il était en train de vider en une longue rasade quand je m'assis près de lui. Il le reposa, aux trois quarts vide, et m'interrogea du regard.

— C'est vérifié, dis-je.

Je hélai le garçon pour lui demander la même chose que le barbu. Je mourais de soif et l'excitation de savoir que le calvaire de Sue

touchait à sa fin ne faisait que m'assécher un peu plus le gosier. Quand arriva l'énorme chope emplie de bière brune aussi épaisse qu'un café turc, j'en vidai un bon tiers sans respirer, ce qui arracha un ricanement au salvoïde qui croyait sans doute que je voulais rivaliser avec lui.

— Que dirais-tu d'aller au cirque, ce soir ? repris-je.

— L'idée n'est pas mauvaise. La dernière fois j'avais huit ou neuf ans... C'était dans les années soixante – les *sixties*...

— Celles du XX^e siècle ?

Pour la première fois, je réalisai que les salvoïdes étaient des créatures d'une autre époque, tout comme moi. Jusqu'ici je les avais considérés comme des éléments contemporains, intégrés à cette ère de libération, qui faisaient partie du *Zeitgeist*. J'oubliais simplement que leur esprit s'était formé deux siècles et demi auparavant, dans un univers archaïque qui n'avait pas grand-chose de commun avec la Terre du XXII^e siècle. Le salvoïde originel était né en 1959 ; l'humour que pratiquaient ses surgeons actuels devait tout à cette lointaine époque.

— Celles-là, oui. Celles des Beatles et du *Swinging London*, de la guerre du Viêt-nam et du phénomène hippie, de la musique psychédélique et des *protest songs*...

— Tu ne fais pas légèrement dans la caricature ?

— Que restera-t-il de l'époque actuelle dans cinquante lustres, sinon une image déformée par l'alliance de l'oubli et de la nostalgie ?

— Mais tu as *vécu* ces années. Tu *sais* à quoi elles ressemblaient.

— Elles ne ressemblaient à rien. J'étais un enfant, tu sais... (Il baissa les yeux.) Dur. Je me laisse avoir par le passéisme, moi aussi. Mais ça n'a rien de marrant d'être déraciné.

— Et déraciné valent mieux qu'un seul ? lançai-je pour le dérider.

— Si tu veux, mais elle n'est pas terrible. Et tes « ribles » ne sont pas les miens, hein ?

Je souris, juste histoire de lui faire plaisir. Il avait fait l'effort de discuter sans glisser un seul calembour dans la conversation ; je pouvais bien saluer le grand retour de l'humour salvoïde.

— Pourquoi es-tu revenu ? interrogeai-je.

— Il y avait un vide en moi. À cause de Maguet, et de l'éclatement de notre groupe. J'ai tué un homme – aucun salvoïde ne l'avait jamais fait. Puis j'ai perdu mes frères... Je crois que j'ai soudain eu besoin d'un ami et tu étais le seul ami potentiel que j'avais sous la main.

— Merci pour moi, grimaçai-je.

— Tu ne comprends pas. Personne ne nous aime – pas même nous-mêmes. On nous prend pour des bouffons, des attractions, des fonctionnaires de la rigolade... On oublie que nous sommes aussi des créatures humaines !

— Juridiquement, vous n'êtes que ; des meubles.

— Qui se soucie de la justice et des lois, aujourd'hui ? Tout peut s'acheter, se négocier. Des gosses de dix ans s'envoient des drogues interdites sous le regard des flics qui n'en ont rien à foutre, des maniaques s'offrent des permis de meurtre pour quelques centaines de solars, des escrocs *dealent* avec les tribunaux pour éviter la prison...

— Le contrecoup du Néo-Puritanisme, observai-je. Cette époque-là, je l'ai connue et je peux te dire que je lui préfère une ère aussi pourrie que celle-ci !

— Qui te dit le contraire ? Je constate, c'est tout. Mais il y a également des bons côtés. J'ai été négatif parce que je n'ai pas le moral... (Il jeta un rapide coup d'œil à Sue.) Il ne faudrait pas trop tarder. Je ne vais pas pouvoir la garder sous contrôle indéfiniment. La personnalité *bis* commence à s'agiter.

— Monsieur Loyal m'a invité à la représentation. Elle devrait se terminer vers deux heures du matin. Tu pourras la maîtriser jusque-là ?

— Je pense que oui. Mais ça va te coûter une fortune en bière !

— Et en salsepareille ?

Il hocha vigoureusement la tête, un sourire de bébé sur sa bouille hilare de navigateur solitaire.

Pour la troisième fois, j'assistais au spectacle du *Barnum-Pinder Circus*. J'avais bien essayé de trouver Jeanne avant la représentation, mais Maciste m'avait certifié qu'elle ne pouvait se rendre disponible avant deux bonnes heures. Par bonheur, la personnalité de surface de Sue semblait avoir renoncé à se libérer. Pour le moment.

Assis tout en bas des gradins, au bord de la piste, nous regardâmes danser les écuyères et voltiger les éléphants. La structure du spectacle avait subi de profonds remaniements depuis le soir où Éléonore avait failli mourir. Les clowns intervenaient désormais entre chaque numéro – et certains d'entre eux n'étaient que des projections tridi permettant toutes les fantaisies. Le niveau de ces courts numéros atteignait presque celui d'un bon *cartoon* de Chuck Jones.

— Toujours tes fichues références ?

— Toujours, mon vieux fouinain.

Il fit pétiller ses pupilles trapézoïdales. Sa peau dépourvue de toute pilosité luisait faiblement dans la pénombre, mais, une fois de plus, j'étais le seul à le voir. À moins que le salvoïde... Non. Il suivait les évolutions des funambules perchés sur leur fil avec une attention d'enfant émerveillé.

— Tu t'en es superbement tiré, assura le gnome. Je ne pensais pas que ça se passerait si bien...

— Merci pour le coup de pouce.

— J'étais obligé de te suggérer d'utiliser les jeux d'arcade. Tu n'y aurais jamais pensé de toi-même. Personne n'aurait pu y penser.

— Sauf toi.

— Moi, c'est différent : je *sais*.

— Que me vaut l'honneur de ta visite ?

— Attention, Kerl, les salvoïdes sont également contagieux ! Leur humour, surtout...

— Je ne crains pas ce genre de contagion. Et maintenant, que va-t-il se passer ?

— Tout doux, cher ami, ne bousculons pas les choses. La Perturbation – enfin, sa crête principale – a touché la Terre à l'instant précis où tu as plongé dans les jeux d'arcade. Les changements les plus importants sont d'ores et déjà perceptibles, et l'avenir n'apportera pas grand-chose, en comparaison. Par contre, il va falloir prendre conscience de ces changements, les accepter, les utiliser. Le *Gestalt* de Sahara Beach va s'étendre peu à peu, tout d'abord en s'unissant aux autres *Gestalten*, puis en absorbant ces entités individuelles que tu appelles humains ou extraterrestres. Tout ce qui pense va se retrouver réuni.

— Au sein d'un gigantesque *Gestalt* ?

Le fouinain plissa les yeux et les frotta de ses mains à quatre doigts. Il semblait fatigué ; des cernes noirâtres marquaient ses pommettes.

— Quelque chose comme ça. Mais tu auras tout le temps de le découvrir par toi-même, ne te fais pas de bile. Tu es bien parti pour t'en tirer. D'autant plus que Filvini n'est plus sur Terre...

— Quoi ?

— L'Assemblée des Purs a pris peur, à cause des navires qui continuent à passer au large du système. Les Néopurs croient qu'il s'agit de l'avant-garde de la plus formidable flotte d'invasion jamais réunie. Et sais-tu ce qu'ils ont décidé de faire, ces crétins ?

— Tu devrais dire ces lâches. Je suppose qu'ils se sont enfuis ?

— Exactement. En ce moment, la navette qui emmène les derniers dignitaires se satellise pour rejoindre le voilier qui doit les emmener.

— Mais c'est du délire ! Ils vont se retrouver au milieu de la flotte !

— Comment crois-tu que cette flotte s'est constituée ? Partout, sur chaque monde touché par la Perturbation, il y a eu des fanatiques, des paranoïaques, des lâches, des imbéciles – voir de savants mixages des quatre – pour prendre peur et choisir la fuite. Les Néopurs vont se joindre aux fuyards.

— Alors qu'ils les prennent pour des attaquants ?

— La flotte est si importante et si hétéroclite qu'ils supposent que leur vaisseau passera inaperçu. Ils ont raison, d'ailleurs, mais pas pour les raisons qu'ils s'imaginent. .. *Exit* Filvini, *exit* les Néopurs – c'en est fini des poursuites. L'Office Pour l'Expansion Humaine a cessé

d'exister. Il ne reste que ses bureaux et plusieurs dizaines de milliers de subalternes incapable de travailler sans les archives informatiques – que les Néopurs ont soigneusement détruites avant de fuir. La politique de la terre brûlée... Tu en as entendu parler ?

— C'est une vraie catastrophe, soufflai-je, atterré. Deux siècles d'archives irremplaçables...

— Ça n'a aucune importance, en fait. On a déjà réalisé des émetteurs P.V.Q.L. – les nefs sont pour bientôt. Mais tu verras... Tu verras tout ça. Et Sue le verra aussi... (Il agita son appendice nasal caricatural en direction de la piste.) Voilà le numéro le plus intéressant. Celui que tu attends.

Je suivis son regard, puis je compris, une fraction de seconde trop tard, que je m'étais encore fait avoir. Le fouinain en avait bien entendu profité pour disparaître. Maintenant qu'il m'avait fourni les informations dont il estimait que j'avais besoin, rien ne lui interdisait de s'éclipser comme il en avait la fâcheuse habitude.

Sans même dire au revoir.

Une musique vaguement arabisante montait de la loge de la pieuvre-orchestre. La piste était plongée dans une obscurité totale. La foule, impressionnée malgré elle, retenait son souffle. Il régnait une ambiance oppressante mais magique que j'attribuai au *Gestalt* en formation. Je ressentais le public comme un bourdonnement à la lisière de mon esprit. Nous étions tous la proie d'un sentiment collectif inexprimable, fait d'attente et d'angoisse mêlées, avec une pointe d'*excitation jubilatoire* – comme l'aurait définie Sh'ressch.

Trois projecteurs croisèrent soudain leurs faisceaux au centre de la piste, révélant la silhouette paisible d'une femme en robinforme. Elle leva lentement les bras au ciel et rejeta en arrière le capuchon qui dissimulait son visage. Je tressaillis en reconnaissant Jeanne. Quel besoin avait-elle de se prêter à une telle mascarade ?

— Mesdames, messieurs, dit un Monsieur Loyal invisible. Nous vous présentons ce soir pour la première fois un numéro d'un genre nouveau. Avant l'ère néopure, il existait un type de spectacle intitulé *music-hall* qui mêlait french-cancan et chansonnettes, démonstrations d'adresse et tours de magie. Cet art oublié, dont quelques fragments nous sont parvenus grâce à l'obstination d'un petit groupe de collectionneurs, méritait un traitement neuf pour sa redécouverte... C'est pourquoi j'ai le plaisir et l'honneur de vous présenter, à la limite du cirque et du music-hall, la très prochainement célébrissime Miss Changeling !

Celle-ci s'inclina brièvement. Elle ne paraissait pas à l'aise. Le trac, sans doute. Je n'avais aucune peine à deviner les sentiments qui se bousculaient en elle. J'avais été Jeanne, le temps d'un rêve, et j'avais gardé quelque chose d'elle, tout au fond de moi.

— Bon nombre d'entre vous souffrent de maux encore incurables, reprit Monsieur Loyal d'une voix d'outre-tombe. Malgré les progrès effectués par la médecine, l'épINETTE fousseuse ou la vérole galomphante demeurent invaincues – et je ne parle pas des maladies intérieures, celles qui vous rongent l'âme à défaut d'affaiblir le corps... Miss Changeling, à qui la nature a prêté de bien curieux pouvoirs, est en mesure de vous guérir – ou de vous soulager. S'il se trouve un volontaire dans la salle...

Un adolescent se dressa au troisième rang. Jeanne lui fit signe de s'approcher. Il enjamba la barrière qui faisait le tour de la piste et vint se placer à deux mètres de la jeune femme, dansant d'un pied sur l'autre avec nervosité.

— J'ai contracté l'épINETTE fousseuse l'année dernière, déclara-t-il en remontant ses manches.

Le public poussa un cri d'horreur ; les bras de l'adolescent n'étaient que trous noirâtres dans une chair flasque. Il apparaît une nouvelle maladie tous les dix ou quinze ans – conséquence inévitable des progrès de l'immunologie –, le temps que la précédente soit approximativement vaincue, mais l'épINETTE fousseuse avait la vie plus dure que les autres. Bien qu'apparue au début du XXI^e siècle, elle faisait toujours des ravages ; il était en effet irrationnel de la guérir, pour des raisons qui m'ont toujours échappé. Par bonheur, elle n'était pas contagieuse.

— Je vais rééquilibrer tes lignes énergétiques, murmura Jeanne. L'épINETTE est une infection sans microbe ni virus, une affection du schéma corporel. Je ne te rendrai pas la chair qui te manque, mais le mal va cesser ses progrès.

Elle prit les mains du garçon. Le salvoïde me poussa du coude.

— Elle en connaît un rayon.

— Hyper-empathie, expliquai-je, laconique.

— N'empêche qu'elle a trouvé tout de suite.

— Tu en es sûr ?

— J'en ai soigné des comme ça.

Je fixai, éberlué, le barbu hilare.

— Parce que les salvoïdes sont aussi des guérisseurs ?

— Moins forts qu'elle. C'est déjà fini. Il est guéri.

L'adolescent retournait à sa place en titubant. Cette première démonstration n'avait rien de convaincant. Il faudrait des semaines avant de pouvoir vérifier si le rééquilibrage avait eu l'effet escompté. L'épINETTE est une maladie à évolution excessivement lente.

— À présent, reprit Monsieur Loyal, il nous faudrait une affliction mentale... psychologique. Pour nous prouver sa sensibilité, Miss Changeling va elle-même choisir le patient. À vous, Miss !

Roulement de tambour dans le lointain. Jeanne scrutait le public,

les sourcils froncés. Quand son regard tomba sur moi, je sus qu'elle m'avait reconnu. Et qu'elle savait pourquoi j'étais venu. Elle se tourna vers Sue, lui adressa un rapide mouvement de la tête sans obtenir de réaction. Je secouai l'épaule du salvoïde qui suivait la scène, l'air fasciné. Il s'arracha à sa rêverie ; Sue se leva et se dirigea d'un pas rigide vers la guérisseuse.

— Un cas très difficile, annonça celle-ci. Cette personne souffre d'une forme très particulière de schizophrénie. On lui a artificiellement imposé une seconde personnalité qui écrase la première. Sentez-vous cette dichotomie ?

J'éprouvai la sensation d'une faille s'ouvrant dans mon esprit. Autour de moi, les spectateurs manifestaient leur inquiétude. Eux aussi étaient pris au piège. Seule, Jeanne ne pouvait rien pour Sue. Il lui fallait l'aide des cinq ou six mille personnes réunies sous le chapiteau.

Et la tienne, Kerl. Surtout la tienne. Tu es seul à pouvoir la tirer de là. Mais nous allons t'aider !

Impossible de déterminer si cette voix mentale était celle de Jeanne, du *Gestalt* ou d'une entité symbiotique les rassemblant, ainsi que la foule.

Que puis-je faire ? demandai-je.

Te casse pas, intervint le fouinain. De toute façon, tu vas réussir. Il n'y a pas de suspense. Tu ne peux pas échouer. Alors, vas-y tranquille, sans te faire de bile. Sue va guérir, c'est garanti sur facture !

Comment peux-tu l'affirmer ?

T'ai-je déjà menti ?

Je le sentis s'éloigner. À moi de me débrouiller.

Le temps avait cessé de s'écouler. Jeanne avait pris dans ses mains le visage de Sue et la forçait à affronter son regard. Le public ne disait mot. Il *participait*, d'une manière ou d'une autre. Jeanne utilisait ces milliers d'esprits soudain unifiés pour chasser la personnalité de surface.

Puis tout bascula. Je marchais dans un couloir gris bordé de portes grises dépourvues de tout signe distinctif. Derrière l'un de ces panneaux sinistres se trouvait l'esprit de Sue, captif de sa prison intérieure. J'ouvris une porte, au hasard. Elle donnait sur une cellule grise, pourvue d'un lavabo gris de crasse et d'un bat-flanc aux draps sales. Sue n'était pas là.

J'ouvris d'autres portes, des dizaines, des centaines d'autres portes. Sans succès. Toutes les cellules étaient vides. Pourtant, Sue était enfermée là, quelque part au bord de ce couloir, j'en avais la certitude. *Nous sommes avec toi. Nous sommes tous avec toi.*

Des dizaines de silhouettes de fumée naquirent de ma peau et entreprirent de rabattre les panneaux anonymes qui défilaient sans

cesse plus vite autour de moi. Mais elles s'enfuirent, effrayées, quand elles découvrirent une cellule occupée.

— Kerl..., souffla un double blafard de Filvini. Comment êtes-vous arrivé ici ?

— Je cherche Sue.

— Dans *mon* esprit ?

— J'ignore où je me trouve. Je la cherche, c'est tout.

— Dans ce cas, vous êtes en danger. Cette prison possède un gardien.

— Pourquoi m'en avertir ?

— Je ne suis pas votre ennemi. Moi aussi, ma personnalité de surface m'écrase, m'étouffe... Je suis une victime, au même titre que Sue !

Je lui désignai la porte grande ouverte.

— Qu'attendez-vous ? Foncez !

Il me jeta un regard infiniment las.

— J'ai trop longtemps lutté. Je n'ai plus le courage...

— Vous préférez une fuite sans fin à travers l'espace ? Quittez cette prison, quittez ce navire ! Il ne vous mènera nulle part.

Ses mâchoires se crispèrent.

— Vous avez raison. Tout ceci n'a que trop duré.

Il sortit de la cellule. Je le suivis mais, dans le couloir, je constatai qu'il avait disparu. Je secouai la tête. Venais-je donc de parler, pour la première fois peut-être, au véritable Merteuil Filvini ? Difficile à dire. C'était d'ailleurs sans importance. Mais il m'avait prévenu de l'existence d'un gardien à cette prison presque vide. Cela comptait, par contre. Sans doute était-il possible de faire voler en éclats les murs de ces prisons intérieures... Mais je n'avais aucune idée de la façon de procéder. J'étais moi aussi captif, d'une certaine manière. La vision que j'avais eue de Filvini recroquevillé sur son bat-flanc ne correspondait vraisemblablement pas à la perception qu'avait le Néopur de sa propre condition. Nos réalités s'étaient en quelque sorte interpénétrées, mais chacun d'entre nous conservait son interprétation instinctive.

Je n'étais pas dans une prison ; je devais m'en persuader avant de repartir à la recherche de Sue. Tout ceci n'était qu'illusion. Le décor restait tangible tant que je m'obstinais à croire à sa présence. Si je parvenais à en faire abstraction...

Pas mal vu, me souffla le fouinain. Tu as bien assimilé le principe. Mais de là à le mettre en pratique...

Aide-moi, au lieu de jacasser !

Il est déjà reparti, intervint le Gestalt. Mais je suis là. Nous sommes là. Je suis tous avec toi.

Ma perception changea. Je dérivais dans une eau noire et huileuse,

parfois crevée de brefs éclairs d'un bleu électrique. Un autre paysage mental. Suscité par le gardien ?

Une sphère analogue à une planète flottait non loin de moi. Je réalisai que je tombai vers elle. Il en émanait une impression désagréable, voire effrayante. Cette masse grise *était* le gardien, j'en eus soudain la certitude. Et j'allais m'y engloutir si je ne trouvais pas de parade.

La sphère s'entrouvrit brièvement, me laissant entre voir la silhouette qu'elle retenait prisonnière en son sein. Je sus que je n'avais plus le choix. Mais comment combattre dans cet univers changeant dont j'ignorais les lois ?

Analogie. Allégorie. Tout ceci avait un sens.

Allégorie. Analogie. Il ne me manquait qu'une clef.

Je répétais intérieurement ces deux mots, en une chansonnette enfantine. Il me fallait identifier ce que représentait chaque chose, gratter la couche de symbolisme pour accéder à la nature profonde.

Tu me surprends de plus en plus ! complimenta le fouinain. Puisque c'est comme ça, je vais me montrer à toi.

Une seconde planète surgit du néant à peu de distance de la première. J'observai, indécis, la grosse boule d'un blanc éclatant. Il m'était difficile de repousser les références qui remontaient à la surface de mon esprit. Le fouinain avait-il une parenté quelconque avec les saints du défunt catholicisme ou la Grande Lumière Éblouissante des hippies ? Pourquoi ce blanc ? Pourquoi cet éclat ? Se jouait-il de moi ou s'agissait-il, comme il l'avait affirmé, de sa véritable apparence ?

Tu refroidis...

Le fouinain. Tout était contenu dans cet article. *Le fouinain, le fouinain... Je, moi...* Il n'avait jamais parlé de ses frères de race. C'était son arrivé sur Melon d'Eau, la menace *qu'il* représentait, *la partie de lui-même* qui était morte à Sahara Beach... Il s'était toujours conduit comme s'il était seul, alors que les témoignages recueillis au sujet des fouinains indiquaient qu'il en existait des centaines...

Les témoignages au sujet *du* fouinain.

Car il n'en existait qu'un – celui auquel j'avais eu affaire, et qui était aussi tous les autres. Les petites créatures élastiques ne possédaient aucune individualité. Ce n'étaient que des *membres* d'un *Gestalt* – un de plus...

Eh bien voilà, tu as fini par y arriver !

Tu ne m'as pas vraiment aidé

Les indices étaient là. En permanence. Mais tu n'as pas su les voir, sur le moment.

Et maintenant ?

Tu en sais suffisamment pour identifier la nature du gardien – et lui

Tout ceci n'avait pris qu'une fraction de seconde. Jeanne et Sue étaient dans la même position qu'au moment de mon décrochage, et le public retenait toujours son souffle. À mes côtés, le salvoïde paraissait plongé dans une transe profonde. J'ôtai de ses lèvres le joint monumental dont l'extrémité embrasée frôlait dangereusement sa barbe en broussaille. Avec qui communiquait-il ? Avec quel *Gestalt* ?

— Tu es prisonnière, psalmodia Jeanne. Tu es prisonnière et tu cherches à t'évader. À fuir cette prison. Là réside ton erreur, depuis le début. Tu ne dois pas la fuir, mais en reprendre le contrôle. Car cette prison est ton corps.

Sue se convulsa, mais la guérisseuse n'ôta pas ses mains de ses tempes. Elle contrôlait partiellement le phénomène. Quand les soubresauts qui tordaient les membres de Sue cessèrent totalement, Jeanne la relâcha et elle s'effondra dans la sciure, les yeux révoltés.

Je sentis l'approche du gardien. Et je compris pourquoi le conditionnement fluctuait tant, ces dernières heures. La personnalité de surface était composée de deux entités distinctes ; la première en quelque sorte résidente, qui assurait une « gestion » minimale de l'organisme – fonctions vitales, gestes utilitaires, répliques standardisées – , tandis que l'autre, le « gardien », n'intervenait qu'en cas d'urgence – pour tenter de me tuer, par exemple, ou en cas d'une soudaine rébellion de la personnalité captive.

Les condits formaient donc un *Gestalt*, ce qui expliquait que les hommes de l'Office m'aient retrouvé à plusieurs reprises. Lors de chaque intervention du gardien, celui-ci avait soigneusement observé l'endroit où nous nous trouvions ; dès lors, Filvini – condit, lui aussi – avait de bien meilleures chances de nous mettre la main dessus.

Je me dressai sur mon siège, et serrant les poings, j'affrontai en face le gardien.

Il tenta tout d'abord de s'emparer de moi. Mais, en l'absence d'une personnalité résidente, il n'avait que peu de chances de réussir. Je le rejetai sans peine hors de mon esprit, soutenu par le *Gestalt* – dont les spectateurs faisaient désormais partie sans en avoir conscience.

Ensuite, il reproduisit la situation à laquelle j'avais été confronté lors de mon décrochage. Il s'enroula autour de la minuscule étincelle multicolore qui était la personnalité de Sue, monstrueuse masse d'énergie mentale m'opposant une barrière infranchissable.

Il y a d'autres condits. Trouve-les.

Le fouinain ne tenait visiblement pas à ce que sa prédiction s'avère erronée. Il intervenait aux meilleurs moments, quand mon acharnement faiblissait, faute d'idées. Mais n'avait-il pas toujours agi de la sorte ?

J'étais une fille à demi nue qui se déhanchait rue des Fleurs. Mes seins emprisonnés dans un filet de métal brillant me faisaient mal, à cause du froid. J'avais une crampe dans le mollet gauche et un énorme bleu, cadeau d'un client violent, à l'intérieur de la cuisse. Je me nommais Victoria et j'ignorais depuis combien de temps je pouvais bien me trouver là.

Le gardien étant occupé avec Sue, je n'eus aucun mal à prendre le contrôle de ce corps grelottant. Le *Gestalt* avait l'habitude de ce genre d'interventions. La personnalité résidente ne m'opposa guère de résistance.

— Je veux être libre ! hurlai-je d'une voix trop aiguë.

Mes voisines tournèrent vers moi leurs regards, mais je n'y lus qu'une curiosité indifférente. Ce n'était donc pas suffisant. Je résolus de me diviser. Des fragments de moi-mêmes s'insinuèrent dans ces pauvres cerveaux et s'en emparèrent avec une facilité déconcertante.

— Je veux être libre ! crièrent vingt bouches.

L'une des filles quitta soudain son immobilité. Elle couvrit sa poitrine nue de ses bras gainés de cuir, cracha sur le sol gelé et s'enfuit à toutes jambes en balbutiant des paroles incohérentes.

Soudain, le gardien fut là, écumant de rage. Une seconde condit était sur le point de recouvrer sa liberté, à l'issue d'un terrible combat intérieur. Il s'en empara et toute trace d'intelligence disparut du cerveau sous contrôle.

Mais j'étais déjà loin, quelque part dans une vaste caverne aux parois de béton antiradiations. J'occupais le corps fatigué d'un vieil homme vêtu d'une combinaison grise. Devant moi s'entassaient des centaines de mémo-cubes libellés *Pour une société plus pure*. Je devais me trouver dans un genre d'usine clandestine où les Néopurs confectionnaient leur propagande. Je m'appelais John Lacaze et j'étais né vers 2230.

— Je veux être libre ! hurlai-je d'une voix de basse cassée par l'âge.

Autour de moi, les autres travailleurs en combinaison grise se mirent à crier, eux aussi, ces quatre mots. Le *Gestalt* n'hésitait plus à se morceler, obligeant le gardien à en faire autant.

Il reprit le contrôle des ouvriers, mais je ne l'avais pas attendu pour libérer un groupe d'esclaves qui croupissait dans la fosse à déchets de l'Office. Et lorsqu'il les eut réinvestis, les filles de joie de la rue des Fleurs et les hommes en gris avaient pour la plupart dominé leurs personnalités résidentes.

Ce petit jeu dura quelques minutes, mais le temps n'avait pas d'importance. Je découvris d'autres groupes de condits – mineurs dans l'Antarctique, pensionnaires du bordel privé de Sa Pureté Hector Danteres, Pur des Purs et Purificateur des Purificateurs, hauts fonctionnaires néopurs... Tous, je les libérai. Tous, le gardien les

reprit.

Puis, soudain, je fondis sur Sue pour me lover autour de son esprit. Quand le gardien revint à la charge, il se retrouva face à un *Gestalt* composé de plusieurs dizaines de milliers d'individus – une structure hypercomplexe qu'il n'était pas préparé à affronter. Il s'obstina un instant puis, constatant qu'il n'était pas de taille, il choisit de rompre.

Je te l'avais bien dit, lança fièrement le fouinain.

Sue se releva lentement, portant une main tremblante à son front enfiévré. Ses cheveux emmêlés me dissimulaient son visage. Jeanne lui dit quelque chose à voix basse ; elle répondit d'une voix étranglée que tout allait bien.

Le salvoïde sortit de sa transe. Il ouvrit un œil glauque, me considéra pensivement, puis me donna une grande claque sur la cuisse.

— Enfer et Dame Nation, comme disaient les Néopurs ! C'était un sacrément bon spectacle !

Je l'enjambai et descendis sur la piste. Le spectacle devait continuer, Monsieur Loyal le répétait suffisamment. Le regard de Sue se posa sur moi, s'illumina. Un sourire de joie qu'on devinait longtemps contenu apparut sur ses lèvres. Je lui tendis les bras et elle me sauta au cou en débitant des paroles insensées.

— Mesdames, messieurs, claironna Jeanne, j'ai le plaisir de vous annoncer que cette personne est guérie ! Une séparation d'un demi-siècle vient de s'achever. Cet homme et cette femme ont retrouvé le bonheur... Bonsoir !

Les lumières s'éteignirent. Je sentis qu'on me tirait par la manche. Je n'eus que le temps de refermer ma main sur celle de Sue pour l'entraîner vers les coulisses. Autour de nous déferlaient des vagues incessantes d'applaudissements enthousiastes.

— Quel tabac ! s'écria Monsieur Loyal quand nous débouchâmes devant lui. Bravo, ma chère Changeling... Mais je n'aurais jamais pensé que Kerl serait l'un des premiers à bénéficier de vos talents.

— La bénéficiaire est Sue, objecta Jeanne. Ils ont parcouru un si long chemin pour me trouver... Ça aurait été dommage de les décevoir, non ?

Mes mains caressaient le corps de Sue, ma bouche courait sur son cou, son visage, ses lèvres... Elle répondait à mes caresses, elle répondait à mes baisers. Cette scène était pitoyablement mélodramatique mais nous ne pouvions pas y couper. J'étais heureux, pour la première fois peut-être. Sue me serrait contre elle, de toutes ses forces, comme si elle avait peur de me perdre à nouveau. Elle ne voyait pas les rides qui creusaient mes traits, elle n'avait nulle conscience de ma décrépitude et n'attachait aucune importance à mes cheveux gris... Car elle s'était elle aussi raccrochée à son amour pour

moi quand elle avait douté, quand elle avait eu peur, quand elle avait eu mal. Elle avait été plus seule que moi, au fond de sa prison mentale. Mais elle avait tenu bon. Parce qu'elle savait que je reviendrais. Je l'avais soutenue comme elle m'avait soutenu durant ma traversée de la Longue Nuit.

— Tout est rentré dans l'ordre, lui soufflai-je à l'oreille.

— Je ne pourrai jamais oublier ça.

— À quoi sert d'oublier ?

— À ne plus souffrir. (Elle secoua la tête.) C'est drôle... Je me sens sale. J'ai vraiment *envie* d'une douche. Comme si elle pouvait me laver de ces... (L'effroi apparut dans son regard.) Combien de temps cela a-t-il duré ? Et pourquoi es-tu...

— Vieux ?

Elle hocha la tête.

— Il y a cinquante ans que nous nous sommes séparés, murmurai-je. J'ai été jusqu'à la Planète de Montgomery et j'en suis revenu. Et tu m'as attendu.

— Difficile de faire autrement, commenta-t-elle avec un pâle sourire. Si tu savais ce que c'est bon d'agir à nouveau – et de pouvoir communiquer, surtout de pouvoir communiquer. J'ai été si seule...

Je l'embrassai. Quand nos lèvres se séparèrent, je l'embrassai encore. Et encore. Et encore.

Le salvoïde interrompit ces effusions avec une maladresse que je tiens pour exemplaire :

— Hé, les mômes, c'est pas l'heure du dessert !

— Sois pas chameau, riposta Sue.

Le salvoïde éclata de rire. Il me fallut un certain temps pour comprendre que c'était les chameaux que l'on privait de *désert*.

— Elle est *très* mauvaise, reprochai-je.

— Ça fait des... enfin, longtemps que je suis obligée d'entendre leurs jeux de mots exécrables sans pouvoir les leur renvoyer dans les dents ! Ils n'ont pas le monopole, nucléaire !

Ce vieux juron de l'ère néopure acheva de me faire redescendre sur Terre. Je devais remercier Jeanne pour ce qu'elle avait fait. Remercier le *Gestalt* aurait été plus juste, mais j'en ignorais les composants exacts.

La guérisseuse venait de quitter Monsieur Loyal. Je l'interceptai.

— Merci, Jeanne. Ce que vous avez fait...

— Je l'ai fait pour moi. J'ai trouvé comment me soulager, vous savez. Je n'ai qu'à guérir les gens. Sans l'opium, je l'aurais découvert bien avant...

— J'aurais plein de questions à vous poser, intervint Sue, mais ça attendra plus tard. Merci.

Elles se serrèrent la main et je réalisai à quel point elles se

ressemblaient. Sue palpa le tissu de la robinforme que portait Jeanne.

— Mais c'est une vraie ! s'écria-t-elle.

— Vous la voulez ?

— Pour la déchirer, sûrement !

— Allez-y.

Jeanne se débarrassa d'un coup de reins de l'encombrant vêtement sous lequel elle ne portait qu'un bustier, une minijupe et des bas fluorescents. Un *look* de super-héroïne, songai-je avec amusement. Changeling, la Guérisseuse !

Sue avait entrepris de lacérer méthodiquement le tissu épais et rigide, à l'aide d'un couteau corse prêté par le salvoïde. Je devinai que c'était l'ensemble des Néopurs qu'elle réduisait alors en charpie. Un moyen comme un autre de se passer les nerfs. Elle avait toujours eu un goût prononcé pour les transferts d'agressivité.

— Comment avez-vous su que j'allais me produire ce soir ? s'enquit Jeanne. Monsieur Loyal ne vous avait parlé que d'une surprise...

— J'ai été vous le temps d'un rêve. Les saynètes mal payées, la fumerie, la chute d'Éléonore... Tout cela, je l'ai vécu.

— Alors, cette présence que j'ai cru sentir à plusieurs reprises, c'était vous ?

— C'était moi.

— Même hier soir ?

Le doute suinta en moi, insidieux.

— Hier soir ?

— Vous m'avez bien dit que vous aviez assisté à la chute du clone, non ?

— Oui. Je l'ai rêvée, il y a de ça trois ou quatre jours...

— *Avant* qu'elle n'arrive ?

Je dus blêmir, si je me fie à la sensation de froid qui m'envahit soudain le visage et la nuque.

— Apparemment, articulai-je avec peine. Avec quarante-huit heures d'avance.

— Mais alors, s'écria le salvoïde, cette saloperie agit aussi sur le temps ?

Original achevé d'imprimer en octobre 1988
sur les presses de l'Imprimerie Bussière à Saint-Amand (Cher)
— N° d'impression : 5685. — Dépôt légal : novembre 1988.
Imprimé en France

Ce pirate à été lancé sur la toile
en décembre 2012